

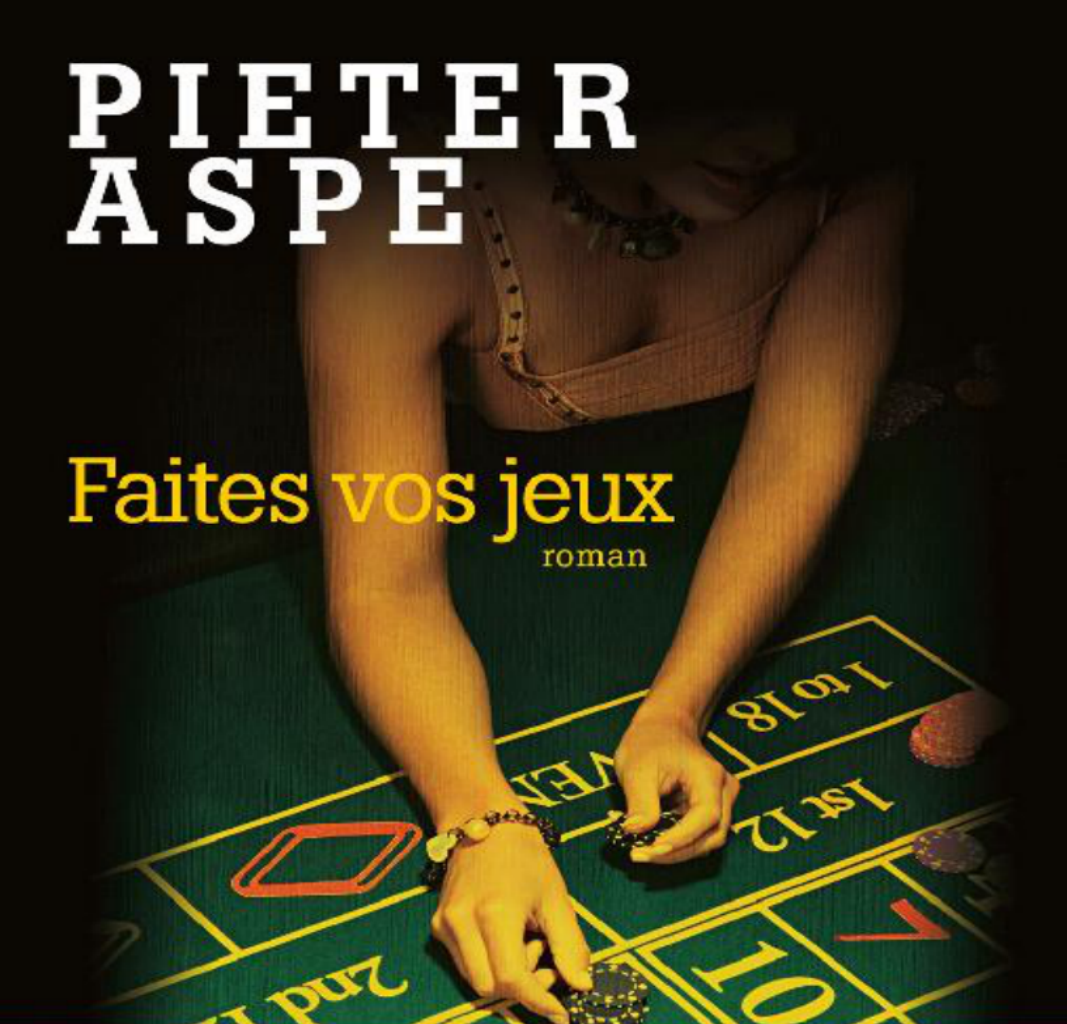
Faites vos jeux

Aspe, Pieter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIETER ASPE

A close-up photograph of a person's hands playing roulette on a green table. The person is wearing a brown top and a necklace. Their hands are positioned over the roulette table, which features yellow markings and numbers. The lighting is warm and focused on the hands and the table.

Faites vos jeux
roman

**LA NOUVELLE ENQUÊTE
DU COMMISSAIRE VAN IN**

© Éditions Albin Michel, 2015
pour la traduction française

Édition originale belge parue sous le titre :

CASINO

Chez Manteau à Anvers en 2005

© Uitgeverij Manteau / Standaard Uitgeverij nv en Pieter Aspe 2005

Tous droits réservés.

Toute reproduction totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, est interdite
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 978-2-226-38634-2

Pour Emma-Mei

« Ne jamais confondre mouvement et action. »

ERNEST HEMINGWAY

« *Faites vos jeux*¹ !* »

La phrase était plus familière aux oreilles d'Hubert Blontrock que le prénom de sa propre femme. L'excitation le saisissait chaque fois qu'il entendait un croupier la prononcer, mais après la proposition que lui avait faite Willy Gevers, elle eut l'effet d'un couteau qu'on lui enfonçait dans le ventre. Non, pensa-t-il. Sans moi ! Il préleva cinq jetons de la petite pile posée devant lui sur la table de jeux et les lança sur le plateau en s'écriant : « *Treize et voisins* !* »

Le croupier les ramena prestement à lui avec son râteau et les posa sur le numéro indiqué. Une femme d'âge moyen – elle était vêtue d'un tailleur marron et portait un sac à main en cuir élimé – plaça un billet de cinquante euros sur *impair* avant de fixer la roulette des yeux. Comme la plupart des joueurs, elle ne cesserait pas tant qu'elle n'aurait pas achevé sa course folle.

Le croupier prit la bille et la posa un instant contre l'intérieur du cylindre avant de la lancer, ce qu'il ne fit que lorsque la roue eut atteint sa pleine vitesse de rotation.

« *Rien ne va plus* !* »

Plus personne n'avait le droit de miser. La femme qui avait joué *impair* avait une chance sur deux de gagner et de doubler sa mise si la bille s'arrêtait sur un chiffre impair. Hubert Blontrock pouvait, lui, recevoir sept fois sa mise si la bille arrêtait sa course sur le chiffre treize ou l'un de ses deux voisins.

De l'autre côté de la table, un vieil homme au nez aquilin et à l'œil vif ne cessait de prendre des notes. Il faisait partie de ces joueurs convaincus que l'ordre des chiffres sur lesquels s'arrêtait la bille était déterminé par un système mathématique complexe et que celui qui réussissait à le comprendre avait beaucoup plus de probabilités de gagner que les joueurs intuitifs. Hubert Blontrock le connaissait, comme il connaissait tous les habitués. On l'appelait « le Sphinx », car il parlait peu et ne se levait jamais de sa chaise, sauf pour satisfaire un besoin pressant. La roulette tournait de plus en plus vite sur elle-même. La bille rebondissait sur le bois lisse et dur. Le croupier

regardait droit devant lui, imperturbable. En général, il était capable de prédire quand elle s'arrêterait et parfois même où. Hubert Blontrock avait joué *treize et voisins*, et il avait de fortes chances de remporter la mise. *Tic !* La balle se logea sur un chiffre.

« *Vingt-sept, rouge, impair et passe. Rien aux colonnes. Treize et voisins**. »

Le croupier compta trente-cinq jetons et les fit glisser de l'autre côté de la table au moyen de son râteau. Hubert Blontrock avait gagné sept cents euros. Un joueur occasionnel aurait empoché la mise, se serait offert quelques verres au bar et serait ensuite rentré chez lui en flottant sur un petit nuage, mais un joueur professionnel ne connaissait pas de répit. Dans le pire des cas, il dépensait tout son gain. Au grand étonnement du croupier, Hubert Blontrock alla encaisser son gain et quitta la salle de jeu. La jeune fille du vestiaire le gratifia d'un grand sourire car il venait de lui remettre un billet de dix euros en guise de pourboire. Elle disparut comme une flèche entre les rangées de vestes et revint presque aussitôt en lui tendant celle qu'il lui avait confiée cinq heures auparavant.

« Bonne soirée, monsieur Blontrock ! dit-elle alors qu'il faisait volte-face et qu'il s'apprêtait à franchir la porte, son veston sur le bras.

– Vous aussi, mademoiselle », marmonna-t-il.

La légère brise qui soufflait sur la digue eut tôt fait de sécher la sueur qui perlait sur son front et de dissiper l'odeur de tabac qui imprégnait ses vêtements. Malgré l'heure tardive, la petite ville estivante de Blankenberge était encore très animée. Il faut dire qu'il faisait anormalement chaud depuis plusieurs jours, de sorte qu'il y avait encore autant de touristes sur la digue qu'en plein été, alors qu'on était déjà fin septembre. Hubert Blontrock alluma une cigarette et s'assit sur un banc, face à la mer. Il essayait de chasser de son esprit la proposition que venait de lui faire Willy Gevers, en vain. Elle continuait à lui trotter dans la tête. Sa raison lui disait de refuser, mais la question était de savoir s'il parviendrait à contenir la bête qui fulminait en son for intérieur et qui ne demandait pas mieux qu'on lui lâche la bride. Que valait encore une vie humaine ? Des amoureux s'embrassaient à pleine bouche, un peu plus loin. Le jeune homme glissa une main sous le chemisier de la jeune fille et entreprit de lui caresser les seins sans la moindre gêne. Hubert Blontrock détourna la tête et jeta sa cigarette à demi consumée sur les dalles jaunes. Cela

faisait une éternité qu'il n'avait plus touché la poitrine d'une femme. Sa vie n'avait plus rien de romantique depuis longtemps. Désormais, sa maîtresse, c'était la roulette. La brise qui l'avait revigoré à la sortie du casino le faisait maintenant frissonner. Il enfila son veston et le boutonna. Pourquoi rester là ? Cela n'avait aucun sens. Que faire ? Se prendre une cuite, ou rentrer chez lui ? Il sortit une pièce de un euro de sa poche et la lança en l'air. Le hasard continuerait peut-être à lui être favorable ?

Van In eut visiblement toutes les peines du monde à sortir de la voiture. Il dut se retenir à la partie supérieure de la portière. Les articulations de ses genoux émirent un craquement inquiétant ; il avait la bouche déformée par un rictus. Deux jeunes inspecteurs qui traversaient la cour intérieure du commissariat où Versavel avait garé la Golf tournèrent la tête pratiquement en même temps en entendant Van In gémir. Ils échangèrent un regard qui en disait long.

« Ça va ? »

Versavel, qui venait de sortir de la voiture, tendit la main en direction de Van In, qui l'ignora avec superbe.

« Si tu continues comme ça, tu ne tiendras plus le coup longtemps ! » poursuivit l'inspecteur en chef.

Personne ne savait que le commissaire Van In avait eu l'idée saugrenue de s'inscrire dans une salle de musculation deux semaines plus tôt et qu'il y bravait désormais la mort à raison de trois séances hebdomadaires. Sa crise de la quarantaine était derrière lui depuis belle lurette, et cela faisait longtemps qu'il n'avait plus à se décarcasser pour séduire les jolies femmes, puisqu'il était en couple avec la plus belle d'entre elles.

« N'importe quoi, répondit Van In. Je me sens déjà beaucoup mieux qu'hier !

– Hier, tu es allé au cinéma avec Hanne !

– La preuve ! »

Versavel interrogea son ami du regard.

« Je ne comprends pas. »

Van In s'arrêta, les mains sur les hanches, et bomba le torse.

« Si tu veux savoir, Guido, j'aurais préféré aller à la muscu que de rester assis sur mon cul toute la soirée. C'est pour ça que je me sens raide de partout aujourd'hui. »

Un grand sourire aux lèvres, il força le pas et pénétra dans le commissariat d'un air martial. Chaque fibre de son corps lui faisait mal. Il faillit être renversé par quatre collègues qui se précipitaient vers leur véhicule pour une intervention d'urgence. Il les connaissait tous personnellement. John, le plus âgé, courait le cent mètres en 12,6 secondes, Hendrik était un excellent marathonien, et Vincent et Karl jouaient au foot dans une équipe de deuxième division. De vrais sportifs, avec des épaules larges comme ça et les fameuses tablettes de chocolat sur le torse.

« Tu n'aurais pas un peu maigri ? » demanda Versavel en examinant Van In d'un œil critique alors qu'ils montaient l'escalier. Il remarquait toujours ce genre de détail. Van In pivota sur lui-même pour se laisser admirer et lâcha fièrement :

« Deux kilos quatre !

– Bravo ! Ça porte ses fruits !

– Et comment !

– Tu peux me dire, maintenant, pourquoi tu tiens tellement à maigrir ?

– Non.

– Comme tu veux... »

Ils entrèrent au 204. Versavel ne comprenait pas très bien pourquoi Van In faisait tant de mystères – il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient plus aucun secret l'un pour l'autre, fût-il intime –, mais il n'insista pas. Cela n'avait aucun sens. Si Van In voulait le mettre dans la confidence, il le ferait de lui-même.

« Bonjour tout le monde ! »

Carine classait des P-V, Bruynooghe tapait sur le clavier de son ordinateur. Ils répondirent en chœur : « Bonjour, Pieter ! » avant de se replonger dans leur occupation. Ah ah ! Ça promet ! se dit Van In. Il se laissa tomber sur sa chaise et alluma une cigarette. Versavel s'approcha de la machine à café. Une journée paisible s'annonçait au service de recherche de la police locale de Bruges, et ce n'était pas plus mal. Van In n'était pas fâché de pouvoir respirer un peu. Il bâilla en regardant autour de lui. Il était confronté à un choix cornélien. Allait-il commencer par lire le journal et s'attaquer ensuite aux P-V, ou... Carine interrompit brusquement le cours de ses réflexions.

« Il faut que tu lises ça ! » dit-elle en lui glissant un P-V sous le nez et en s'approchant un peu plus que nécessaire. Van In fit semblant de

ne pas sentir le genou de la jeune femme contre sa cuisse. Il lui avait souvent dit de ne pas jouer à ce petit jeu avec lui, rien n'y faisait.

« Ce type était bourré, ou... ? demanda-t-il en faisant pivoter son index sur son front.

– Deux grammes quatre dans le sang, répondit la fliquette. Une patrouille de nuit l'a ramassé dans le quartier du Marché-aux-Œufs sur le coup de deux heures du matin.

– Il est toujours en cellule de dégrisement ? »

Carine fit non de la tête.

« Je crois qu'ils l'ont laissé sortir il y a un quart d'heure. »

Van In la regarda sans comprendre.

« Déjà ?

– Il est neuf heures vingt, Pieter.

– Ah ah. »

Il n'avait pas entendu son réveil et il avait mis un temps infini à s'habiller, mais il était étonné que la matinée fût déjà si avancée.

« Un café ? »

Versavel posa sur le bureau le plateau avec tasses et thermos, prit une chaise et s'assit. Une fraction de seconde, son regard croisa celui de Carine. Elle fut certaine d'y lire de la désapprobation.

« Et si tu t'asseyais, Miss ? »

Cela sonnait amical, mais c'était tout sauf cela. La chaise à laquelle pensait Versavel se trouvait à l'autre bout du bureau.

« Merci, trop aimable ! » répondit Carine, qui fit malgré elle un pas en arrière, comme une petite fille prise en faute.

De quoi je me mêle, sale pédé ? Tu peux pas me blairer, ou tu es jaloux ? Des bruits couraient dans les couloirs selon lesquels Versavel en pinçait secrètement pour le patron. Et si non seulement c'était vrai, mais réciproque ? Elle n'aurait osé jurer de rien. Van In n'aurait pas été le premier quinquà à faire son coming-out... L'idée lui donna la chair de poule et une vague nausée.

« Quelqu'un a vérifié l'histoire de ce bonhomme ? »

Blontrock avait affirmé s'être bourré la gueule pour oublier un terrible secret qui lui avait pourri sa soirée. Cela avait à voir avec une histoire de roulette. Des innocents allaient bientôt mourir. L'officier de garde qui l'avait interrogé n'avait pas pu en obtenir beaucoup plus. La bouche pâteuse, butant sur les mots, Blontrock s'était entêté à ne donner aucun détail concret, ce qui n'avait pas contribué à rehausser

la crédibilité de ses propos.

« Tu n'es pas sérieux ? s'insurgea Versavel.

– Et pourquoi pas ? On ne croule pas vraiment sous le travail ! »

Les quatre inspecteurs que Van In et Versavel avaient croisés en arrivant rentraient déjà. On les avait appelés pour un problème de violence domestique qui s'était résolu tout seul avant leur arrivée. Les gens avaient de plus en plus le téléphone facile. Cette fois-ci, le soi-disant tyran domestique s'était contenté de jeter une tasse par terre.

« D'après Devriese, Blontrock est l'ancien patron du bistro La Cour des Flandres, dans la rue Pieter-Pourbus. »

Devriese était l'officier qui avait interrogé le bonhomme.

« Tiens ! » s'exclama Van In.

Il connaissait ce café de réputation, mais n'y était jamais entré, malgré le fait qu'il se trouvait tout près de chez lui.

« Blontrock a mis la clé sous la porte en 2001, compléta Carine. Et le type à qui il a cédé l'affaire a rendu son tablier au bout d'un an et demi.

– Une faillite ?

– J'en ai bien l'impression.

– Bizarre. »

Van In s'empara du thermos et se servit un café en ignorant le sucrier.

La Cour des Flandres jouissait d'une certaine réputation : à la grande époque, on y louait des chambres aux couples en quête de discrétion.

« Le successeur de Blontrock a transformé La Cour des Flandres en restaurant, poursuivit Carine. Les affaires se sont avérées moins rentables que prévu.

– Ah ah. »

Van In but une gorgée de café et relut le P-V posé sur son bureau.

« Je suppose que Devriese est déjà rentré chez lui ?

– Tu veux que je l'appelle ? » demanda Versavel.

Van In tira sur sa cigarette.

« Non, laisse. »

Il avait suffisamment fait de gardes de nuit pour savoir qu'on ne tire pas un collègue de son premier sommeil sans motif réellement urgent. Blontrock avait certes annoncé une vague meurtrière, mais il y avait peu de risques que le sang coule à Bruges d'ici au lendemain.

« Si tu veux mon avis, ce Blontrock est un petit rigolo ! dit Carine, assez contente que Van In n'ait pas donné suite à la proposition de Versavel.

– Il n'y a qu'une manière d'en avoir le cœur net », répondit Van In en écrasant sa cigarette et en visant sa tasse de café. Hormis une bagarre entre deux dealers, il ne s'était rien passé d'autre durant la nuit. Ils n'avaient de toute façon rien à faire... Alors, pourquoi ne pas aller rendre une petite visite de politesse au sieur Blontrock ?

« En tout cas, ce n'est pas un crève-la-dalle, remarqua Versavel en garant la Golf devant l'imposant hôtel de maître.

– Non, Guido. Apparemment le gars est plutôt du genre à se rincer la dalle !

– Tu as vu la baraque ?!

– Ne me dis pas que tu es jaloux !

– Non, mais...

– Mais quoi ?

– Quand on amasse plus de fric en une vie qu'on ne peut en gagner, en général, ça veut dire qu'on a pris quelques libertés avec la légalité...

– Tu as raison, Guido. »

Van In sonna. On pouvait difficilement traiter Versavel de réactionnaire, sauf pour ce qui était du respect de la loi. Blontrock avait tiré profit d'une activité illicite, et Versavel trouvait cela injuste pour les gens qui restaient dans les clous. Lorsque la porte s'ouvrit et que Blontrock les eut poliment invités à entrer, il fut clair qu'il ne se mouchait pas du coude. Une console Boulle en marqueterie d'écaille de tortue trônait dans le hall. Une tapisserie du dix-septième siècle représentant une scène de la Bible était accrochée au mur. Un « B » gothique surmonté d'une couronne avait été brodé sur l'ourlet noir, indiquant que l'œuvre était de facture brugeoise. Il valait deux fois plus que la console, soit deux voitures de luxe.

« Je suis désolé, commissaire. Je n'aurais jamais dû me comporter de la sorte cette nuit, commença Hubert Blontrock lorsque Van In se fut présenté. Je ne suis pas du genre à forcer sur la boisson. Une chose pareille ne m'était jamais arrivée. Je n'aurais jamais imaginé que je passerais une nuit en cellule. Heureusement, Marie-Louise a bien ri quand je lui ai raconté toute l'histoire.

– Marie-Louise ? »

Hubert Blontrock porta une main à sa bouche et fit mine de pouffer.

« Ma femme ! Elle passe quelques jours chez sa sœur à Malines. Je viens de lui raconter toute l'histoire au téléphone. »

Van In hocha la tête. Il comprenait. Blontrock s'était payé une tranche de bon temps en l'absence de madame. Il ferait sans doute la même chose si Hannelore le laissait seul quelques jours.

L'une des portes qui donnaient sur le hall s'ouvrait sur une grande pièce aménagée en salon-bibliothèque et meublée d'imposants fauteuils Chesterfield et d'élégants meubles anglais de style Queen Anne. Van In évalua l'épaisseur du parquet de chêne à un gros pouce. Il huma un agréable bouquet où se mêlaient l'odeur de fumée de cigarette, le parfum de la cire d'abeille et le fumet des vieux livres.

« Asseyez-vous, je vous en prie. Que puis-je vous offrir ? Un verre de porto ? »

Versavel jeta ostensiblement un regard à sa montre. Il était sur le point de faire observer qu'il était trop tôt pour l'apéritif, mais Van In ne lui en laissa pas le temps.

« C'est parfait ! dit-il.

– Et pour monsieur ?

– Monsieur boit de l'eau », répondit Van In sans laisser à Versavel le temps de dire quoi que ce soit.

Hubert Blontrock disparut derrière une porte latérale.

« J'ai l'impression que nous perdons notre temps », dit Versavel sans attendre que leur hôte soit hors de portée de voix.

Van In allongea les jambes, croisa les mains derrière la nuque et s'installa confortablement dans son Chesterfield.

« Ce sont tes hormones qui te jouent des tours ? Ou tu vieillis ?

– Je ne vois pas pourquoi tu dis ça !

– Tu passes ton temps à ronchonner, Guido ! Tu ne m'as pas habitué à ça.

– Désolé. Je vais faire un effort. »

Versavel se caressa la moustache. La pique de Van In le mettait mal à l'aise. Cela se voyait-il tellement qu'il ne se sentait pas dans son assiette ? Van In ne pouvait tout de même pas savoir que cela faisait plusieurs semaines qu'il souffrait d'aigreurs d'estomac et qu'il ne mangeait pratiquement plus rien ?

« En tout cas, notre hôte ne cache pas son goût du jeu... »

Une roulette était posée sur une petite table, près de la fenêtre. À côté, on remarquait des piles de jetons.

« Il ne peut pas être totalement accro.

– Et pourquoi pas ?

– Parce que ces gens-là perdent tout au jeu. Ou ils vendent tout ce qu'ils ont pour continuer à jouer.

– On dirait que tu t'y connais...

– Je ne t'ai jamais raconté que...

– Non, Guido. Jamais. »

Versavel leva les yeux au plafond, ce qui lui permit de constater qu'il était orné de motifs géométriques en stuc.

« Avant Frank, j'étais avec un joueur. Je l'ai flanqué dehors quand j'ai compris qu'il pariait l'argent destiné aux courses du ménage. Tu n'imagines pas à quel point c'est pénible... »

La porte latérale se rouvrit. Hubert Blontrock apparut, poussant devant lui une desserte sur laquelle il avait posé une bouteille de porto, des verres et une carafe d'eau minérale.

« Et voilà ! »

Il plaça la desserte entre les Chesterfield et remplit les verres. Le porto avait une belle robe rubis et sentait bon la cerise et le bois. « 1975 », indiquait l'étiquette. Van In tendit son verre vers le plafond et le fit tourner dans la lumière avant de prendre une petite gorgée. Versavel avait peut-être raison. Ils perdaient leur temps, mais ce n'était pas non plus une catastrophe. Il n'avait jamais bu de porto de cette qualité.

À vingt-trois ans, Merel Deman pesait depuis peu cinquante-neuf kilos. Cela faisait sa fierté. Il était difficile de croire qu'un an plus tôt, elle en faisait le double. Dans son sac à main, elle conservait une photo d'elle prise à cette période. Elle la sortait quand on se montrait dubitatif. Cela n'avait pas été facile, de perdre presque soixante kilos, mais elle avait atteint son objectif : elle faisait désormais un petit 38. Elle se planta devant le miroir et laissa glisser de ses épaules le peignoir qu'elle avait enfilé après la douche. Sa silhouette pouvait encore aller, mais ses seins avaient beaucoup souffert de sa perte de poids extrême. Ils pendouillaient sur son ventre comme deux malheureux gants de toilette. Elle enfila vite un slip et s'écarta du

miroir. Heureusement, son calvaire prendrait bientôt fin. Elle se ferait opérer dans quelques heures. Elle posa une pastille à la menthe sur sa langue, s'habilla et se versa un verre de lait. Le sentiment euphorique qu'elle avait ressenti la veille en allant se coucher continuait à l'envahir. Elle en aurait bien crié de bonheur. D'ici quelques semaines, elle pourrait enfin ôter son soutien-gorge devant un jeune homme sans éprouver la moindre honte. Depuis le temps qu'elle attendait ça ! Elle vida son verre, avala sa pastille à la menthe et empoigna la valise qu'elle avait bouclée la veille. Elle ne contenait pas grand-chose : juste l'essentiel. Avec un peu de chance, elle ne resterait qu'une seule nuit à la clinique. Les soins post-opératoires se feraient en ambulatoire. Elle ferma soigneusement la porte de son appartement et descendit l'escalier en courant. Dehors, le soleil brillait. Il y avait beaucoup de monde dans la rue, mais même s'il avait plu et s'il n'y avait pas eu un chat, elle n'aurait pas vu l'homme qui l'épiait sur le trottoir d'en face. Il était vêtu d'un pantalon de toile, d'une chemise rayée à la mode et d'une veste de cuir souple. Ses yeux étaient dissimulés derrière les verres réfléchissants d'une paire de lunettes de soleil coûteuses. Cette jeune femme, là, qui montait sur son vélo, faisait une bonne candidate, oui. Aucun conjoint et, d'après les infos dont il disposait, aucune famille non plus, ce qui n'était pas à négliger. Nathan Six ôta ses lunettes et se frotta les yeux du dos de la main. Si tout se déroulait comme prévu, il empocherait un beau petit magot dans les mois à venir. Les joueurs étaient tous, sans exception, des millionnaires, et ils étaient bien accros. Le Maître du Jeu avait mis au point un stratagème infailliable. Nathan Six attendit que Merel Deman disparaisse de son champ de vision pour traverser la rue.

Le bâtiment datait des années cinquante et avait l'air passablement négligé. On avait équipé les portes des appartements de serrures bon marché. Nathan Six se rendit au deuxième étage. En trente secondes, il était chez Merel Deman. Dans le studio soigneusement entretenu et aménagé avec goût, la jeune femme avait su créer une ambiance chaleureuse, notamment en peignant un mur du salon en brun chocolat. Mais ce n'était pas ce qui intéressait Nathan Six. Il ouvrit le tiroir supérieur de la commode et y trouva pêle-mêle un livre, un sèche-cheveux, deux serviettes-éponge, un carton de six verres non déballés, des piles, une pompe à vélo, une coloration capillaire. Un fatras tout aussi hétéroclite occupait le deuxième tiroir : trois

classeurs, quatre albums photo, plusieurs modes d'emploi et une boîte en fer-blanc dont il ôta le couvercle. Elle contenait des lettres. Certaines, écrites sur du papier de couleur, commençaient par « Chère Merel ». Nathan Six en lut plusieurs et en fourra une dans sa poche intérieure. Ensuite, il feuilleta les albums photo et regarda rapidement les clichés pris par la jeune femme au cours des dernières années. Il s'agissait pour la plupart de photos de vacances. Il en détacha une et la glissa dans sa poche, avec la lettre. C'était excitant, d'entrer en possession de choses qui appartenaient à une personne qu'il allait tuer. Dans la cuisine, il sortit une pile d'assiettes du placard et les jeta dans la poubelle. La jeune femme ne remarquerait sans doute pas la disparition de la lettre et de la photo, mais elle chercherait ses assiettes sans comprendre. Le truand se demanda ce qu'elle penserait quand elle les découvrirait dans la poubelle. Il sourit. Elle se dirait sans doute que quelqu'un était entré chez elle. Et, à partir de ce moment-là, elle ne trouverait plus le repos.

« Vous jouez souvent au casino ? »

Van In posa son verre de porto avec précaution et croisa les jambes. Hubert Blontrock ne parut pas surpris par la question. Au contraire.

« Je joue souvent au casino et j'aime beaucoup Dostoïevski, répondit-il avec un sourire affable. C'est même lui qui a éveillé ma curiosité pour le jeu. Si je n'avais pas lu *Le Joueur*, je n'aurais peut-être jamais eu l'idée d'entrer dans un casino.

– Vous avez joué, hier ?

– Je suis à la retraite, commissaire. Je joue presque tous les jours. »

Les yeux de Blontrock pétillaient comme des étoiles lointaines par une nuit d'été sans nuages.

« À Ostende, Blankenberge ou Knokke ?

– Je fréquente les trois casinos, mais celui de Blankenberge est celui que je préfère. »

Versavel trempa les lèvres dans son verre d'eau. Il ne comprenait pas bien où Van In voulait en venir. Pourquoi n'allait-il pas droit au but en évoquant l'étrange déclaration que l'homme avait faite dans la nuit ?

« Seul, ou avec des amis ? »

Hubert Blontrock hésita. Lorsqu'il vit que Van In l'observait

attentivement, il essaya de prendre une contenance en saisissant son verre et en buvant une gorgée de porto.

« Je retrouve généralement mes amis dans la salle de jeu.

– Ah ah. »

Van In se frotta l'extrémité du nez avec le pouce et l'index. Il parvint à attraper le poil qui le narguait depuis un moment et tira un coup sec. La douleur lui fit venir les larmes aux yeux, mais il ne réussit pas à arracher le poil. « Quand on commence à avoir des poils qui vous sortent du nez, lui avait dit Hannelore la veille en le surprenant devant le miroir armé d'une pince à épiler, l'impuissance vous guette ! » Il avait laissé tomber la pince à épiler, avait empoigné sa compagne par les épaules et l'avait poussée dans le lit. Résultat : le poil était toujours là.

« Je ne vois pas en quoi cela pose un problème ?

– Non, bien sûr. Je me demande seulement ce qui peut bien pousser les gens à aller dilapider de la sorte leur argent durement gagné. Ou alors, vous allez me détromper et me dire qu'on peut remporter des sommes folles en misant très peu ? Ce ne serait donc pas une légende ? »

Un rayon de lumière entra par la fenêtre et tomba au-dessus de la tête d'Hubert Blontrock, lui dessinant une auréole argentée qui lui donna subitement un air de grand sage.

« La roulette est un jeu de hasard, commissaire. Il n'y a jamais qu'un seul gagnant : le casino.

– C'est bien ce que je pensais. Mais si les gens le savent, pourquoi...

– ... pourquoi jouent-ils ?

– Vous lisez dans mes pensées. »

Hubert Blontrock leva l'index, dans un geste qui signifiait qu'il leur demandait de patienter un instant. Il se leva et marcha jusqu'à la table de jeu, près de la fenêtre.

« Donnez-moi un chiffre entre zéro et trente-six !

– Treize.

– Bien. »

Hubert Blontrock fit tourner la roulette et lança la bille. Sa course folle dura une trentaine de secondes. Elle rebondit à plusieurs endroits avant de s'arrêter avec un petit clic sur un chiffre.

« Trente-quatre. »

Hubert Blontrock reprit la bille et relança la roulette.

« En théorie, vous avez une chance sur trente-sept que la bille s'arrête sur le treize, mais je ne dois pas vous faire un long discours pour vous faire comprendre que ce n'est pas vrai. Il arrive souvent qu'il faille essayer cent fois, voire deux cents fois, avant que cela n'arrive. »

Van In avait fiché ses coudes sur la table et avait posé la tête dans ses mains. Sa mère lui avait raconté à de nombreuses reprises l'histoire tragique de son arrière-grand-père Benoît, un riche marchand de drap qui, à la fin du dix-neuvième siècle, avait perdu toute la fortune familiale au jeu avant de se suicider. Ils auraient sans doute été riches si Benoît avait mieux géré ses affaires. Bien évidemment, il s'était écoulé plus d'un siècle depuis lors, et ses grands-parents auraient pu eux aussi perdre la fortune familiale de diverses manières. Mais Van In était resté marqué par cette interrogation : comment tant de gens pouvaient-ils être attirés par un jeu alors qu'ils savaient qu'ils avaient littéralement tout à y perdre ?

« Et qu'est-ce que je gagne si la bille s'arrête sur le bon chiffre ?

– Trente-cinq fois votre mise. »

La bille se logea sur le six. Hubert Blontrock la prit et relança la roulette.

« Bien sûr, un joueur expérimenté joue rarement un plein, dit-il en jetant la bille pour la troisième fois.

– Un plein ? » répondit Van In en haussant les sourcils et en lançant un regard interrogateur à Versavel, qui ne montrait pas le moindre intérêt pour la scène. Au lieu de cela, il regardait fixement devant lui. Qu'est-ce qui lui arrivait ?

« Placer la mise sur un seul numéro. Il y a bien d'autres façons de miser. »

Hubert Blontrock semblait prendre un malin plaisir à la conversation. Il continua à actionner la roulette tout en expliquant qu'il était possible de miser sur deux chiffres (cheval), sur trois (transversale), sur quatre (carré), sur six (sixain) en série ou en combinaison. Les possibilités semblaient infinies.

« Et j'oublie de dire qu'il est possible de jouer sur le rouge ou le noir, ou sur le pair ou l'impair. »

Van In consulta sa montre. Il était presque onze heures et demie, et il n'avait toujours pas communiqué à Blontrock le motif de sa visite.

Et il avait déjà surpris Versavel deux fois en train de bayer aux corneilles.

« Je voudrais vous demander quelque chose, monsieur Blontrock. Lorsque mes collègues vous ont trouvé hier soir dans un état légèrement imbibé, vous avez évoqué un secret qui vous hantait. Vous avez affirmé que la roulette allait bientôt faire de nombreuses victimes. Pourriez-vous m'en dire davantage aujourd'hui ? »

Hubert Blontrock tenta de demeurer impassible. Cela faisait un moment qu'il attendait la question, et il avait les nerfs en pelote. Il savait pertinemment qu'un commissaire de police ne rend pas de visite de politesse à une personne retrouvée en état d'ébriété sur la voie publique. S'il était là, c'était qu'il cherchait quelque chose. Mais Van In avait attendu si longtemps avant de poser sa question qu'elle l'avait quand même pris par surprise.

« Vous vous souvenez tout de même de votre déclaration, monsieur Blontrock ? »

Le soleil disparut derrière un nuage, supprimant du même coup l'auréole du bonhomme. Il eut l'air subitement très banal.

« Si j'ai dit ça, c'est que j'avais vraiment beaucoup bu. »

Hubert Blontrock sourit, mais son menton tremblait. Il fourra ses mains dans ses poches pour qu'elles ne le trahissent pas. La veille, Willy lui avait juré que le Jeu continuerait de toute façon et qu'il devait se dépêcher s'il voulait encore y participer. Le nombre de joueurs était limité à quarante. Ils en étaient déjà à trente-huit.

« Réfléchissez bien, monsieur Blontrock. Je n'aimerais pas être à votre place si on apprend bientôt qu'un meurtre a été commis au casino.

– Je n'ai pas pu raconter une histoire pareille, c'est impossible. »

Hubert Blontrock ne niait pas l'avoir dit, mais il ne le confirmait pas non plus. Van In avait horreur des gens qui essayaient de se défilier.

« Hier, quand vous étiez au casino, vous n'avez parlé à personne ? »

Blontrock fronça les sourcils et fit semblant de se creuser les méninges. Il secoua légèrement la tête.

« Je ne m'en souviens pas... »

– Vous nous avez dit tout à l'heure que vous rencontriez vos amis dans la salle de jeu. Il n'y avait aucune connaissance à vous, hier ? »

Van In durcissait le ton. Versavel, qui observait le joueur depuis un bout de temps, remarqua que les ailes de son nez tremblaient. Cela lui arrivait souvent, de se faire oublier pendant que Van In soumettait quelqu'un à la question. Cela portait souvent ses fruits.

« Monique était là. »

Monique n'était pas vraiment une amie, mais il pouvait difficilement dire qu'il avait bavardé pendant au moins une demi-heure avec Willy Gevers.

– Personne d'autre ?

– Dans mon souvenir, non.

– Vous étiez déjà saoul ? »

La question sema la confusion dans l'esprit de Blontrock. Il écarquilla les yeux comme un animal traqué. Il buvait rarement dans la salle de jeu, voire jamais, n'importe quel croupier le dirait au commissaire si on lui posait la question. Il lui arrivait bien de prendre un verre, jamais plus. Cela faisait presque trois ans qu'il ne s'était plus payé une cuite comme la veille.

« Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris, commissaire. Cela fait des années que je n'avais plus bu. »

Au dernier moment, il se retint de se mordre la lèvre inférieure. Il serra les poings dans ses poches et regarda Van In droit dans les yeux. Pourquoi s'inquiétait-il ? Il n'allait tout de même pas s'excuser comme un gamin parce qu'il avait pris une biture ? Il eut l'impression que le commissaire lisait dans ses pensées. Van In prit son verre, le vida d'un trait et échangea un regard avec son assistant, qui n'avait pas pipé mot depuis qu'il était là. L'homme se leva et ôta pensivement une poussière imaginaire de son épaule. Van In l'imita et tendit la main à Blontrock.

« J'espère que nous ne vous avons pas trop ennuyé. Mais vous comprenez bien que nous devons faire notre travail », dit-il sur un ton formel.

Blontrock serra la main qui lui était présentée. Son pouls ralentit et il essaya de sourire d'un air décontracté.

« Mais bien sûr, commissaire. »

Van In se dirigea vers la porte. Avant de poser la main sur la poignée, il pivota brusquement.

« Mais si vous vous souvenez de quelque chose à propos d'hier, n'hésitez pas à prendre contact avec moi. »

Il sortit une carte de visite de son portefeuille et la tendit à Blontrock.

Les touristes ont trois manies insupportables qui tiennent en une phrase : ils en veulent beaucoup, pour pas cher, et tout de suite. Ils consacrent en moyenne deux heures à la visite de Bruges, laps de temps qu'ils considèrent suffisant pour tout voir de la ville et tout en savoir. Il ne faut dès lors pas en vouloir aux Brugeois s'ils essaient de combler les attentes des visiteurs en se donnant cette devise : « Le fric qu'ils claquent chez nous, ils ne le dépenseront pas ailleurs. » La plupart des restaurants proposent des menus relativement bon marché, avec des plats qui sortent du micro-ondes. La cassolette du pêcheur, par exemple, composée à soixante pour cent de sauce et, pour le reste, de matière caoutchouteuse au goût de poisson. Le touriste moyen ne s'en offusquait guère, mais Van In évitait ce type d'établissement comme la peste. Il tenait à jour la liste des restaurants qui servaient encore des plats corrects. Le Vlaamsche Pot, rue du Casque, était de ceux-là. Le cadre était convivial, le vin gouleyant et à un prix abordable, et en hiver il y avait du lapin aux pruneaux à la carte.

« Qu'est-ce que tu penses de ce Blontrock ? » demanda Van In en empoignant une chaise et en s'asseyant à une table près de la fenêtre.

Versavel prit place en face de lui. Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient plus déjeuné à l'extérieur durant les heures de service. Pas parce que le commissaire en chef De Kee l'avait strictement interdit – Van In s'en battait l'œil –, mais parce qu'ils sortaient de plusieurs semaines de travail extrêmement intense. Ce jour-là, tout était pépère. Ils n'avaient pas grand-chose à faire de leur journée, et il y avait du pigeonneau au menu.

« En tout cas, il n'était pas très à l'aise. »

Van In alluma une cigarette. Il inhala profondément la fumée, puis partit dans une quinte de toux. Une semaine plus tôt, il était allé courir dans le bois de Tillegheem avec Simon. Au bout de cent mètres, il avait dû prendre appui contre un arbre, et il s'en était fallu d'un cheveu qu'il vomisse son déjeuner. Le serveur vint prendre la commande lorsque sa quinte de toux fut calmée.

« Pour moi, le pigeonneau, dit Van In. Et toi ?

– Je vais prendre une petite salade », répondit Versavel.

Le commissaire commanda une bouteille de Canon Fonsac, et Versavel continua à l'eau minérale. On leur servit les boissons très vite, avec une assiette d'amuse-gueules : de petits toasts garnis de salade de crevettes fraîches du jour et de morceaux d'elbot fumé.

« Le bonhomme a l'air tout ce qu'il y a de plus normal. »

Van In tira avidement sur sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier. Versavel approuva le geste du regard.

« Et pourtant, il avait peur.

– Tu crois qu'il cache quelque chose ?

– Ça m'en a tout l'air », répondit Versavel.

Dans sa longue carrière à la police, il avait déjà eu l'occasion d'observer des milliers de personnes. Il se trompait rarement.

« La question est pourquoi, bien sûr. L'histoire qu'il a servie quand il était rond comme une queue de pelle paraît tellement invraisemblable que...

– ... qu'il est hautement probable qu'il ne l'ait pas inventée ! » acheva Versavel.

Il piqua un morceau d'elbot sur sa fourchette et l'avalait. Cela faisait un moment que le crime organisé s'implantait en Flandre occidentale, surtout sur la côte, où étaient installés la plupart des casinos. Blontrock avait-il surpris une conversation entre maffiosi et s'était-il senti poussé à soulager sa conscience ? C'était plausible.

« Qui sait ? » répondit Van In lorsque Versavel lui eut fait part de sa réflexion.

Le commissaire enfourna un toast à la salade de crevette. La mayonnaise était faite maison, les crevettes avaient de la chair et du goût. C'était décidément en septembre qu'elles étaient les meilleures.

« Je demande à nos amis de la police fédérale s'ils sont au courant d'une opération criminelle dans le milieu du jeu ? »

Van In fit non de la tête en dégustant un nouveau toast.

« On ne réveille pas le porc endormi, Guido.

– Le proverbe ne parle pas plutôt de chat qui dort ? »

Van In s'essuya les lèvres avec sa serviette.

« Ah oui ? Si tu veux. »

texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

La rue où vivait Hubert Blontrock était déserte, comme toutes celles du quartier. Il était vingt-deux heures trente. Bruges était une ville morte. Lady Godiva elle-même aurait pu avancer nue sur son cheval sans que personne ne la remarque. Nathan Six filait comme une ombre le long des façades de briques rouges. Vêtu d'un jean et d'un coupe-vent noir, le visage dissimulé sous la visière de sa casquette de base-ball. Un attaché-case aux coins renforcés et à fermeture codée se balançait au bout de sa main droite. Dans l'après-midi, le Maître du Jeu lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'Hubert Blontrock avait reçu la visite de la police et lui confier la mission de lui flanquer la raclée de sa vie.

Nathan Six sonna. Il attendit que la lumière apparaisse dans le couloir pour sortir son pistolet. Puis, tout alla très vite. La porte n'était encore qu'entrouverte qu'il la poussait d'un coup d'épaule en pesant de tout son poids contre le battant. Blontrock perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Nathan Six se glissa à l'intérieur, claqua la porte derrière lui, s'assit à califourchon sur Blontrock et appuya le canon de son arme sur son front.

« Un mot de travers, et tu es mort. Compris ? »

Blontrock fit oui de la tête. Il s'était violemment heurté le coude en tombant, et il avait le tournis, mais l'homme ne lui laissait pas le choix. Celui-ci se releva et fit deux pas en arrière, tout en tenant Blontrock en joue.

« Tu te fous à poil et tu me suis ! »

Blontrock en resta bouche bée. Pourquoi devait-il se déshabiller ?

« Je ne suis pas armé », tenta-t-il.

Nathan Six posa le doigt sur la détente. Ses yeux n'exprimaient aucune émotion, mais il sentait une bienfaisante chaleur se répandre dans tout son corps. Des images d'un vieux film de guerre défilaient dans son cerveau, et il entendait le dialogue qui les accompagnait.

« Je te laisserai la vie sauve si tu fais ce que je dis », lâcha-t-il du ton le plus dramatique possible.

Cela eut l'effet escompté. Blontrock se releva tant bien que mal et

obtempéra, tel un automate. Il ne portait qu'un pyjama et un peignoir, de sorte qu'il n'eut pas grand-chose à retirer. Il commença par le peignoir, puis enleva sa veste de pyjama et finit par baisser son pantalon. Là, il hésita un moment, mais un mouvement du pistolet le persuada d'achever son effeuillage. Dans sa jeunesse, il avait toujours trouvé normal que les filles se dévêtent devant lui. Devoir s'exécuter à son tour, et devant un homme, lui procurait un profond sentiment d'humiliation.

« Dans le salon, maintenant ! »

Blontrock obtempéra. Nathan Six lui ordonna de s'asseoir dans le fauteuil Louis XVI et de poser les bras sur les accoudoirs. Puis, il ouvrit sa mallette, en sortit deux paires de menottes et attacha les poignets et les chevilles de sa victime aux bras et aux pieds du fauteuil. Il trouva la scène cocasse : un gros homme totalement nu, menotté à un fauteuil de style.

« Maintenant, je vais te poser des questions, Blontrock. Au début, ce sera tout doux. Après, je te ferai plus ou moins mal en fonction de tes réponses. Tout dépendra de si je te crois ou non. Compris ?

– Mais que voulez-vous savoir ? »

Nathan Six se planta devant Blontrock, les jambes écartées, et le fixa droit dans les yeux. Il aimait ça, faire mal aux gens. Il sentait un tel sentiment de puissance monter en lui !

« Qu'est-ce que tu as dit aux flics ce matin ?

– Aux flics ? »

Blontrock commença à suer à grosses gouttes. Il venait de comprendre la raison de la présence de cet homme chez lui.

« Fini de réfléchir, Blontrock ! »

Nathan Six fit volte-face, se pencha vers son attaché-case et y préleva quatre bandes de tissu doublées de ouate. Blontrock le regarda faire en écarquillant les yeux. Ce cirque ne rimait à rien. Comment pouvait-on faire mal à quelqu'un avec du tissu ? Même quand Nathan Six referma sur ses poignets et ses chevilles les bracelets d'étoffe et lui ôta les menottes, Blontrock ne comprit pas ce qui l'attendait. Il fallut que son agresseur sorte une boîte métallique de sa mallette et qu'il se mette à dérouler un fil électrique, pour qu'il commence à comprendre. Le fil était relié d'un côté à une électrode et, de l'autre, à une prise électrique que le malfrat enfonça dans le boîtier. Ce fut là seulement que Blontrock remarqua une roulette, qui devait servir à régler

l'intensité du courant.

« Je n'ai rien dit aux flics !

– Rien ? répéta Nathan Six en souriant. Il paraît qu'ils sont restés plus d'une heure !

– Je veux dire : rien d'important. Ils sont venus à cause d'une plainte d'un de mes voisins », dit Blontrock dans une dernière tentative de se sortir de ce sale pétrin.

Mais il était trop tard.

Nathan Six fixa l'électrode sur ses testicules avec du papier adhésif et envoya le jus.

« Je n'aime pas les menteurs, Blontrock ! »

Nathan Six pinça les narines du vieux, qui ouvrit grand la bouche pour happer de l'air. L'agresseur en profita pour lui fourrer sur la langue une petite balle en caoutchouc qu'il venait de sortir de sa poche. Il bâillonna ensuite sa victime pour l'empêcher de la recracher.

Puis, il se planta devant le poste de commande, qu'il avait posé sur une petite table, et tourna légèrement le bouton. Blontrock fut traversé de secousses. La graisse de son ventre ballotta de haut en bas. Le cri animal qui monta du plus profond de sa gorge fut amorti par la balle en plastique. Blontrock essaya désespérément de se libérer de ses liens, mais ils étaient solidement fixés. La douleur qui lui transperçait les testicules comme une lame acérée semblait ne jamais devoir s'arrêter. Nathan Six laissa le bonhomme se tordre de douleur pendant trois longues minutes avant de ramener le bouton en position zéro.

« Ils venaient à propos de Willy Gevers ? Fais oui ou non avec la tête ! »

Blontrock avait les yeux exorbités. Son cœur battait à une vitesse démoniaque dans sa poitrine. Heureusement, la douleur s'arrêta aussi vite qu'elle était venue. S'il faisait oui de la tête, il n'y avait pas de doute que son agresseur le tuerait. S'il faisait non, il continuerait à le torturer.

« Trop tard », dit Nathan Six, sans laisser à l'autre le temps de répondre.

Il tourna le bouton et envoya à sa victime une décharge plus puissante que la première. Blontrock eut le corps traversé de secousses d'une violence extrême. Le bois du fauteuil Louis XVI craqua. Nathan Six alluma une cigarette, aspira plusieurs bouffées et fit tomber sa cendre dans un cendrier métallique. Il avait toute la nuit devant lui.

Tous les jeudis, Hubert Blontrock allait jouer aux cartes chez des amis. Ceux qui le connaissaient savaient qu'il n'aurait manqué cela pour rien au monde. Miel Vanhove fut étonné que son ami ne vienne pas lui ouvrir. Il sonna une deuxième fois, inquiet. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il entende le moindre signe dans la maison. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il sortit de sa poche le portable que sa fille lui avait offert pour Noël, chercha le numéro de Blontrock dans la mémoire et appuya sur le bouton vert. Personne ne décrocha. Vanhove essaya trois fois en laissant s'écouler plusieurs minutes entre chaque tentative. Aucune réponse.

Van In sortit de sa douche et se sécha avec soin au moyen d'une grande serviette de bain. Lorsqu'il eut fini, il se posta sur la balance. Le chiffre qui apparut le fit sourire : 84,6 kilos. En deux semaines, il avait perdu presque cinq kilos. Le miroir lui renvoyait une image tout aussi agréable. Il se regarda de profil en rentrant le ventre.

« Encore six mois d'entraînement et tu pourras défiler sur les podiums ! »

Hannelore le regardait en souriant depuis l'embrasure de la porte. Elle l'avait toujours connu avec un petit embonpoint et des poignées d'amour, et cela ne l'avait jamais dérangée. Il n'avait pas besoin de maigrir.

« C'est ça ! Rigole !

– Je n'oserais pas. »

Hannelore se mordit la lèvre inférieure. Ses yeux brillaient.

« Je n'ai jamais baisé avec un bellâtre musclé, dit-elle.

– Non ? Et hier ? Qu'est-ce qu'on a fait, alors ? »

Van In s'approcha de sa compagne, prit une profonde inspiration et bomba le torse. Elle était des plus appétissantes, dans sa petite chemise de nuit, surtout comme ça, à contre-jour.

« Tu n'étais pas aussi musclé qu'aujourd'hui, mon chéri. »

Elle se serra contre lui, posa une main sur son épaule et la fit glisser lentement le long de son torse.

« Il nous reste combien de temps ? »

Van In remonta la chemise de nuit d'Hannelore et l'attira devant le miroir.

« Dix minutes.

– Alors, nous n’avons pas une seconde à perdre ! »

Il referma ses bras autour de la taille d’Hannelore, la souleva et la posa sur la petite table où ils rangeaient généralement les serviettes et les rouleaux de papier-toilette, mais qu’elle avait débarrassée la veille en vue de la repeindre. Le petit meuble était juste assez haut et assez large pour ce qu’il avait en tête.

Pour une fois, Versavel sonna en avance. Au lieu de se tracasser de trouver porte close, il patienta dix minutes avant de réessayer. Il préférait laisser à Van In le temps de déguster sa cigarette. Lorsqu’il sonna pour la deuxième fois, il se dit en entendant le commissaire dévaler l’escalier en courant que son intuition ne l’avait pas trahi.

« Désolé de t’avoir laissé attendre si longtemps, Guido. Hannelore était sous la douche et j’étais aux toilettes.

– Je vois, dit Versavel en indiquant une marque bleue dans le cou de son ami. À ta place, je mettrais un foulard pour cacher ça. »

Van In posa rapidement une main sur le suçon en feignant l’indignation.

« Les femmes ne vous apportent jamais que des ennuis !

– Avoue que tu es plutôt content qu’elle soit si gourmande de toi !

– Bon, ça va, Guido, ça va ! »

Van In pivota et ferma la ceinture de son peignoir. Il n’avait pratiquement aucun secret pour Versavel en ce qui concernait sa vie sexuelle. Suçon ou pas suçon, son ami devinait toujours quand il venait de faire l’amour.

« Un café ? »

Versavel esquissa un geste de refus.

« On va se mettre en retard, Pieter. Et puis, on vient de recevoir un appel.

– Un meurtre ? »

Versavel fit non de la tête.

« Un ami d’Hubert Blontrock affirme qu’il ne parvient pas à le joindre depuis hier après-midi. Il nous demande d’aller jeter un œil.

– Et pourquoi ne me l’as-tu pas dit plus tôt ?

– Je pouvais difficilement te déranger aux toilettes ! Et je sais que tu aimes fumer une sèche après ça.

– Donne-moi cinq minutes. »

Van In croisa Hannelore dans l’escalier. Elle avait enfilé à la hâte

un jean et un petit gilet classique dont elle avait roulé les manches. Le jean lui moulait les fesses à la perfection. Elle n'avait pas fermé les trois derniers boutons de son lainage, ce qui lui donnait un air étonnamment sexy.

« Un problème ? »

Elle fit la bise à Versavel et lui servit un café d'autorité.

« Le type qu'on est allé interroger hier, Blontrock... Il ne répond pas au téléphone et il ne réagit pas quand on sonne chez lui.

– Il a peut-être envie qu'on lui fiche la paix. »

Versavel but une gorgée de café et hocha la tête.

« On va vite être fixés. »

« C'est vous qui nous avez appelés ? »

Miel Vanhove jeta une cigarette à demi consumée sur le sol et l'écrasa avec son talon. La veille, il avait essayé de joindre Hubert toute la journée, en vain. Il avait réessayé le matin même. Sans résultat.

« Hubert et moi, on est amis depuis plus de trente ans. Il n'a jamais loupé un rendez-vous. Il a dû lui arriver quelque chose. »

Van In étudia son interlocuteur. L'homme portait un costume bien coupé et s'exprimait dans un brugeois compréhensible en dehors des frontières de la Flandre occidentale. Et il n'avait pas l'air de céder à la panique pour un oui ou un non. Mais le mauvais pressentiment de ce bonhomme lui donnait-il le droit d'entrer comme ça chez Blontrock ? Il arrivait qu'un citoyen mécontent présente au poste la facture d'une porte fracturée alors qu'aucune intervention ne se justifiait.

« Sa femme n'est pas là ?

– Marie-Louise est chez sa sœur, à Malines.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas appelée ? »

Van In n'avait pas voulu se montrer bourru, même si sa réponse était un peu trop sèche.

« Parce que je n'ai pas son numéro de portable », répondit Vanhove, un peu agacé.

Qu'est-ce qu'il croyait, ce flic ? Il le prenait pour un attardé ?

« Vous connaissez quelqu'un qui aurait la clé ? »

Les personnes âgées confient souvent une clé de réserve à leurs enfants ou à un membre de leur famille proche au cas où ils se laisseraient enfermer dehors.

« Je n'en ai aucune idée. »

Vanhove regardait autour de lui d'un air indifférent. Pour lui, l'affaire était entendue. Il n'avait jamais beaucoup aimé la police, qu'il considérait comme un ramassis de débiles mentaux. La manière dont Van In lui parlait le confortait totalement dans son idée. Les deux flics restaient les bras ballants devant la porte fermée, comme s'ils attendaient une opération du Saint-Esprit.

« On passera peut-être plus facilement par la maison des voisins, proposa Versavel après avoir examiné la porte en bois massif.

– Comme tu veux.

– Et si j'appelais Bruynooghe et Carine au cas où... ? »

Versavel ne termina pas sa phrase. Van In avait déjà hoché la tête à « Bruynooghe ». S'il était arrivé quelque chose à Blontrock, des renforts ne seraient en effet pas de trop.

Le docteur Decoopman sourit à Merel Deman. Elle avait encore du mal à garder les yeux ouverts. L'intervention avait eu lieu quelques heures plus tôt. L'effet de l'anesthésie ne s'était pas encore totalement dissipé.

« Comment vous sentez-vous ? »

La jeune femme tenta un sourire, même si elle se sentait extrêmement mal. Mais sourire au médecin, c'était le moins qu'elle pouvait faire. L'opération s'était déroulée à merveille. Elle était si fière de ses nouveaux seins !

« L'opération a réussi ? »

Le docteur Decoopman lui prit la main et la serra doucement.

« Vous n'en croirez pas vos yeux ! » lui dit-il.

Cela faisait au moins dix ans que Van In n'était pas monté sur une échelle. Il n'était pas follement enthousiaste, c'était le moins qu'on puisse dire. Le mur qui séparait les deux jardins avait près de quatre mètres de haut. Versavel faisait semblant de rien, mais il savait mieux que personne que le commissaire était dans ses petits souliers. Il eut soudain une envie de le taquiner un peu.

« Tu es déjà dans les hautes sphères ? »

Van In regarda vers le sol. Ses jambes tremblaient, il avait les mains moites, mais il aurait préféré tomber raide mort plutôt que d'admettre qu'il avait le vertige si près de la terre ferme.

« Chacun la place qui lui est allouée ! cria-t-il. Reste donc où tu es ! Sur l'échelon le plus bas !

– Ne t'en fais pas pour moi ! Je me débrouillerai ! »

Le voisin de Blontrock, un représentant de commerce à la retraite, écoutait les deux flics avec une stupéfaction croissante. Qu'est-ce qu'ils baragouinaient ? Il n'y comprenait goutte.

« Tu vois quelque chose ? »

Van In arrivait au sommet de l'échelle.

« Un instant ! »

Le commissaire passa la tête de l'autre côté du mur. Blontrock avait fait construire une belle véranda à l'arrière de sa maison. La porte coulissante était entrouverte.

« On dirait que la chance est avec nous ! » s'écria le commissaire.

Trente secondes plus tard, il avait rejoint Versavel et il allumait une cigarette.

« Laissons la suite à Bruynooghe. Autant passer la main.

– Non, vas-y, toi !

– Moi ? demanda Versavel.

– Oui, toi. »

Finalement, il fallut appeler les pompiers en renfort, car les policiers ne disposaient que d'une seule échelle et il en fallait deux pour passer sans encombre de l'autre côté du mur.

Van In remercia le représentant de commerce à la retraite pour sa collaboration, et lui et Versavel revinrent devant la porte d'entrée de Blontrock en attendant que l'homme du feu qui partait à l'assaut de la double grande échelle dans le jardin vienne leur ouvrir depuis l'intérieur.

« Le bonhomme a du goût, en tout cas, dit Van In lorsqu'ils pénétrèrent dans le hall pour la seconde fois en deux jours.

– Espérons surtout qu'il ne lui est rien arrivé », répondit Versavel, la mine préoccupée.

Lorsque Van In poussa la porte du salon, il vit aussitôt le corps nu de Blontrock allongé sur le sol. L'homme était mort, cela ne faisait aucun doute. La moitié de son cerveau maculait le tapis.

« J'ai l'impression qu'on lui a tiré une balle dans la bouche », dit Van In.

Le suicide paraissait totalement exclu. Ils auraient retrouvé l'arme à proximité du cadavre.

« J'appelle la cavalerie ?

– Oui, Guido. »

Van In alluma une cigarette et revint dans le hall. Il n'y avait plus qu'à attendre que le médecin légiste et les gars du labo technique entrent dans la danse. Il espérait que Zlotkrychbrto était de service. Cela faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas payé une tranche de bon sang.

« Tu as raison, Piotr. Il a été abattu d'une balle dans la bouche. »

Van In, Versavel et Zlotkrychbrto s'étaient installés dans la cuisine. Vermeulen et son équipe étaient encore tout à leur affaire dans le salon, et le chef de la police scientifique détestait qu'on lui salope des indices en piétinant tout.

Van In alluma une énième cigarette. Blontrock avait été retrouvé nu. Cet élément ne lui disait rien qui vaille.

« Son ami est toujours dans les parages ?

– Vanhove ?

– Oui.

– J'en ai l'impression.

– Tu veux bien aller le chercher ?

– J'arrive. »

Versavel sortit de la pièce. Deux minutes plus tard, il revenait avec Vanhove qui regardait fixement devant lui. Van In lui proposa de prendre un siège et tenta de briser la glace en lui présentant une cigarette, mais il fit chou blanc. Vanhove était profondément ébranlé par la mort de son ami.

« Je sais que ce n'est pas vraiment le moment, monsieur Vanhove, mais j'aimerais vous poser une question. Ne m'en veuillez surtout pas si je dis quelque chose qui pourrait vous paraître choquant. »

Versavel fronça les sourcils. Zlotkrychbrto leva la tête d'un air étonné. Ils savaient d'expérience que Van In ne s'excusait jamais avant de poser une question. Vanhove lui-même ne comprit pas pourquoi le commissaire prenait des gants avec lui.

« Posez votre question, commissaire », dit-il, de meilleure composition.

Van In s'exécuta, ce qui déclencha aussitôt une bordée d'injures de la part de Vanhove.

« Mais vous êtes malade ! Comment osez-vous soupçonner Hubert

d'une chose aussi grossière ?! Il était marié, bordel ! Faut vraiment être tordu pour sortir une abomination pareille ! Connard de flic ! »

Van In laissa Vanhove donner libre cours à sa colère. Les arguments qu'il avançait pour défendre la réputation de son ami ne valaient pas tripette – le commissaire savait que les types mariés qui trompaient leur femme avec un autre homme étaient légion –, mais la violence de la réaction la rendait singulièrement crédible. Dans ce cas, pourquoi Blontrock avait-il été déshabillé avant d'être dégommé ? Un assistant de Vermeulen avait mis la main sur son pyjama ; il ne s'y trouvait aucune tache de sang.

« Tu veux bien demander à quelqu'un de raccompagner monsieur Vanhove, Guido ? »

Van In retourna au salon pour prendre le pouls de la situation. Klaas Vermeulen l'informa à contrecœur. Entre ces deux-là, cela n'avait jamais été le grand amour, mais ils devaient malgré tout travailler ensemble. En dépit de tous leurs différends, ils avaient un point commun : celui d'éprouver du respect pour les gars qui connaissaient bien leur boulot, et c'était le cas de l'un et de l'autre, même si c'était difficile à admettre pour chacun. Vermeulen avait beau être un m'as-tu-vu de première, il disait rarement des choses inconsidérées.

« Par la méthode de l'adhésif, nous avons retrouvé des fibres textiles sur l'accoudoir gauche du fauteuil Louis XVI qui était près de la victime, dit-il lorsque Van In lui eut demandé s'il avait remarqué quelque chose de particulier.

– Son pyjama ?

– Je ne pense pas. Les fibres se trouvaient sur la partie inférieure de l'accoudoir.

– Vous avez *tapé* l'autre accoudoir aussi ? »

Vermeulen fusilla Van In du regard.

« Bien sûr.

– Et les pieds ? »

Vermeulen avait beau bouillir à l'intérieur, il comprit que Van In ne posait pas la question gratuitement.

« Attendez. Je vérifie. »

Vermeulen interrogea ses assistants. Aucun d'entre eux n'avait pensé à examiner les pieds du fauteuil.

« Mes hommes s'y mettent tout de suite », dit-il au commissaire.

La méthode de l'adhésif était si évidente qu'il était étrange que personne n'en ait eu l'idée plus tôt. Les experts de la scientifique apposaient un adhésif spécial sur des objets ou des parties de corps suspectés d'avoir été en contact avec des matériaux organiques ou autres liés à l'auteur des faits. Il suffisait ensuite d'ôter l'adhésif et d'en étudier la surface adhérente. Si la pêche était bonne, d'infimes particules étaient retenues dans la colle et pouvaient ensuite être analysées. En général, il s'agissait de particules de salive, de sueur ou de sperme, mais le moindre grain de pollen pouvait fournir des informations précieuses.

Il fallut quelques minutes à peine pour soumettre le fauteuil Louis XVI à cette méthode.

« Alors ? Vous voyez quelque chose ? »

Van In était penché sur l'épaule de Vermeulen qui examinait la surface adhérente de l'adhésif au moyen d'une loupe au verre très épais.

Les fibres textiles retrouvées sur la partie inférieure de l'accoudoir étaient assez épaisses. Certaines se voyaient même à l'œil nu. Si l'intuition du commissaire se confirmait, il devait en aller de même pour les pieds du fauteuil.

Vermeulen se redressa et indiqua à Van In un endroit de la surface adhésive.

« Je pense que vous avez raison. »

Montrez une échographie à un non-scientifique, et il y a des chances qu'il n'ait pas encore repéré le fœtus alors que le gynéco aura déjà eu le temps d'examiner la tête, les mains et les pieds et peut-être même de repérer le sexe. Van In se gratta la tête. Il avait beau faire de son mieux, il ne voyait pas ce que Vermeulen lui indiquait.

« Vous pouvez déterminer s'il s'agit des mêmes fibres ? »

Vermeulen inclina la tête et huma l'air comme s'il venait de flairer du gibier. C'était toujours un moment assez jouissif, pour lui, quand Van In avait besoin de lui.

« Il va falloir examiner ça de près, dit-il, un fin sourire aux lèvres. Mais je pense en effet qu'elles sont identiques. »

Van In était pratiquement persuadé que l'autre lui racontait n'importe quoi, car comment aurait-il pu voir cela à l'œil nu ? Mais il préféra ne pas la ramener. Qu'on ait trouvé des fibres textiles à la fois sur les accoudoirs et les pieds du Louis XVI étayait la thèse qui lui

était venue à l'esprit quand Vermeulen lui en avait parlé la première fois.

« Bien le bonjour, messieurs ! »

Van In et Versavel auraient reconnu cette voix n'importe où. Les autres se retournèrent avec curiosité. Un juge d'instruction en jean, ce n'est pas tous les jours qu'on voit ça. Une juge dont le jean épouse divinement le galbe fessier, encore moins. Hannelore marcha droit sur Vermeulen et lui serra la main. Elle adressa un signe de la tête à ses assistants en combinaison blanche. Puis, elle jeta un regard à Blontrock qui était toujours allongé sur le dos. Des collègues lui avaient dit qu'à la longue elle finirait par s'habituer, mais ils avaient tort. Les cadavres continuaient à lui donner la nausée. Van In s'approcha d'elle et lui pinça discrètement une fesse. Il repensa à ce qu'ils avaient fait quelques heures plus tôt, mais Hannelore le tira vite de ses pensées en lui envoyant un petit coup de coude dans les côtes.

« Quelqu'un a-t-il une idée du mobile du crime ? »

Aucune trace de violence n'avait été retrouvée dans la pièce. Rien ne semblait avoir été emporté. Bruynooghe avait retrouvé dans une des chambres un portefeuille contenant huit cents euros, et la maison était décorée d'une multitude d'œuvres d'art. Van In se pencha à l'oreille de la juge.

« Est-ce que je t'ai dit, hier soir, que... »

Elle ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Qu'est-ce que tu m'as encore caché ? »

Elle avait croisé les bras et le toisait d'un air sévère. Il lui arrivait de plus en plus souvent de prendre une position dominante avec lui, et elle prenait manifestement un malin plaisir à voir Van In jouer le jeu. Il réagit comme elle l'avait imaginé en affichant une mine de sale gamin qui feint l'innocence, celle-là même qui avait fait qu'elle était tombée amoureuse de lui.

« Il était déjà tard quand je suis rentré et je... »

Il pouvait difficilement dire en public pourquoi il n'avait pas eu la possibilité de lui parler.

« Il y a deux nuits, Blontrock a été mis en cellule de dégrisement pour ivresse sur la voie publique, expliqua Versavel.

– Et ce serait ça, le mobile ?

– Je n'en ai pas l'impression. »

Van In expliqua en quelques mots pourquoi ils avaient essayé de

lui tirer les vers du nez la veille.

« Il avait peut-être des dettes de jeu, tenta Hannelore.

– Possible, mais en fait je n’y crois pas. »

Le soleil perça un nuage gris et projeta une tache de lumière sur une commode dix-huitième placée entre l’âtre et une magnifique horloge de parquet liégeoise. Le bois de marronnier était recouvert d’une fine couche de poussière. Un cercle d’une vingtaine de centimètres de diamètre se découpait maintenant avec netteté. À cet endroit, le bois brillait comme s’il venait d’avoir été ciré.

« Le meurtrier a peut-être malgré tout emporté quelque chose », dit Van In en s’approchant du meuble pour l’inspecter.

Il était certain qu’un objet avait récemment été posé là.

« Où sont Bruynooghe et Carine ?

– En haut, je crois », répondit Versavel en levant les yeux.

Il n’avait pas terminé sa phrase que la porte s’ouvrit sur Bruynooghe. Il portait une valise noire sous le bras.

« Tu as trouvé quelque chose, Robert ?

– Et comment ! »

Bruynooghe était un flic de la vieille génération qui nourrissait une foi inébranlable en deux choses : le droit et la justice. Les criminels devaient payer pour leurs crimes. Il faut assumer les conséquences de ses actes, telle était sa devise.

« Allons dans la cuisine, proposa Van In. Nous y serons plus au calme pour discuter. »

Il prit la valise que lui tendait Bruynooghe, mais ne l’ouvrit qu’une fois installé dans l’autre pièce. Son contenu confirma le témoignage de Vanhove, l’ami de trente ans de Blontrock : le bonhomme nourrissait un intérêt certain pour le sexe faible. Les photos que Van In étala sur la table étaient suffisamment éloquentes.

Hannelore les parcourut rapidement. Elles évoquaient pour elle des illustrations de positions du Kâma-Sûtra, avec Blontrock dans le rôle de l’homme.

« Blontrock a passé une grande partie de sa vie à exploiter un hôtel avec des chambres à louer à l’heure, expliqua Van In. Mais là, j’ai l’impression qu’il s’agit clairement de scènes de bordel. »

Van In examina les photos attentivement, l’une après l’autre. Très nettes, bien éclairées, elles semblaient prises par un professionnel, ce qui était rare dans le milieu.

« Tes yeux vont tomber sur la table si tu continues », dit Hannelore.

Le commissaire baissa les paupières et fit non de la tête.

« Ce n'est pas ce que tu penses, Hanne.

– Et il faut que je croie ça ! »

Une saine dose de jalousie peut pimenter une relation, à condition de ne pas exagérer. En vieillissant, Hannelore avait de plus en plus de mal à supporter le fait que Van In regardait d'autres femmes, surtout si elles étaient plus jeunes et, selon elle, plus jolies. Elle devait cependant admettre qu'elle ne restait pas insensible à la beauté masculine et qu'il lui arrivait même de regarder un homme avec énormément d'intérêt. Mais qu'y avait-il de mal à ça ?

« Merci pour le compliment, répondit-il.

– Abruti ! »

Ils éclatèrent de rire.

Par la porte entrouverte, Van In vit deux pompiers passer. Ils transportaient un brancard sur lequel était posé une housse mortuaire.

Nathan Six posa la statuette en bronze qu'il avait subtilisée chez Blontrock sur une étagère, entre deux chandeliers. Elle représentait Hermès, le dieu grec des voyageurs, mesurait une trentaine de centimètres de haut et datait de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Sa valeur n'intéressait pas Nathan Six. Il l'avait emportée parce qu'elle entraînait dans le sac qu'il avait trouvé dans une des armoires de Blontrock.

Il alluma la lumière et ferma les rideaux. Un écran plasma était fixé au mur. Il choisit un DVD dans son immense collection et l'introduisit dans le lecteur. Dans la cuisine, il restait du rôti de porc froid, une bouteille de vin et un grand paquet de chips au paprika. Il alluma un cigare et posa le rôti, le vin et les chips sur un plateau. Il ne mangeait jamais à table, toujours devant l'écran. En réalité, il avait deux passions dans la vie : regarder la télé et buter des gens. Entre l'enfance et l'adolescence, il avait bien vu deux mille films au cinéma. Il lui était arrivé d'y aller quatre fois par semaine, quel que soit le film projeté. Il regardait tout. De préférence seul, à sa place préférée, au dixième rang. Il adorait le ronronnement des projecteurs qu'on entendait autrefois dans les vieux cinémas mal isolés où le ticket coûtait à peine cinquante centimes et où on s'enfonçait dans des

fauteuils de velours rouge. Ce soir-là, il avait programmé *Seven*.

Assis sur le canapé, il ôta ses chaussures, découpa le rôti en tranches épaisses et déboucha la bouteille de vin. Il s'était occupé de Blontrock pendant quatre heures. Une décharge avait failli lui être fatale. Mais Nathan Six connaissait son boulot. Aucune de ses victimes ne mourait sans qu'il l'ait voulu. Il enfourna un morceau de viande. Si Blontrock avait parlé, le commissaire Van In savait seulement qu'un certain nombre de gens allaient être tués et que ces meurtres seraient liés à la roulette. L'information n'était pas dénuée d'importance, mais Nathan Six n'estimait pas qu'il fallait annuler le Jeu pour si peu. Il en avait parlé avec Willy qui pensait comme lui que la police ne disposait pas de suffisamment d'informations. De toute façon, la décision finale incombait au Maître du Jeu.

Un taxi s'arrêta devant la maison de Blontrock. Une femme d'un certain âge aux cheveux aux reflets bleus paya le chauffeur et attendit qu'il lui ouvre la portière.

« La maîtresse de maison ? demanda Versavel, étonné.

– Possible », répondit Van In.

Il s'avança, se présenta et expliqua ce qui s'était passé en quelques mots, en faisant l'impasse sur les détails trop pénibles. La vieille dame l'inspecta des pieds à la tête, renifla comme si elle avait un rhume et fit ensuite un léger signe de la tête qui signifiait qu'elle le croyait. Van In ne perçut aucun signe de tristesse dans ses yeux. Le ton légèrement moqueur de sa voix lui confirma que le meurtre de son mari ne l'ébranlait pas vraiment.

« La dépouille de votre mari a immédiatement été conduite à la morgue. Après l'autopsie, vous pourrez prendre congé de lui comme vous le souhaitez. »

Mme Blontrock avait fait la connaissance de son mari quarante et un ans plus tôt, lors d'une fête foraine. Il l'avait abordée aux autos-tamponneuses, l'endroit où traînaient toutes les filles qui voulaient se faire draguer. Très vite, ils s'étaient mis à bavarder. Durant le premier tour, il avait passé un bras autour de ses épaules. Ensuite, ils s'étaient roulé des patins. Il avait introduit une main sous son chemisier avant de la guider jusqu'au bois. Ils étaient amoureux. Ce qui avait au départ semblé une décision stupide – Hubert Blontrock était non seulement au chômage, mais il était incapable de garder les mains dans ses

poches en présence d'une femme – s'était finalement avéré intelligent lorsqu'elle avait mis le nez dans ses finances et qu'elle avait décidé de louer la deuxième chambre à des couples infidèles qui n'avaient pas d'autre lieu que leur voiture où s'envoyer en l'air.

« On a volé quelque chose ? »

Marie-Louise Blontrock se tourna à demi vers Van In, qui lui avait emboîté le pas.

« Je n'ai pas l'impression, répondit-il.

– Nous allons vite être fixés », dit-elle en soupirant.

Il ne lui fallut pas plus de trente secondes pour repérer qu'une statuette en bronze avait disparu. Elle tendit l'index vers le rond sans poussière que Van In avait remarqué un peu plus tôt.

« C'était une statuette de prix ?

– Aucune idée. Hubert avait l'habitude de s'attacher à des babioles qui ne valaient pas un centime. »

Elle décrivit la statuette. Lorsqu'elle précisa qu'elle était surmontée d'un casque ailé, Versavel sut avec certitude qu'il s'agissait d'Hermès.

« Votre mari avait-il des problèmes ? »

Ils se tenaient tous les trois dans le salon des Blontrock. Malgré l'abondance de sièges, il n'était pas venu à l'esprit de la vieille dame de leur proposer de s'asseoir. Versavel étudiait ses réactions aux questions de Van In. Dans la rue, il l'avait trouvée assez hautaine et pétrie d'assurance, mais là elle sembla hésiter.

« Des problèmes..., répéta-t-elle. Hubert a toujours eu des problèmes, mais...

– ... mais ils n'ont jamais été graves au point que quelqu'un en veuille à sa vie ?

– Non, je ne crois pas. »

Marie-Louise Blontrock ravala un soupir, passa la main dans ses cheveux pour vérifier sa coiffure et ôta une poussière imaginaire de son sein gauche.

« Pourriez-vous nous communiquer des informations un peu plus précises, madame ? À propos des gens qu'il rencontrait, de ses activités, ou...

– Hubert jouait au casino avec une sorte de ferveur, intervint-elle. Et il ne fréquentait pas toujours les milieux les plus convenables. C'est ce genre de choses que vous voulez savoir ? »

Van In s'assit dans un Chesterfield sans y avoir été invité. Marie-

Louise Blontrock ne lui donna pas l'impression de s'en formaliser. Au contraire. Elle s'excusa et proposa de préparer du café.

L'après-midi était bien avancée lorsque Van In et Versavel prirent congé. Les manières de Marie-Louise Blontrock étaient progressivement devenues plus affables. Cela s'expliquait assez simplement. Van In avait refusé sa proposition de café et quand elle lui avait demandé s'il préférerait boire autre chose, il avait suggéré du whisky, une boisson qu'elle appréciait aussi, manifestement. Avec toutes les conséquences qui s'ensuivaient. Ils avaient vidé une bouteille de Glenfiddich à deux.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Van In lorsqu'ils montèrent dans la Golf.

– Ce n'est en tout cas pas la première fois que Marie-Louise Blontrock boit du whisky l'estomac vide », répondit Versavel.

L'alcool déliait les langues, en général, mais la veuve Blontrock n'avait rien lâché. En fait, elle ne leur avait rien dit qu'ils ne savaient déjà.

Les parieurs entrèrent dans la salle l'un après l'autre. Il s'agissait tous d'hommes, sans exception, la plupart d'âge moyen. Ils étaient tous vêtus d'un costume et portaient des chaussures cirées avec soin. Des seaux à glace contenant des bouteilles de champagne coûteux et des coupes étaient posés sur une table, sur le côté, mais aucun garçon ne vint servir les convives. Il fallait se verser à boire soi-même.

Une roulette, placée sous une lumière tamisée, était installée bien en évidence. Les parlementaires belges doivent parfois se soumettre à de multiples contorsions pour vendre certaines lois au grand public. L'une d'entre elles interdit la possession d'un détecteur radar de vitesse, mais pas sa vente. En ce qui concerne les jeux de hasard, c'est à peu près la même chose : ils sont interdits, sauf dans les casinos. En Belgique, on n'en dénombre que sept, mais tout un chacun sait pertinemment qu'il est en réalité possible de parier pour de l'argent dans de nombreux autres endroits, à savoir les hôtels, les cafés et même d'obscures arrière-salles. Et pas besoin d'une roulette : il suffit d'un jeu de cartes ou d'une paire de dés pour gagner ou perdre beaucoup d'argent : tout dépend de la mise. Mais il est rare de trouver une roulette dans une salle de jeu privée.

Willy Gevers serra la main d'un des joueurs. C'était un petit homme qui répondait au nom d'Evarist Oreels, doté d'un front proéminent et d'yeux presque noirs qui reflétaient la lumière comme des billes de verre mais ne trahissaient aucune émotion. Il avait donné son drôle de nom à son entreprise, et qui ne connaissait pas E&O ? Les Flamands qui devaient faire transporter, sans urgence, des malades avaient, pour la plupart, recours à elle. Dans chaque province, elle disposait de plusieurs filiales équipées d'une impressionnante flotte de véhicules. Le vieillissement de la population avait été la chance d'Evarist Oreels. Au cours des quinze dernières années, son chiffre d'affaires avait connu une progression constante. Tout indiquait que la tendance allait se poursuivre.

« Cela va encore être long ? »

Surtout ne pas se le mettre à dos... Heureusement, le Maître du Jeu avait prévenu Willy Gevers qu'Oreels était du genre impatient et colérique.

« Je vais tout de suite demander à Nathan Six combien de temps cela va encore prendre, répondit Willy Gevers dans un large sourire. Veuillez m'excuser. »

Gevers était content d'avoir un prétexte pour s'échapper. La plupart des parieurs étaient multimillionnaires. Depuis l'introduction de l'euro, Oreels était le seul qui pouvait encore se targuer d'être milliardaire. Gevers se dirigea vers ce fond de la salle, tout en saluant les uns et les autres. Il ne connaissait pas la majorité des convives personnellement. Il savait seulement qu'ils avaient le jeu dans le sang et qu'ils seraient incapables de résister à un nouveau défi. Le Maître du Jeu les avait tous sélectionnés avec soin et aucun, hormis Hubert Blontrock, n'avait hésité un moment avant d'accepter de prendre part à l'expérience. Comme les toxicomanes toujours friands de nouvelles drogues, certains riches trouvaient leur bonheur à dilapider leur fortune dans des jeux décadents. Bientôt, Gevers enregistrerait les mises et la petite bille déciderait de qui mourrait dans les prochaines vingt-quatre heures.

Van In était allongé sur le dos, les mains sur la nuque. Une goutte de sueur lui pendouillait au bout du menton. Il haletait. Encore une fois, se dit-il. Son visage se raidit. Il souleva le haut de son corps par la seule force de ses abdominaux. Cent cinquante : c'était dix de plus que la veille. Lorsqu'il s'était mis à l'entraînement, quelques semaines plus tôt, il n'aurait jamais osé rêver d'atteindre un jour un tel résultat. La séance était terminée. Il ronronna de bonheur en s'étendant de tout son long sur le tapis.

« Dans quelques semaines, tu auras retrouvé tes vingt ans ! »

Van In ouvrit les yeux et les planta dans ceux de son entraîneur personnel, un jeune malabar aux épaules carrées et aux muscles sculptés dans du bois d'ébène.

« Je ne sais pas si je tiendrai jusque-là, John.

– Si tu laisses tomber, je flanque un tueur à gages à tes troussees ! »

John avait transformé la maison dont il avait hérité de sa grand-mère six mois plus tôt en salle de musculation ultramoderne. Il avait investi jusqu'à son dernier centime dans la rénovation et l'achat de matériel. Van In avait été un de ses premiers clients. Il n'avait pas l'intention de le laisser baisser les bras.

« Tu n'en aurais pas les moyens. »

Van In se releva tant bien que mal et s'essuya le front avec son avant-bras.

« Alors, je te ferai chanter.

– T'inquiète ! répondit Van In. Je ne vais pas lâcher maintenant ! »

John était le seul à savoir pourquoi Van In s'infligeait trois séances de musculation par semaine, mais il avait juré de n'en parler à personne.

« Un café, Guido ? »

Sans attendre de réponse, Hannelore tendit le bras en direction de la cafetière, remplit la tasse de Versavel et lui présenta le sucrier. Elle beurra ensuite les tartines des enfants, qui n'étaient pas encore levés. Dans dix minutes, quand les jumeaux débouleraient en bas, le silence

ne serait plus qu'un lointain souvenir. Heureusement, Versavel était arrivé un peu plus tôt que d'habitude.

« C'est étonnant comme il tient bon, tu ne trouves pas ? » demanda-t-il.

Hannelore leva les yeux vers lui. Elle avait beaucoup de mal à croire qu'il ignorait lui aussi pourquoi Van In se rendait à la salle de musculation une fois par semaine dès l'aube et deux autres fois à la nuit tombée. Versavel comprit qu'elle le sondait du regard, mais la porte d'entrée s'ouvrit avant qu'il puisse dire quoi que ce soit. Van In portait un jean étroit, un t-shirt et une veste de sport rouge vif. Quand il rentrait le ventre, on voyait à peine qu'il débordait par-dessus sa ceinture.

« Et alors ? Tu t'es bien entraîné ? »

Hannelore se leva et alla embrasser son héros. Il sentait bon le gel de douche. Elle lui caressa le ventre involontairement et ressentit un début d'excitation. Si Versavel n'avait pas été là...

« Un problème ? »

Hannelore ôta sa main.

« Chez qui ? »

– Chez toi, bien sûr. »

Van In s'assit et se servit une tasse de café.

« Je n'ai aucun problème », répondit Hannelore.

Van In but sa première gorgée.

« Tu m'en vois ravi », répondit-il.

Hannelore se tourna vers Versavel et haussa les épaules d'un air impuissant. Personne ne lui dirait-il donc ce qui se passait ?

Zlotkrychbrto n'avait pas à craindre que des membres de la famille de l'homme dont il sciait la cage thoracique le traînent devant le juge pour erreur médicale, il n'en maniait pas moins la scie circulaire avec autant de précision qu'un chirurgien son scalpel. Il était si concentré qu'il ne remarqua pas que Van In et Versavel étaient entrés dans la salle d'autopsie. Il ne se rendit compte qu'il avait de la visite que lorsque le commissaire posa une main sur son épaule.

« Qu'est-ce que tu viens fiche ici, Piotr ? »

Zlotkrychbrto éteignit sa scie circulaire et posa l'appareil encore ronflant sur la table d'autopsie, aux pieds du corps d'Hubert Blontrock, désormais d'un blanc marmoréen. Van In détourna les yeux

de l'imposant corps nu au ventre énorme. L'odeur nauséabonde qui s'échappait de la cage thoracique ouverte lui donnait des haut-le-cœur.

« Je croyais que tu avais fait l'autopsie hier. Quand j'ai posé la question, on m'a dit que tu devais encore t'y mettre. »

Van In n'avait assisté qu'à une seule autopsie dans sa vie. Cela ne s'était pas bien terminé. Lorsque le légiste avait ouvert la boîte crânienne du macchabée et avait fait glisser sa cervelle dans un récipient en métal, le commissaire était tombé dans les pommes. Il avait fallu dix bonnes minutes pour le ranimer. Cela s'était passé vingt ans plus tôt. Depuis, il avait poliment refusé toute invitation à assister à une nouvelle autopsie. Lorsqu'on lui avait dit que Zlotkrychbrto venait de commencer, il avait décidé, pris d'un soudain accès de témérité, de pénétrer dans la salle malgré tout, histoire de recevoir le rapport du légiste sans attendre.

« J'ai croisé un corps sublime hier après-midi, dit Zlotkrychbrto pour s'excuser. Tu comprends... »

Van In hocha la tête. Il n'y avait que deux types de corps qui intéressaient Zlotkrychbrto : ceux qu'il pouvait découper et... les sublimes. Il avait beau ne pas être un Adonis, il était médecin, et Dieu sait si les infirmières aiment jouer au docteur...

« Elle s'appelait comment ? Marie-Jo ? Chantal ?

– Je ne connais personne qui porte ce prénom », répondit Zlotkrychbrto, stupéfait.

Il reprit la scie circulaire et l'actionna. La jeune femme avec qui il avait passé quelques heures très agréables répondait au doux nom de Vera.

« Mais tu t'es bien amusé ?

– Je m'amuse toujours, Piotr. »

Zlotkrychbrto sourit de toutes ses dents avant de se remettre au travail. Van In détourna la tête. Il avait déjà une sainte horreur de la fraise du dentiste qui tournait à quelques milliers de tours par minute, mais cette scie était bien pire. Des images horribles lui traversaient l'esprit, qui devinrent plus terribles encore lorsque les dents de la scie s'enfoncèrent dans les côtes du macchabée. Une odeur de poil brûlé s'éleva dans l'air. Van In recula d'un pas quand il comprit que Zlotkrychbrto allait prélever le cœur et les poumons.

« Tu as remarqué quelque chose de spécial avant d'utiliser ton

engin diabolique ? »

Les fluides corporels s'écoulaient le long d'une petite rigole, jusqu'à un tuyau d'évacuation, dans un petit glouglou que Van In trouvait tout bonnement insupportable.

« Il y avait des traces de colle sur ses lèvres et sur son testicule gauche.

– Du ruban adhésif ?

– Probablement. »

Zlotkrychbrto plongeait à deux mains dans la cavité abdominale de Blontrock et en sortit le foie. Van In se prit le ventre entre les mains. Il faudrait un certain temps avant qu'il n'accepte qu'Hannelore mette du foie de veau au menu.

« D'autres traces de violence ? »

Zlotkrychbrto haussa les épaules. Lors d'un premier examen rapide, il n'y avait pas vraiment prêté attention, mais en étudiant le corps avec davantage de soin, il avait tout de même noté une tache rouge sur le testicule gauche du bonhomme.

« Et tu expliques ça comment ? demanda Van In.

– À mon avis, il s'agit d'une brûlure superficielle. »

Zlotkrychbrto vint se placer derrière le corps et entreprit de dévisser la boîte crânienne. Van In estima qu'il avait suffisamment donné de sa personne. Il fit signe à Versavel qu'il s'éclipsait.

« Oups ! Pardon ! »

Hannelore fit non de la tête et sourit, même si l'inconnu venait de lui massacrer le gros orteil.

« Ce n'est pas grave », dit-elle vaillamment.

Le jeune avocat qui venait de prendre place à côté d'elle dans l'ascenseur avait une bouille ravissante et de jolis yeux noisette.

« Vous plaidez aujourd'hui ? »

C'était manifestement son tout premier jour au palais de justice, sans quoi il l'aurait reconnue et aurait su qu'elle n'était pas avocate. L'ascenseur s'arrêta au rez-de-chaussée.

« Je suis la juge d'instruction Martens, dit-elle en le gratifiant d'un sourire. Et vous... ?

– Je m'appelle Olivier. Olivier Vanderpaele.

– Vanderpaele..., répéta Hannelore. Comme... ?

– En effet, madame la juge. Comme sur le célèbre tableau de Van

Eyck *La Vierge au chanoine Van der Paele.* »

Cette toile était un des fleurons des collections du musée Groningue. Tous les Brugeois la connaissaient.

« Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir ici auparavant », dit Hannelore.

Elle s'engouffra avec lui dans le couloir, sans se rendre compte qu'elle se trompait totalement de direction. Chemin faisant, Olivier Vanderpaele lui expliquait qu'il avait quitté la ville de Lierre, où il avait vécu dix ans, et s'était installé à Bruges un mois plus tôt. Lorsqu'elle lui demanda la raison de ce déménagement, il répondit simplement :

« Je viens de divorcer. Roxanne a gardé la maison, à Lierre. Je me suis installé provisoirement chez un confrère. Avec un peu de chance, je vais bientôt emménager rue des Bouchers. Je dois y visiter une maison très prochainement. »

Hannelore n'osa pas lui demander pourquoi la maison avait été attribuée à son ex. Elle mourait pourtant d'envie de le savoir. Était-ce un mari infidèle, et le juge avait-il pris le parti de son épouse ? Ou alors, l'avait-elle quitté parce qu'elle ne supportait plus ses fantasmes sexuels bizarres ? Comment était-ce, d'être un peu malmenée par un homme ? Van In l'avait un jour jetée sur le lit, lui avait arraché son...

« Justement... Pouvez-vous m'expliquer comment m'y rendre ?

– Excusez-moi, dit Hannelore en tournant la tête dans sa direction. J'étais perdue dans mes pensées.

– Je vous demandais de m'expliquer comment me rendre à la rue des Bouchers. »

Les femmes qui sont toujours aussi belles à trente-cinq ans qu'à vingt-cinq continuent à rayonner avec le temps. La juge d'instruction Martens était splendide. Elle avait la peau lisse et satinée. Olivier était certain qu'elle pouvait se permettre de faire l'impasse sur le soutien-gorge.

« Quel drôle de hasard ! dit Hannelore en riant. C'est à deux pas de chez nous ! »

Ils s'étaient arrêtés au bout d'un couloir où ni l'un ni l'autre n'avait à faire. Olivier jeta un regard étonné autour de lui. Une porte menait vers l'extérieur, une autre portait un symbole représentant un tuyau de pompier.

« En fait, je cherchais le bureau du juge de paix du deuxième

canton. »

Et moi je me baladais, voulut ajouter Hannelore, mais elle se retint juste à temps, bien consciente d'être sensible à l'étrange force d'attraction qui émanait de cet homme, mais ne sachant pas très bien comment réagir. Elle était incapable de cacher quoi que ce soit à Van In. Or, la fumée lui sortirait par les oreilles s'il venait à se douter qu'un homme lui témoignait de l'intérêt. Mieux valait ne pas jouer avec le feu et se contenter d'expliquer à l'inconnu le chemin jusqu'au bureau du juge de paix.

« La justice de paix a été transférée dans un autre bâtiment, expliqua-t-elle. Si cela ne vous dérange pas, je vais vous montrer. »

Vanderpaele fut bien entendu enchanté. Dans sa tête, un orchestre symphonique jouait pour son usage personnel le *Messie* de Haendel.

« Je n'ai pas très envie de rentrer si tôt au commissariat », dit Van In en sortant de la morgue.

Son face-à-face avec la cervelle de Blontrock l'avait laissé tout barbouillé. Il mourait d'envie d'une cigarette. Il avait réalisé la prouesse de tenir sans fumer pendant une heure et demie.

« L'Estaminet ou le Flessingue ?

– Lequel est le plus près ?

– Le Flessingue. »

Van In alluma une sèche, monta dans la Golf et ouvrit le cendrier.

« Alors, va pour le Flessingue ! »

Le commissaire inhala profondément avant de souffler la fumée devant lui. Versavel referma sa portière et descendit sa vitre. Il n'avait rien contre le tabagisme passif et, de toute manière, l'air de la ville était aussi pollué que celui de l'habitable, mais il détestait que ses vêtements s'imprègnent de l'odeur de la cigarette. Heureusement, il n'y avait pas beaucoup de trafic. Van In n'avait pas fini sa clope qu'ils étaient déjà rendus. Versavel gara la Golf le long du quai Sainte-Anne, entre deux arbres. Van In sortit du véhicule avec un chouia de souplesse en plus que quelques jours plus tôt. En prime, c'était moins douloureux. Ils traversèrent et s'engouffrèrent dans la rue des Blanchisseurs. Elle était déserte. Au-dessus de leur tête, le tremblement des feuilles annonçait l'approche de l'automne. Il faisait plus froid et moins lumineux qu'au bord du canal, car le soleil était trop bas pour pouvoir se faufiler entre les façades. Les deux hommes

franchirent la porte d'entrée, aussitôt happés par la chaleur et la lumière. Van In se dirigea droit sur la grande table en chêne près de la fenêtre et alluma une nouvelle cigarette.

« Une Duvel et un Perrier ? » demanda Grietje, subitement surgie de derrière les pompes à bières.

Van In fit une tête d'enterrement et suivit du regard la fumée qui s'élevait de sa cigarette vers le plafond.

« Un café, murmura-t-il, de peur qu'un client ne l'entende.

– T'es malade ? »

Grietje frotta la table avec un chiffon humide avant de retourner vers le bar en faisant non de la tête d'un air dépité. Rien n'allait plus, sur cette terre. Les terroristes trucidèrent des innocents, les ouragans et les tsunamis ravageaient les Caraïbes et l'Asie, les politiciens belges étaient tous véreux et si ça continuait comme ça, les chiens auraient bientôt le droit de vote. Mais si en plus Van In commandait un café, c'était vraiment le pompon !

« Les traces de colle sur son testicule me turlupinent, dit Van In. Quelle idée ! »

L'assassin avait ligoté Blontrock à la chaise avec des bandes de tissu. Pourquoi ? Et pourquoi nu ?

« Aucune idée », lâcha Versavel.

Grietje arriva avec son plateau.

« Je peux aider ? »

Elle posa le café devant Van In et versa l'eau dans un verre d'un geste ample.

« Je ne crois pas, répondit Van In.

– Parce que les bonnes femmes sont trop connes ou parce que les hommes ne supportent pas l'idée qu'elles puissent résoudre des énigmes qui leur résistent ? »

Grietje posa son plateau et se planta face à Van In, les mains sur les hanches. Van In et Versavel n'étaient pas en sucre, ce n'était pas la première fois qu'elle les secouait un peu.

« Bah ! Et puis après tout, pourquoi pas ? ! » s'exclama Van In.

Il expliqua l'histoire à la serveuse, sans donner de nom, bien sûr. Mais elle n'était pas débile, non plus. Les journaux ne parlaient que de cette affaire. Grietje était suffisamment fine pour faire le rapprochement. Il n'y avait pas tant de crimes que ça à Bruges.

« Est-ce que Blontrock a passé des examens à l'hôpital

récemment ? demanda-t-elle.

– Pourquoi cette question ? »

Grietje se rengorgea. Elle savourait la situation.

« Parce que si c'est le cas, on lui a peut-être mis des électrodes sur le corps. »

Van In, qui essayait en vain de déballer un morceau de sucre, suspendit son geste et leva les yeux vers la serveuse en lui adressant un grand sourire. En effet, les médecins appliquaient des électrodes partout quand ils voulaient mesurer quelque chose. Alors pourquoi pas sur un testicule ? Il aurait dû y penser. Les bandes de tissu qui avaient servi à attacher Blontrock sur sa chaise, c'était pour éviter qu'il ne se blesse lorsqu'on lui administrerait du courant. C'était aussi pour cela qu'il avait dû se déshabiller. L'assassin avait torturé Blontrock pour lui soutirer des informations. La question était : que cherchait-il à savoir ? Cela avait-il un lien avec l'étrange histoire que le bonhomme avait racontée à la police ? Il en doutait de moins en moins.

« Je crois que je vais quand même prendre une Duvel, Grietje. »

Van In repoussa son café, écrasa son mégot dans le cendrier et ralluma une cigarette.

En Europe de l'Ouest, la plupart des gens avaient oublié ce qu'était la cruauté ; il leur était même pratiquement impossible d'imaginer qu'un être humain puisse être capable d'en faire souffrir un autre avec bestialité. Qui pouvait encore se mettre dans la peau d'une mère qu'on forçait à regarder rôtir son enfant et à le manger ensuite si elle voulait que son deuxième échappe à ce traitement inhumain ? Pourtant, des scènes de ce genre s'étaient bel et bien produites. Et pas au Moyen Âge, mais dix ans auparavant, en ex-Yougoslavie.

Hannelore adorait particulièrement les lys, et cela faisait une éternité que Van In ne lui avait plus fait la surprise de lui offrir un bouquet. À chaque mal son remède, à chaque problème sa solution. Un homme qui rentre en retard mais qui a fait l'effort de rapporter des fleurs peut compter sur une dose de compréhension de sa légitime. Van In avait acheté les fleurs en tout début de soirée, à un moment où il ignorait encore qu'il rentrerait en retard. Comme essayer d'expliquer cela à Hannelore eut été peine perdue, il se dit que les fleurs parleraient d'elles-mêmes.

« Hou hou ! Je suis rentré ! »

Van In pénétra dans la cuisine, précédé de son bouquet. Comme il n'obtenait pas de réponse, il le baissa et découvrit un godelureau assis à la table. Large d'épaules, avec un ventre plat et des chaussures de confection anglaise.

« Madame la juge est descendue à la cave, dit l'envahisseur.

– Ah ah », répondit Van In.

Il posa son bouquet sur le plan de travail, en prenant soin de diriger les têtes de lys vers l'entrée de la cave, pour qu'Hannelore les voie dès qu'elle remonterait. Il alluma une cigarette. Que faisait-elle donc en bas ? Elle n'était quand même pas allée chercher une bouteille de vin ? ! Il en restait huit, dont cinq saint-julien. Il n'avait aucune envie de les partager avec un parfait inconnu. Cela valait d'ailleurs aussi pour les trois autres bouteilles.

« Je ferais mieux de me présenter commissaire », dit Vanderpaele en comprenant que Van In la trouvait plutôt mauvaise.

Il se leva et tendit la main au commissaire. Hannelore entra dans la cuisine à cet instant précis.

« Ah ! Je vois que vous avez fait les présentations ! Très bien ! »

Elle avait bien une bouteille de vin à la main. Elle saisit le bouquet avec l'autre et regarda Van In en souriant :

« Merci pour les fleurs, chéri. »

Elle savait qu'il n'apprécierait pas qu'elle ait remonté un saint-julien de la cave, mais s'il avait apporté des fleurs, c'était qu'il avait quelque chose à se faire pardonner. De toute façon, Olivier Vanderpaele était un nouveau collègue. Il connaissait mal la ville et la dame de l'agence immobilière avec qui il avait rendez-vous pour visiter la maison de la rue des Bouchers ne s'était pas présentée. Avant de chercher le tire-bouchon dans le tiroir, elle adressa un nouveau sourire à Van In.

« Tu prends un verre avec nous, chéri ? »

Hannelore prononçait très rarement ce mot, « chéri ». En général, pas plus d'une fois par jour. Van In fronça les sourcils. Que manigançait donc ce type ?

Hannelore lut dans ses pensées.

« Maître Vanderpaele va sans doute habiter le quartier, dit-elle. Rue des Bouchers. Je lui ai montré le chemin.

– Ah ah », grommela Van In.

Elle lui avait montré le chemin ! Le mec aurait pu se procurer un

plan de la ville, non ? Et s'il fallait vraiment le désaltérer, une bière aurait suffi !

« J'ai entendu que vous enquêtiez sur un meurtre... »

Olivier Vanderpaele s'efforçait de ne pas suivre les moindres mouvements d'Hannelore, même s'il lui coûtait de ne pas la couvrir constamment du regard. Entamer la conversation avec le babouin – ainsi nommait-il le commissaire intérieurement – lui offrirait sans doute une distraction, même s'il avait du mal à imaginer que le type ait quoi que ce soit d'intelligent à dire.

« En effet, répondit Van In.

– Et alors, chéri ? Tu es sur une piste ? » demanda Hannelore pour briser le silence qui s'installait et qui la mettait mal à l'aise.

Elle évita son regard en lui tendant un verre. Van In était d'une jalousie malade. Elle n'avait peut-être pas été très inspirée d'inviter Olivier à prendre un verre.

« Je suis tenu par le secret professionnel, Hanne. Vous le savez parfaitement tous les deux. »

Il but une gorgée de vin, se détourna et haussa les épaules. Il devait flanquer ce faux-jeton à la porte le plus vite possible, histoire de profiter à sa manière du sentiment de culpabilité qu'il voyait flotter dans les yeux d'Hannelore.

« C'est une de ses blagues préférées », dit Hannelore en essayant de sauver la situation.

Olivier Vanderpaele avait bien évidemment capté le message. Il vida son verre, remercia vivement Hannelore pour son hospitalité et feignit de se souvenir qu'il était attendu quelque part. Van In le raccompagna jusqu'à la porte – au moins, ce connard n'essaierait pas d'embrasser Hannelore en catimini.

« Tu t'es surpassé ! dit Hannelore lorsqu'il la rejoignit dans la cuisine.

– Je n'aime pas ce type.

– Moi non plus. Ce n'est pas une raison pour ne pas se montrer poli.

– Tu peux t'estimer heureuse que je ne lui aie pas flanqué ma main dans la figure. »

Hannelore tenta de conserver son calme. Elle savait que, dans pareille circonstance, la moindre étincelle était susceptible de le faire exploser.

« Tu es rentré tard. »

Van In haussa les épaules. Il but une gorgée de ce vin véritablement fabuleux en se demandant comment il allait parvenir à convaincre Hannelore de l'accompagner au casino.

Merel Deman ferma les rideaux, se planta devant le miroir et ôta prudemment son pull. Chaque mouvement lui arracha une grimace. Elle était pétrifiée à l'idée que les cicatrices se rouvrent. À son départ de la clinique, le docteur Decoopman lui avait pourtant murmuré des paroles d'encouragement. Dans quelques mois, on ne verrait pratiquement plus rien. Ses seins affichaient de fermes rondeurs dans son soutien-gorge de sport. Elle caressa leur galbe. Et si elle enfilait un haut cintré et qu'elle s'offrait une petite sortie, au lieu de rester enfermée chez elle ? Cela lui donnerait un avant-goût du succès qu'elle remporterait très bientôt... Il était prématuré d'aller danser, mais rien ne l'empêchait d'aller se laisser admirer en boîte... Il lui restait un peu d'argent liquide. Si elle se dépêchait, elle pouvait attraper le dernier train pour Blankenberge où elle avait ses habitudes.

Nathan Six éteignit son ordinateur, se leva et consulta la liste qu'il venait d'imprimer et d'accrocher au mur. Il y avait trente-six noms, soigneusement numérotés de 1 à 36. Cette liste lui avait coûté du sang, de la sueur et des larmes, mais il avait réussi. À chaque nom correspondait une histoire ; à chaque histoire, un chiffre. Plus beau scénario de meurtre en série que ça, ça n'existait pas. Chaque détail collait parfaitement. Personne ne pourrait arrêter son plan diabolique car il était à la fois parfaitement logique et totalement régi par le hasard.

Il ferma la porte de son bureau avec soin. Pas de pitié, pour personne ! De toute façon, qui aurait pu lui reprocher quoi que ce soit ? Le monde n'était-il pas corrompu jusqu'à la moelle ? N'était-il pas le produit d'une société égoïste qui ne s'inquiétait que de deux choses : l'argent et le plaisir ? Chacun avait le droit de s'amuser à la hauteur de ses moyens, non ?

Il se laissa tomber sur le canapé et prit un livre sur la table basse. *Confession d'un meurtrier en série*. La photo de couverture montrait un homme qui arborait un large sourire, avec un regard d'acier et un menton énergique et puissant. Ken Myers avait quarante-huit ans. En

l'espace de vingt-cinq ans, il avait violé, torturé et assassiné une bonne centaine de femmes et d'enfants. Le livre avait été vendu à plus de trois millions d'exemplaires dans le monde. Le bruit courait que Ken Myers bénéficiait d'un traitement de faveur en prison et que les gardiens l'approvisionnaient discrètement en prostituées. Les autorités avaient contesté cette information avec véhémence.

Nathan Six ouvrit le livre et relut le passage où Myers décrivait la façon dont il dressait une jeune fille de dix-sept ans jusqu'à ce qu'elle fasse tout ce qu'il lui ordonnait. Impossible d'oublier ce type une fois qu'on avait lu son bouquin. Or, c'était quoi, la vie éternelle, sinon de s'installer à demeure dans le cerveau de ses contemporains ? La seule différence entre Ken Myers et Nathan Six, c'était que Nathan n'atterrit jamais en prison, lui. Il ne serait connu qu'après sa mort. Il repoussa le livre et choisit un cigare dans un coffret en ébène, un Cohiba qui coûtait plus de vingt euros dans le commerce, mais qu'il achetait beaucoup moins cher par l'entremise d'un ami.

Certaines personnes – on trouve des enculeurs de mouches partout – estimaient que la rénovation du casino de Blankenberge était un échec. Van In n'était pas du tout de cet avis. De toute façon, *de gustibus et coloribus non disputandum est*, disaient les Romains, et ils avaient raison. Il tendit sa veste à la dame du vestiaire, puis celle d'Hannelore. Elle portait une longue robe satinée avec un décolleté en V qui en laissait voir davantage qu'on ne le pensait de prime abord. Van In la trouvait sublime.

« Est-ce que je t'ai déjà dit aujourd'hui à quel point je te trouvais ravissante, chérie ?

– On t'entend, abruti ! »

Hannelore jeta un regard farouche à la ronde. À part le portier, qui tentait de camoufler un bâillement du dos de la main, et un groupe de femmes d'un certain âge qui bavardaient un peu plus loin, le grand hall d'entrée du casino était vide. Van In éclata de rire.

« Rien ne va plus, chérie ! » dit-il en français dans le texte.

Même si la tenue de ville n'était plus de rigueur, il avait enfilé un costume. Hannelore trouvait le pantalon un rien trop court, mais personne n'y ferait attention. Elle attirerait tous les regards. Après l'inscription obligatoire, ils reçurent une carte de jeu valable pour la journée. Le portier qui, de loin, avait l'air d'un vrai abruti, réagit avec

vivacité lorsque le couple Van In se dirigea vers lui. Il eut un hochement de tête avenant et poussa la porte pour les laisser entrer dans la salle. Celle-ci était conforme à ce que Van In en avait imaginé : une lumière jaunâtre, du bois ciré, une épaisse moquette et une rumeur qui n'était troublée que par le cliquetis des jetons et le roulement de la bille dans la roulette. Deux femmes avaient pris place au bar ovale. Elles avaient espéré engranger une belle petite recette, mais elles venaient en réalité de perdre six mille euros en une heure et demie. Dans leur sac à main Delvaux, il leur restait juste assez de monnaie pour s'offrir un verre.

« Tu as vraiment l'intention de jouer ? » demanda Hannelore en écarquillant les yeux.

Van In venait de sortir de sa poche un billet de cent euros et de le tendre au guichetier pour acheter des jetons.

Les casinos ne sont pas réputés pour leur politique d'ouverture. Qui ne sait rien ne trahit aucun secret, telle est leur devise. Il faut y travailler depuis longtemps pour finir parfois par comprendre ce qui se trame en coulisses. Mais, arrivés à ce stade, la plupart des employés préfèrent se taire. Pour eux, la discrétion peut faire la différence entre une bonne prime et un coup de pied aux fesses. C'est l'argent qui fait tourner la maison. Comme dans tous les endroits où il s'en échange beaucoup, on y applique des règles on ne peut plus strictes. Les problèmes sont détectés très tôt, car les clients sont observés en permanence par des caméras de surveillance. Le *floor manager* est informé du moindre geste ou client suspect et peut prendre aussitôt des mesures.

« Tu es certain que c'est lui ? »

– Ma main à couper. »

Le *floor manager* adressa un signe de tête à l'homme chauve et efflanqué venu lui annoncer que le chef du service d'enquête de la police de Bruges avait acheté pour cent euros de jetons. Si on appliquait le règlement à la lettre, les policiers n'avaient pas le droit de pénétrer dans la salle de jeu ; dans la pratique, il était rare qu'on leur en refuse l'entrée pour cette raison. Le *floor manager* se posa seulement cette question : que vient faire Van In ici ?

« Qui se trouve à la trois ? »

– Max, répondit le chauve.

– Mets Didier à sa place et dis au *pit boss* que je descends. »

Le chauve attendit quelques secondes, pour être certain que le *floor manager* n'avait pas d'autres instructions à lui donner.

« Je peux faire autre chose pour vous, monsieur Devilder ? »

Le *floor manager* se gratta entre les cuisses, le regard pensif. Cela faisait plus de trente ans qu'il était dans ce business, et même s'il savait y faire avec les flics, il était pris d'une certaine anxiété. Van In avait la réputation d'être incorruptible ; on disait de sa femme qu'elle ne faisait jamais aucune concession quand elle était sûre d'avoir le droit de son côté.

« Offre-leur à boire. »

Le chauve hocha la tête et appela le barman de la salle de jeu.

« Pas une Duvel, ce serait dommage, dit Van In.

– Une coupe de champagne, alors ? » lui proposa le barman.

Van In tenta de feindre la surprise, même s'il comprenait très bien à quoi il devait cette largesse. Il fronça les sourcils et se tourna vers Hannelore.

« Qu'est-ce que tu en penses, chérie ? On prend une coupe de champagne, ou autre chose ?

– Pour moi, ce sera un verre de vin blanc », répondit-elle.

On était en milieu de semaine et pourtant, se dit Hannelore, il y a pas mal de monde. Elle parcourut les têtes et les dos du regard. On jouait gros à la table voisine. Un homme d'âge moyen au visage gras et couperosé avait l'air d'y aller comme si sa vie en dépendait. À chaque tour, il perdait cinq cents euros, mais n'en paraissait pas le moins du monde affecté. En tout cas, il continuait. À côté de lui, un homme à la belle carrure lui fit penser à Olivier Vanderpaele, mais ce n'était pas lui. Olivier portait les cheveux plus court dans la nuque, sans compter que... Elle refoula la suite, honteuse de n'avoir fait que penser à lui de toute la soirée.

« Un problème ? »

Hannelore releva le menton d'un mouvement vif. Van In la regardait attentivement.

« J'étais perdue dans mes pensées.

– J'ai plutôt l'impression que tu planais sur la planète Mars. »

Depuis le début de la soirée, il la trouvait bizarre. Ce guignol n'avait tout de même pas essayé de la séduire ? Van In continuait à trouver extrêmement curieux qu'Hannelore ait accompagné l'avocat

jusqu'à la rue des Bouchers et qu'ensuite elle l'ait invité à prendre un verre chez eux.

Depuis combien de temps se connaissaient-ils, maintenant, tous les deux ? Une dizaine d'années. Après tout ce temps, elle ne pouvait quand même pas...

« Commissaire Van In ! »

Donald Devilder souriait d'un sourire Pepsodent dans son smoking taillé sur mesure. Il paraissait pétant de santé, mais, surtout, une autorité naturelle irradiait de sa personne. Il serra la main du commissaire et s'inclina devant Hannelore.

« Madame la juge ! Bienvenue dans notre casino ! »

Hannelore avait beau savoir que des mesures de sécurité strictes étaient en vigueur dans les casinos, elle fut surprise que leur couple ait été si rapidement repéré. Devilder voulait évidemment savoir s'ils venaient là pour s'amuser ou pour raisons professionnelles. Van In, qui se disait exactement la même chose, décida d'y aller franco.

« Vous connaissiez Hubert Blontrock ? »

– J'ai appris sa mort dans le journal, répondit Devilder.

– Vous le connaissiez, donc.

– C'était un client régulier. »

Les gens qui ont quelque chose à cacher répondent rarement par « oui » ou « non ». Ils préfèrent les phrases vagues ou évasives, dont ils pourront corriger le sens ultérieurement. Van In trouvait cela insupportable, mais il se contenta de reposer sa question.

« Vous le connaissiez personnellement ? »

Devilder découvrit davantage d'ivoire et haussa les épaules avec nonchalance.

« Qu'entendez-vous par “personnellement”, commissaire ? »

D'un geste ample, il les invitait à prendre place à une petite table, sur laquelle un serveur venait de poser deux seaux à glace. On voyait le col d'une bouteille de champagne dépasser de l'un et, de l'autre, celui d'un bourgogne blanc.

« Quelle sorte de joueur était-il ? »

Devilder recula galamment la chaise d'Hannelore et l'invita à s'asseoir. Pour mettre une femme comme ça dans son lit, il aurait donné un auriculaire. Van In lut la concupiscence dans les yeux du bonhomme. Avant, cela avait le don de le mettre en colère ; désormais, il éprouvait une certaine fierté à ce que sa femme suscite le

désir des autres hommes. Elle était à lui, rien qu'à lui. Enfin, il l'espérait. Il prit note mentalement que, le lendemain, il faudrait qu'il demande à Bruynooghe d'enquêter sur les antécédents du sieur Vanderpaele. Il apprendrait peut-être quelque chose d'intéressant.

« M. Blontrock était un joueur professionnel. »

Devilder remplit le verre d'Hannelore – c'était un grand chablis – avant de déboucher la bouteille de champagne de Van In, un Krug millésimé. Avec ce que coûtaient ces deux bouteilles, une famille moyenne aurait pu s'offrir un week-end à Disneyland.

« Quelqu'un qui ne perd jamais au jeu plus que ses gains ?

– C'est une assez bonne définition, commissaire.

– Il n'était pas accro ? »

Devilder dodelina de la tête.

« Disons qu'il gardait le contrôle.

– C'est possible ? demanda Hannelore sans dissimuler qu'elle en doutait fortement.

– Je sais qu'Hubert Blontrock tenait une comptabilité. Je sais aussi qu'au cours de ces six derniers mois, il a fait des gains considérables à la table trois.

– Des gains considérables ? Pouvez-vous être plus précis ?

– Cent vingt mille.

– Je gagne ça en un an de salaire ! » blagua Van In.

Hannelore le remit aussitôt à sa place.

« Ne fais pas l'idiot ! »

Elle but une gorgée de chablis. Elle en avait rarement bu d'aussi délicat.

« Et si vous essayiez ? Je vous offre quelques jeux, aux frais de la maison ! »

C'était une proposition dangereuse. Si jamais un journaliste venait à apprendre que Van In et le juge d'instruction Martens avaient joué à la roulette aux frais du casino, leur réputation était faite. Devilder remarqua l'hésitation du commissaire et de la juge. Il sortit cinq jetons de vingt euros de la poche de son pantalon et les empila sur la table.

« Un jeu, et vous en êtes débarrassés.

– Vraiment ?

– Dans le cas contraire, nous devrions vite fermer boutique. »

Hannelore regarda Van In. Ses yeux pétillaient de malice. Il comprit qu'elle avait vraiment envie d'accepter.

« Eh bien, d'accord ! »

Ils approchèrent de la table trois. Van In posa sa pile de jetons sur le plateau. Cent euros. Pour beaucoup de gens, l'équivalent d'une journée de travail, voire plus.

« Que fait-on ? »

Ils n'avaient pas vraiment le temps de réfléchir. Les autres joueurs manifestaient déjà leur impatience. Didier, le croupier, et Devilder échangèrent un regard.

« Vingt-six et voisins », annonça Van In.

Didier hocha la tête et s'occupa des jetons. Puis, il prit la bille entre le pouce et l'index et fit tourner la roulette.

« *Rien ne va plus** ! »

La bille tomba sur le bois de la roulette avec un bruit mat. Tous les yeux étaient rivés sur sa course folle, sauf ceux de Van In. Il alluma une cigarette et suivit du regard les volutes de fumée vers le plafond.

« Je crois que nous avons gagné, chérie.

– Comment ça ? »

Hannelore indiqua la roulette. La bille s'était arrêtée sur le trente-cinq, le voisin le plus éloigné de vingt-six. Didier annonça leur gain et poussa vers Van In des jetons pour une valeur de sept cents euros.

« La chance du débutant ! dit Devilder en riant. Ça arrive souvent ! »

Van In hocha la tête et misa les sept cents euros sur dix et voisins. Il gagna une seconde fois. Quatre mille neuf cents euros. Le bruit commença à se répandre dans la salle qu'il y avait de gros gains à la trois. Cinq minutes plus tard, cinquante personnes se pressaient autour de leur table.

« Arrêtons là, chérie. »

Hannelore n'en croyait pas ses yeux. Un nombre incroyable de jetons s'empilaient devant eux. Le bruit des conversations avait augmenté de plusieurs crans. Certains joueurs frôlaient l'extase. Ils levaient les yeux au ciel avec ferveur, comme s'ils remerciaient un être supérieur pour la grâce qu'apportaient avec eux ces deux inconnus. D'autres se pressaient nerveusement contre Van In. Les plus malins s'intéressaient aux chiffres qu'il avait joués.

« Quand Hubert Blontrock gagnait comme cela, il rangeait la moitié des jetons sur le côté et continuait à jouer avec le reste, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mise ou qu'il l'ait doublée », expliqua Devilder en

voyant Van In secouer la tête d'un air étonné.

Ils avaient devant eux quelque chose comme vingt mille euros de jetons. En une demi-heure, Van In avait misé une somme importante à quatre reprises et avait gagné trois fois. Que se passerait-il s'il misait le tout sur vingt-six et voisins ? S'il gagnait... ! Avec cent quarante mille euros, il pouvait s'acheter une petite maison dans le Midi et... La gorge enrouée, la voix tremblante, il lâcha :

« Tout sur vingt-six et voisins ! »

C'était une journée calme et paisible, le temps était serein et la mer, lisse comme un miroir. Les silhouettes des navires marchands glissaient à l'horizon, se détachant nettement sur le ciel d'un bleu métallique comme de petites silhouettes en carton. Malheureusement, il n'y avait pratiquement personne pour admirer ce panorama sublime. Les touristes dormaient encore ; quant aux autochtones, ils ne s'aventuraient pratiquement jamais sur la digue avant midi, hormis les rares promeneurs de chiens et les fêtards qui rentraient de leur tournée des bars. À l'ouest du port, là où commençaient les dunes, le silence était encore plus dense. Le chemin de sable et de coquillages brûlants qui slalomait de Blankenberge à Wenduine était désert. Félix Louagie vivait depuis plus de trente ans à la mer et, pendant tout ce temps, il n'avait pas fait l'impasse une seule fois sur sa marche matutinale, sauf le jour où sa femme s'était éteinte dans son sommeil, il y avait de cela près de quatre ans. Il posa son vélo contre un piquet et escalada la pente qui menait à la palissade et aux dunes. Arrivé sur la digue, il laissa errer son regard à l'horizon et aspira l'air frais à pleins poumons. Par la plage, il y avait trois kilomètres de marche pour Wenduine. Aller et retour, cela faisait une belle petite trotte, surtout pour un homme de soixante-huit ans. Mais cela lui faisait du bien, et il ne rentrait jamais bredouille. Les béotiens comparent la plage à un désert où il n'y aurait à voir que du sable, mais pour Félix Louagie, chaque promenade amenait son lot de découvertes. Il pouvait admirer pendant des heures la couleur du sable, la diversité des coquillages et des algues, les déchets laissés par la marée descendante sur l'estran, les reliefs changeants et les mares que dessinaient la mer et le vent. Après toutes ces années, sa fascination demeurait intacte. Il repérait jusqu'au détail le plus infime. Les empreintes de pas dans le sable attirèrent immédiatement son attention. Elles étaient particulièrement profondes et menaient à un trou creusé à la hâte. Félix Louagie suivit les traces. Une femme était allongée dans la cavité, sur le ventre, le visage tourné vers la gauche. Elle portait un survêtement gris foncé et des chaussures de sport rouges. Félix

Louagie lui donna trente ans, pas plus. Elle était morte. Il avait vu suffisamment de cadavres dans sa vie pour en être certain.

« Bientôt, Blankenberge va détrôner Anvers ! laisse tomber Van In avant de sortir de la Golf.

– Comme ville portuaire ? »

Versavel retira la clé du contact et détacha sa ceinture de sécurité.

« Non, Guido. Comme capitale du crime. C'est le deuxième meurtre en moins de six mois. Si ça continue, je vais être obligé de louer un appartement ici !

– Si tu n'avais pas bêtement perdu tous tes gains hier, tu aurais presque les moyens de t'en acheter un ! » dit Versavel.

Hannelore lui avait fait le compte rendu détaillé de leur visite catastrophique au casino. Ils avaient fini par se disputer, car Van In avait perdu les vingt mille euros, mais aussi tout l'argent qu'il avait sur lui.

« C'est bon, Guido. J'ai déjà eu mon sermon. »

Hannelore avait relégué Van In sur le canapé du salon et ne lui avait pas donné de bisou quand il avait quitté la maison pour le commissariat. Cela ne leur était presque jamais arrivé. Il se redressa et prit plusieurs inspirations, laissant l'air marin lui nettoyer les poumons. Lorsque l'overdose d'oxygène commença à lui faire mal, il alluma une cigarette. Versavel le regardait d'un air navré. Autant entrer dans la mine en salopette blanche ! pensa-t-il.

« Le jeu est une addiction, comme le tabac, Pieter. »

Van In était capable de se mettre très en colère quand on lui faisait la leçon – surtout quand il savait que l'autre avait raison.

« Je t'ai dit que j'avais eu mon sermon ! lança-t-il.

– Je ne ferai aucun commentaire », répondit Versavel, qui le connaissait suffisamment pour savoir comment éviter une dispute.

Van In ravala sa rancœur. Il n'avait pas arrêté de se retourner, sur le canapé, obsédé par le bruit des jetons sur la table de jeu et par le cliquetis de la bille dans la roulette. Ne comprenaient-ils pas que, la veille, il avait gagné vingt mille euros en moins d'une demi-heure ?

« Tu ne crois tout de même pas que je m'intéresse à un jeu aussi débile ?

– Bien sûr que non ! Les gens raisonnables ne perdent pas leur temps à des conneries pareilles. »

Il s'en était fallu d'un cheveu, mais Van In réussit à enterrer la hache de guerre. Il avait déjà assez de problèmes avec Hannelore pour en rajouter avec Versavel.

« Qu'est-ce que tu as appris au sujet de la victime ? demanda-t-il.

– Pas grand-chose. Elle n'avait pas ses papiers sur elle. Elle ne vivait sans doute pas à Blankenberge. Aucun des inspecteurs locaux ne la connaît, en tout cas.

– Qui l'a trouvée ?

– Félix Louagie, un capitaine de la gendarmerie à la retraite, lors de sa promenade matinale », répondit Versavel avec sobriété.

Van In fit le gros dos. Même si la réforme des polices était déjà vieille de plusieurs années et que le mot « gendarmerie » était quasi tombé en désuétude, il avait toujours une bouffée d'adrénaline quand quelqu'un osait le prononcer devant lui.

« Non ! Pas possible ! »

Versavel hocha la tête.

« Je n'y peux rien ! » dit-il sur l'air de : « Ah non ! Tu ne vas pas recommencer ! »

« Les collègues l'ont déjà interrogé ?

– Je pense que oui.

– Bien. »

Van In tira sur sa cigarette ; elle s'était en grande partie consumée toute seule sous l'effet de la légère brise qui s'était levée. Beau gaspillage, se dit Van In. Il aspira rapidement deux fois consécutives, jeta le mégot et resta planté là, au sommet de la dune. Hannelore l'avait appelé un quart d'heure plus tôt pour annoncer qu'elle descendrait sur les lieux. Il trouvait cela un peu ennuyeux, compte tenu des circonstances, mais, d'un autre côté, il était content de ne pas devoir patienter jusqu'au soir pour la revoir.

« On ferait mieux d'attendre l'arrivée d'Hannelore, dit-il. D'ici là, les gars du labo technique se seront pointés aussi. »

Le docteur Zlotkrychbrto avait du mal à reprendre haleine après l'effort qu'il venait de fournir. Il n'avait pas l'habitude de marcher dans le sable fin.

« Ça va ? »

Van In était allé voir le corps et était revenu au parking une demi-heure plus tôt, heureux de constater qu'il avait une meilleure capacité

pulmonaire depuis qu'il s'entraînait trois fois par semaine.

« Bon sang ! »

Le médecin corpulent posa sa trousse sur le béton et s'essuya le front du dos de la main. Hannelore, qui était arrivée, l'accueillit en lui plaquant une bise sur la joue. Le Polonais la gratifia d'un sourire. Zlot buvait plus que de raison, mais il était doté d'un cœur si grand que la plupart des gens le prenaient en amitié à la première minute de la première rencontre. Hannelore ne faisait pas exception à la règle. Elle l'adorait.

« Tu ne vas pas commencer à te plaindre, j'espère ! dit-elle en riant. En Pologne, c'est la distance normale pour se rendre aux toilettes ! »

Zlotkrychbrto ne perdait pas une occasion de crâner au sujet des conditions spartiates dans lesquelles il avait vécu avant d'arriver en Flandre, mais certaines de ses histoires paraissaient si invraisemblables qu'Hannelore ne pouvait pas s'empêcher de le charrier de temps en temps. Zlotkrychbrto ne se laissa pas mettre en boîte. Il préféra en rajouter.

« C'était encore pire que tu ne penses, ma belle. Il fallait que j'aille au village voisin si je voulais du papier-toilette.

– Ah ! commenta Hannelore. Quelle époque ! »

La confrontation avec le cadavre de la victime avait ébranlé Hannelore. La pensée qu'il s'agissait sans doute d'un nouveau meurtre la mettait en colère, la révoltait. Elle essayait de compenser en se montrant d'humeur un peu trop joyeuse. Quelle était encore la valeur d'une vie humaine ? Dix euros ? Cinq minutes de plaisir ? Il paraissait peu probable qu'il s'agisse d'un crime crapuleux, compte tenu de l'endroit où on avait retrouvé le corps. Et puis, la victime n'avait sans doute pas été violée, puisqu'elle était toujours habillée.

« Épargne-nous la suite, dit Van In en interrompant Zlotkrychbrto qui voulait continuer dans le même registre. Dis-nous plutôt de quoi cette femme est morte. »

Si personne n'y mettait le holà, Zlotkrychbrto était capable de tourner en roue libre pendant un bon moment.

« Tu as raison, Piotr. »

Zlotkrychbrto déshabilla la jeune femme et entreprit d'examiner le corps, à la recherche de blessures et de contusions.

« Elle est morte depuis combien de temps ? »

La plupart des légistes refusaient de répondre à ce type de questions alors qu'ils venaient d'arriver sur le lieu du délit. Ils préféraient envoyer un rapport officiel après une autopsie en bonne et due forme. C'était aussi la méthode de Zlotkrychbrto. Sauf avec Van In.

« Il y a cinq ou six heures. »

Van In consulta la montre de Versavel. Il était dix heures moins le quart. Les voleurs professionnels savaient que le mieux est d'agir entre deux et quatre heures du matin, car les gens sont alors en général plongés dans un sommeil profond. Le meurtrier avait bien choisi son heure et son endroit. Il y avait vraiment très peu de chances qu'on repère son petit manège sur la plage à cette heure de la nuit.

« Cause de la mort ? »

Le corps ne présentait à première vue aucune trace de violence, mais Van In aurait mis sa main au feu que la jeune femme n'était pas morte de mort naturelle. Zlotkrychbrto haussa les épaules.

« Je ne sais pas, Piotr. La seule chose dont je sois certain, c'est qu'elle venait de se faire refaire les seins. Mais... bon..., ajouta-t-il en poussant un soupir. Pas besoin d'être légiste pour le constater. »

Van In et Hannelore froncèrent les sourcils en même temps.

« À quand remonte l'opération ? »

– Deux jours maximum, peut-être moins. »

Vingt ans plus tôt, lorsque cette intervention était encore aussi rare que les vélos de course en fibre de carbone, Van In aurait pu trouver le nom du chirurgien qui avait opéré la jeune femme en quelques coups de téléphone. Mais le nombre de gonzesses qui se faisaient faire des injections de silicone avait tellement augmenté que ce ne serait pas une mince affaire.

« Depuis quand t'y connais-tu en chirurgie esthétique, Zlot ? » demanda Van In, dubitatif.

Zlotkrychbrto ne découpait-il pas les corps sans avoir à se soucier de ne pas les charcuter d'une façon irrémédiable et sans devoir penser à la façon dont il les recoudrait par la suite ?

Zlotkrychbrto laissa s'écouler quelques secondes avant de répondre, légèrement blessé par la question du commissaire. Il avait beau n'être que médecin légiste, il savait reconnaître la patte d'un chirurgien esthétique.

« J'en connais, des gens qui ont fait un lifting ! D'après mon

expérience, on peut rendre quelqu'un un peu moins laid. Un peu moins con, c'est beaucoup plus difficile !

– J'ai dit quelque chose que je n'aurais pas dû ? s'étonna Van In, de bonne foi.

– Non, répondit Hannelore, qui comprenait pourquoi le légiste était vexé. C'est plutôt le ton que tu as employé. »

Zlotkrychbrto adressa un grand sourire à Hannelore. Il ne manquait jamais une occasion de lui montrer qu'il avait le béguin pour elle, même si elle ne répondait pas à ses avances.

« On chercherait en vain ce qu'un chirurgien esthétique pourrait changer chez toi, dit-il. Toi, Piotr, par contre ! Déjà que tu as des valises sous les yeux grandes comme des malles... »

Pendant que les deux hommes riaient, les gars du labo technique s'étaient mis au travail. Ils passaient les dunes et la plage au peigne fin, avec une patience et un acharnement qui ne pouvaient susciter que le respect et l'admiration. Ce travail de fourmi prendrait des heures, des jours, même. Ils n'avaient pas le droit de relâcher leur attention une seule seconde. Tout ça pour peu de reconnaissance, au final... S'ils faisaient chou blanc, on leur reprocherait de ne pas avoir travaillé assez dur. S'ils trouvaient un indice permettant de mener à un suspect, l'enquêteur chargé de l'affaire en récolterait tous les honneurs.

« Un bisou au premier d'entre vous deux qui arrête de déconner ! » dit Hannelore, lasse d'entendre les deux hommes passer en revue toutes les parties du corps susceptibles de bénéficier de la chirurgie esthétique.

Un peu de respect, quand même, en présence d'une morte !

« D'après moi, il n'y a que deux chirurgiens capables de faire de l'aussi belle ouvrage ! » dit Zlotkrychbrto.

Il reçut trois bises sonnantes avant même que Van In n'ait eu le temps de demander leurs noms.

« Je sais maintenant comment faire cesser les disputes », dit Versavel, qui venait de rejoindre le petit groupe.

Il posa une main sur l'épaule du commissaire et fit mine de l'embrasser, devant deux inspecteurs de la police de Blankenberge qui observaient le tableau avec une stupéfaction croissante.

« On m'avait dit qu'il se passait des choses bizarres à la police de Bruges, dit l'un. Mais je n'aurais jamais cru que Van In était une

tantouze ! »

- L'autre inspecteur, qui ne quittait pas Hannelore des yeux, ajouta :
- « Tantouze ou pas, je serais heureux d'être à sa place !
 - Tu ne dis pas ça sérieusement !
 - Bien sûr que si ! Mate un peu sa gonzesse ! »

Versavel gara la Golf à côté d'un coupé Bentley bleu foncé. Van In n'en avait jamais vu, il ne savait même pas que cela existait. Mais le logo accroché à la grille était clair.

- « Je crois que Zlotkrychbrto a raison, dit-il.
- Tu penses que c'est sa voiture ?
- Qui pourrait s'offrir une tire pareille, à part un chirurgien esthétique pété de tunes ? »

Une Bentley moyenne coûtait la bagatelle de deux cent cinquante mille euros ; un coupé était sans doute encore un peu plus cher.

« Nous allons pouvoir le lui demander », dit Van In.

À l'entrée, ils furent accueillis par un panneau sur lequel le mot COSMIPOLIS était imprimé en grands caractères. Ils suivirent une flèche et arrivèrent dans un grand hall extrêmement lumineux grâce à un plafond en verre réfléchissant posé sur une colonne métallique qui coupait l'espace en deux, à l'horizontale. Van In pivota et leva les yeux pour apprécier la construction hyper contemporaine, encore rehaussée par des canapés de cuir aux couleurs vives.

« On n'a pas l'impression d'être dans une clinique privée, dit Van In.

– Non », répondit distraitement Versavel, absorbé dans la contemplation des lithographies et des tableaux.

Ils approchèrent de la réception, où une jeune femme de tout au plus vingt-cinq ans – elle était grande, mince et singulièrement jolie – leur demanda en quoi elle pouvait les aider en arborant un sourire ravissant.

Le docteur Decoopman n'aurait pas pu s'offrir de meilleure publicité pour son cabinet de chirurgie esthétique. Avec une fille pareille derrière le comptoir, il était capable de convaincre n'importe qui de son habileté.

« Je suis le commissaire Van In, et voici l'inspecteur en chef Versavel. Pourrions-nous parler au docteur Decoopman ? »

La réceptionniste sourit, reprima un léger soupir et adressa à Van

In un regard compatissant.

« Il est parfois plus rapide d'être reçu en audience chez le roi qu'en consultation chez le docteur Decoopman, commissaire. Il a tellement de travail que la liste d'attente est très longue. »

Dans la bouche de n'importe qui d'autre, cette sortie aurait été des plus arrogantes, mais la jeune femme souriait avec tant de charme que Van In ne réussit pas à lui en vouloir.

« Je ne veux lui prendre que deux minutes de son temps, dit-il. C'est au sujet d'une affaire de meurtre. »

La jeune femme parut hésiter. Elle consulta sa montre. Il était midi moins dix. Le docteur Decoopman opérait depuis six heures du matin. Il prenait généralement un quart d'heure de pause à midi et demie, et elle savait qu'il n'aimait pas être dérangé. D'un autre côté, elle pouvait difficilement rembarquer le commissaire.

« Un moment, je vous prie. Je vais voir ce que je peux faire pour vous. »

Elle décrocha le combiné du téléphone et enfonça la touche de la salle d'opération. Il fallut plus d'une minute avant qu'un des infirmiers qui assistaient le spécialiste ne décroche, et trois fois plus longtemps avant que celui-ci ne donne sa réponse.

« Le docteur va vous recevoir d'ici un petit quart d'heure, dit la jeune femme en raccrochant. En attendant, puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Un café ? Une boisson fraîche ? »

Van In demanda un café, et Versavel une eau. Ils prirent place sur un canapé. Plusieurs patients attendaient devant la porte de l'orthodontiste.

« Tu savais qu'il existait des endroits pareils à Bruges ?

– J'avais lu ça quelque part », répondit Versavel.

Au-dessus de leur tête, la verrière réfléchissait la salle d'attente et tout ce qui s'y trouvait. Tout paraissait décalé, différent. Versavel se faisait l'effet d'un oiseau perché sur une branche. Les canapés ressemblaient à des boîtes à chaussures allongées, le guichet de la réception à une faucille. On ne voyait que le sommet du crâne des gens. L'inspecteur repéra un début de calvitie chez le patron et se demanda s'il en était conscient.

« Il y a aussi une clinique du cheveu, dit-il innocemment en indiquant un écriteau du bout du menton.

– Mouais, dit Van In dans un soupir. Je ne mettrai jamais les pieds

dans un endroit pareil. »

Il but une gorgée du café que venait de lui apporter la réceptionniste. Succulent. Rien à voir avec le jus de chaussette qu'on servait dans les hôpitaux. Son regard se posa de nouveau sur la plaque de la clinique du cheveu. Il n'irait jamais là, ce n'était vraiment pas son genre, mais l'idée que, si on le voulait, on pouvait ne pas avoir à traîner une calvitie toute sa vie avait quelque chose de réconfortant. Désormais, il y avait un médecin pour arranger le moindre problème. On allait là comme on conduisait sa voiture au garage ; à la sortie, tout était de nouveau nickel.

« Commissaire Van In ! »

Le docteur Decoopman était d'une élégance parfaite dans son costume anthracite de coupe italienne, avec cravate assortie. Il tendit une main franche en direction de Van In, exhibant sans complexe une Rolex en or.

« Je suis particulièrement sensible au fait que vous acceptiez de nous consacrer quelques minutes, docteur, dit Van In.

– Vous avez de la chance, répondit le spécialiste. Une de mes patientes a appelé hier pour déplacer son rendez-vous. J'ai exceptionnellement une heure de libre. »

Ils traversèrent le large couloir. Des toiles modernes aux couleurs vives étaient accrochées aux murs, ainsi qu'une sérigraphie de Marilyn Monroe.

« Qu'en pensez-vous ? »

Qu'est-ce que Van In était censé répondre à cela ? Qu'il était mort de trouille à l'idée de devoir un jour être opéré ? Et que donc il ne comprenait absolument pas pourquoi des gens s'offraient d'eux-mêmes à son bistouri ?

« Je serais heureux de faire la connaissance de votre architecte d'intérieur.

– Seulement pour raisons professionnelles, dit le chirurgien en ouvrant la porte de son cabinet et en invitant les deux hommes à entrer d'un geste ample du bras.

– Qu'entendez-vous par là ?

– C'est ma fille ! répondit Decoopman en riant. Mais vous venez de la voir, justement. Quand j'ai trop de travail à la clinique, elle vient donner un coup de main à la réception. »

La glace fut aussitôt brisée. Au lieu de recevoir les deux hommes

dans son cabinet, le chirurgien les conduisit dans la pièce attenante, un salon confortable où il s'octroyait de souffler en fin de journée avant de rentrer chez lui. Versavel se souvint subitement qu'il avait lu des portraits de lui dans la presse. Il avait été le premier chirurgien flamand à opérer en présence des caméras de télévision, ce qui avait suscité la colère de ses confrères : il avait bradé la profession en se prêtant au cirque des médias ! Tout le monde avait compris, bien sûr, que c'était là pure jalousie, mais cela n'avait pas empêché une association de médecins de lui intenter un procès pour concurrence déloyale. L'affaire commençait à dater. Il avait gagné, évidemment, mais cet épisode n'avait pas cessé de lui coller aux basques. N'empêche : le gars connaissait son métier. Zlotkrychbrto l'avait ainsi formulé : il y avait la confection, et il y avait la haute couture...

« Savez-vous que... »

Le docteur Decoopman leur expliqua en deux mots les débuts de sa clinique avant de leur exposer ses projets d'avenir.

« Mais je suppose que vous n'êtes pas venus pour une visite guidée, dit-il ensuite. En quoi puis-je vous être utile ? »

Van In sortit de sa poche le polaroïd qui avait été pris de la jeune femme trouvée morte sur la plage entre Blankenberge et Wenduine par le capitaine de la gendarmerie à la retraite Félix Louagie.

« Connaissez-vous cette femme ? »

Le docteur Decoopman étudia la photo durant cinq longues secondes. La main qui tenait encore un scalpel sans faillir une demi-heure plus tôt tremblait.

« J'ai opéré Merel il y a trois jours. »

Il posa le cliché sur la table basse et se passa une main lasse dans les cheveux. L'intervention avait duré près de quatre heures. Il était particulièrement satisfait du résultat. Lorsqu'elle aurait été parfaitement rétablie, elle aurait eu une poitrine splendide qui lui aurait donné la confiance en elle qui lui manquait. Tout cela pour rien !

« Il y a trois jours ? »

Versavel regarda le chirurgien d'un air incrédule. Lorsqu'on lui avait retiré l'appendice, il avait dû rester hospitalisé dix jours.

« La plupart de mes patients rentrent chez eux après l'intervention. Seuls ceux qui sont opérés le soir passent la nuit à la clinique. »

Il disposait de quatre chambres, toutes pourvues d'un confort qui

n'avait rien à envier à celui d'un hôtel de luxe.

« Je l'ignorais », répondit Versavel en se caressant la moustache pour dissimuler son trouble.

Il vieillissait, et il n'était plus au courant comme avant. Deux choses qu'il détestait.

« On a de la chance que Zlotkrychbrto connaisse le travail de ses confrères », dit Van In en montant dans la Golf, une heure plus tard.

Le docteur Decoopman les avait beaucoup aidés. Il s'était fait apporter le dossier de Merel Deman et leur avait communiqué les informations dont ils avaient besoin. Ils avaient ensuite continué à bavarder jusqu'à l'arrivée d'une patiente, qui expliqua avec un accent du sud-ouest flamand qu'elle voulait rester belle et qu'elle était prête à y mettre le prix.

« Une jeune femme qui se fait buter trois jours après une opération de chirurgie esthétique ! Tu parles d'une ironie du sort ! » marmonna Versavel en s'asseyant au volant.

Ils étaient confrontés à tant de malheur au quotidien qu'il en perdait parfois le moral. Il était déjà incompréhensible que la vie soit apparue sur terre, mais il était encore plus étonnant que l'espèce la plus assoiffée de sang ait survécu à l'évolution.

« Ne te fais pas tant de bile, Guido ! »

Van In alluma une cigarette et ouvrit sa vitre. Il ressentait exactement la même chose que Versavel, mais il ne voulait pas perdre de temps. Ils avaient du pain sur la planche. Dans la plupart des affaires de meurtre, on pouvait déduire avec une quasi-certitude que le tueur et la victime se connaissaient. On trouvait généralement l'auteur des faits en interrogeant les personnes de son entourage. Avec Merel, les choses se présentaient autrement. Ses parents étaient morts. Son frère vivait au Danemark, et elle avait très peu de contacts avec lui. Elle n'avait pas d'amoureux. D'après ce qu'elle avait dit à son chirurgien, elle menait une vie de recluse parce qu'elle n'aimait pas son image. Toutes ces informations, le docteur Decoopman les avait apprises quand la jeune femme lui avait expliqué être dans l'impossibilité de le payer. Il lui avait proposé de régler par mensualités, ce qui était tout à son honneur.

« Elle avait quand même bien des amis ! s'exclama Versavel, qui avait du mal à croire qu'une jeune femme vive si isolée.

– Commençons par aller faire un petit tour chez elle, dit Van In. Nous trouverons peut-être quelque chose. »

Versavel hocha la tête et mit le contact. Merel Deman habitait rue de la Bouverie, dans un immeuble appartenant au CPAS¹. Ils n'auraient pas besoin de faire appel à un serrurier. La concierge disposait d'une clé de secours de chaque appartement.

Hasard, ou pas ? Olivier Vanderpaele entra à L'Estaminet une des rares fois où Hannelore s'y rendit seule pour déjeuner.

« Salut ! » dit-il en la saluant d'un geste de la main.

Il s'arrêta à hauteur de sa table, attendant qu'elle l'invite à s'asseoir. Comme elle ne le faisait pas, il lui demanda avec culot s'il pouvait s'installer.

On venait de servir à Hannelore une salade grecque et un verre de vin rouge. Elle rappela le serveur. Pourquoi, en fait ? Elle était presque certaine que Vanderpaele voulait la draguer. Elle préférait ne pas penser à ce qui se passerait si Van In entrait maintenant dans la brasserie. Heureusement, il s'y rendait rarement à midi.

« Vous venez souvent seule ici ?

– Non, répondit Hannelore, en se disant qu'il n'y allait pas par quatre chemins. On vient souvent à deux, Pieter et moi, mais en soirée. »

Vanderpaele hocha la tête. Elle venait de l'informer que la voie était libre. Et il en était particulièrement heureux. Chaque minute qu'il pouvait passer seul avec elle était un cadeau du ciel.

« C'est la première fois que je viens, dit-il.

– Vous avez découvert L'Estaminet par vous-même, ou quelqu'un vous l'a recommandé ? » demanda-t-elle sur un ton badin.

Elle ne voulait pas laisser voir qu'elle était préoccupée à cause de la dispute qu'elle avait eue le matin avec Van In. Elle savait d'expérience que la plupart des hommes vous font automatiquement des avances quand ils savent qu'il y a quelque chose qui cloche dans votre couple.

« Ni l'un ni l'autre. Je me suis contenté de vous suivre. »

Hannelore était en train de porter son verre à sa bouche. Elle faillit le laisser tomber. Ce n'était pas la première fois qu'un collègue tentait de la séduire, mais jamais personne n'y était allé aussi franco. Son premier réflexe fut de manifester son indignation, mais elle dut bien

admettre en son for intérieur qu'elle ne trouvait pas ça si grave. Vanderpaele était très bel homme. D'après les collègues auprès de qui elle s'était informée discrètement, c'était aussi un juriste de haut vol. Dans les bandes dessinées, on voit souvent un petit diable apparaître au-dessus de la tête du héros ou de l'héroïne quand l'auteur veut montrer qu'il s'engouffre dans la mauvaise voie ou qu'il est tenté de le faire. Hannelore chassa le petit diable de ses pensées et attendit le petit ange. Vanderpaele était un séducteur arrogant et cela n'avait pas été très raisonnable de sa part de s'informer sur son compte auprès de ses collègues.

« Les avocats ne font pas ce genre de chose. Tu t'es comporté comme... »

Elle s'interrompt, se rendant compte trop tard qu'elle venait de le tutoyer.

« ... un détective privé ? »

Elle le regarda, stupéfaite. Se pouvait-il qu'il lise dans ses pensées ?

« Mais tu ne l'es pas, bien sûr, reprit-elle en riant bêtement et en sentant le rouge lui monter aux joues.

– Non, bien sûr. Tu sais très bien pourquoi je t'ai suivie jusqu'ici.

– Tu veux me demander un renseignement au sujet de la maison que tu envisages de louer ou... ? »

Elle hésita. Ou quoi ?! Subitement, elle se mit à transpirer. Un homme ne l'avait jamais mise dans cet état en si peu de temps. C'était comme s'il pouvait voir en elle. Au moment où elle se disait cela mentalement, elle sentit son regard se poser sur ses seins.

« Non, Hannelore. Je n'ai rien à te demander au sujet de la maison, dit-il en secouant la tête, les yeux toujours braqués sur sa poitrine. Si j'étais ton mari, je ne te laisserais jamais déjeuner dehors toute seule. »

Vanderpaele venait non seulement d'admettre benoîtement qu'il l'avait suivie, il lui laissait aussi très clairement entendre qu'il souhaitait une aventure avec elle. Hannelore eut chaud et froid en même temps.

« Je vous trouve très désinvolte, maître...

– Appelle-moi Olivier, dit-il. Mais bien sûr tu peux m'appeler maître si tu veux que je sois cela pour toi. »

Il n'avait toujours pas détaché les yeux de ses seins. Avait-elle mal compris, ou venait-il de lui proposer une relation sado-maso ? Elle

choisit de ne rien dire et remplit son verre de vin.

« Je pense que vous feriez mieux d'aller vous asseoir à une autre table, maître Vanderpaele. »

Un autre aurait peut-être obtempéré, mais Vanderpaele se versa un verre lui aussi et porta un toast.

« Tu ne sais pas ce que tu perds, miss ! »

Elle sentit qu'il lui faisait du genou. Elle laissa s'écouler cinq bonnes secondes avant de réagir.

« Si vous n'allez pas vous asseoir ailleurs, c'est moi qui le fais.

– Je ne vous fais pas peur, quand même ? »

Il obtenait ce qu'il voulait avec ses yeux. Il la regardait maintenant d'un air doux et compréhensif. Hannelore devait faire un effort pour détourner les siens. Cet homme lui déplaisait ; en même temps, elle devait bien reconnaître qu'il l'excitait un tout petit peu. Cette dernière pensée lui fit de nouveau monter le rouge aux joues.

« Je crois qu'il est temps que j'y aille, maître Vanderpaele. »

Elle se leva, empoigna son sac et sortit.

Elle n'avait pas touché à sa salade grecque. Olivier Vanderpaele tira l'assiette et les couverts à lui et se mit à manger de bon cœur. L'idée que pénétraient dans sa bouche à lui des aliments qui auraient dû aller dans sa bouche à elle lui procura un frisson délicieux.

La concierge, une femme fluette dans la cinquantaine aux épaules tombantes et au visage déjà profondément ridé, sourit lorsque Versavel la complimenta pour le sol du hall d'entrée parfaitement astiqué.

« Je l'astique deux fois par an à la vraie cire d'abeille, monsieur ! » dit-elle sans se douter que le flic pensait à autre chose.

Van In pivota et la regarda en souriant.

« Vous l'astiquez deux fois par an ! Et à la vraie cire d'abeille, encore mieux ! Cela ne fait pas mal, j'espère ? »

Versavel poussa le commissaire et se dépêcha d'ajouter :

« Nous vous rapportons votre clé tout de suite, madame ! »

La concierge hésita. En réalité, elle n'avait pas le droit de confier ainsi la clé d'un locataire, mais ces messieurs étaient de la police, et de plus le plus vieux des deux avait l'air sérieux.

« Je ne bouge pas de la journée », dit-elle à Versavel en lui confiant la précieuse clé.

Les perquisitions vont plus vite quand on sait ce qu'on cherche. Van In poussa un soupir lorsqu'ils entrèrent dans le salon de Merel. Il y avait quatre armoires et elles étaient toutes les quatre bien remplies.

« Et si on commençait par la chambre ? » proposa-t-il.

Les gens qui ont quelque chose à cacher le font généralement dans cette pièce, s'il fallait en croire les statistiques en tout cas.

« Comme tu veux. Moi, je prends la cuisine.

– Comment ça, tu prends la cuisine ?

– Tu n'as pas dit que tu t'occupais de la chambre ?

– J'ai dit "nous", Guido. »

Il n'était pas rare qu'Hannelore et Van In rentrent à la maison presque au même moment, mais qu'elle ne l'embrasse pas à cette occasion n'arrivait presque jamais.

« Il y a un problème avec les enfants ? »

Van In avait entendu pleurer Simon et Sarah avant même d'entrer dans l'impasse du Poisson-Gras.

« Je pense qu'ils sont malades. »

Hannelore essayait de les consoler tous les deux, sans arriver à rien. Malgré tous ses efforts, ils redoublaient de cris et de larmes. Elle ne parvint pas à les calmer et à les mettre au lit avant neuf heures moins le quart.

« Enfin ! »

Hannelore ôta ses chaussures et se laissa tomber sur le canapé. Van In s'assit en face d'elle, dans son bon fauteuil, une Duvel à portée de main. La quatrième depuis qu'il était rentré. À cause de tout le raffut qu'avaient fait les enfants ; ils n'avaient pas encore eu le temps de manger.

« Tu bois trop, Pieter.

– J'ai faim.

– Mange quelque chose, alors.

– Dis-moi ce que tu veux que je mange ! Il n'y a plus rien dans la maison, à part une boîte de pieds de céleri et une bouteille de ketchup ! »

Il exagérait : il restait aussi une boîte de haricots blancs à la sauce tomate, mais Van In préférerait mourir de faim que de s'abaisser à manger quelque chose d'aussi infâme. Il était incapable de tenir le ventre vide jusqu'au lendemain. Ils ne pouvaient pas aller manger au

restaurant : aucun d'eux n'était d'humeur à cela, et puis, ils n'avaient pas de baby-sitter pour les enfants.

« Commande une pizza. J'irai me coucher tôt. »

Elle ne lui proposa pas de l'accompagner. Van In en tira la conclusion qu'elle était toujours fâchée.

« J'ai plus envie d'un paquet de frites à la mayonnaise avec une fricadelle », répondit-il.

Elle s'étira, ce qui eut pour effet de dévoiler son ventre lisse. S'il allait manger des frites, il irait sans doute boire un verre dans un café. Il y traînerait ses guêtres jusqu'au milieu de la nuit. Et pourquoi pas, après tout, puisque Hannelore le reléguait sur le canapé ?

« Eh bien, si tu en as envie, fais-le ! » dit-elle.

Elle avait passé la journée à essayer de chasser Olivier Vanderpaele de ses pensées, en vain. Il avait su éveiller en elle des fantasmes dont elle avait terriblement honte.

« Et je n'ai pas mon bisou ? »

Van In s'était levé et se penchait vers elle. Elle l'embrassa furtivement.

« À tout à l'heure !

– À demain ! » répondit-elle.

Van In referma la porte derrière lui et remonta l'impasse du Poisson-Gras avant de s'engouffrer dans la rue du Marécage. Comme cela n'avait aucun sens de se faire du mouron à propos d'Hannelore, il repensa à la perquisition de l'après-midi. Il se demanda ce que montrait la photo manquante dans l'album de Merel et pourquoi quelqu'un avait jeté à la poubelle une pile d'assiettes en parfait état.

1.

Centre public d'aide sociale.

Plus tu résistes au désir, plus tu désires. L'aphorisme ne venait pas du sage cerveau d'un philosophe illuminé, c'était l'obsession qui turlupinait Van In depuis plus d'une demi-heure. Allongé sur le canapé, les genoux relevés, la tête posée sur l'accoudoir dans une position inconfortable, il sentait des raideurs apparaître dans sa nuque et il avait mal au dos depuis un bon moment. Ce n'était pas la première fois qu'il passait la nuit sur le canapé. En général, cela ne lui posait pas trop de problèmes. Ce divan était même très confortable, pour un divan. Mais sa nuque raidie et son dos douloureux lui donnèrent un double prétexte pour se lever, allumer une cigarette et réfléchir à ceci : allait-il, ou non, assouvir le désir qui le tenaillait depuis qu'il avait joué à la roulette ? Jusque-là, il n'avait jamais compris comment les gens pouvaient être débiles au point de perdre au jeu tout leur argent jusqu'au dernier centime. Et là, il luttait contre la petite voix qui lui susurrait qu'il fallait absolument qu'il y retourne. La chance avait toujours été de son côté dans la vie. Son enfance n'avait pas été triste, il s'était tapé plus de filles que la plupart des gars de sa classe, sa carrière à la police avait été un parcours sans faute... Il avait un meilleur ami sensationnel en la personne de Versavel. Quant à Hannelore et aux enfants, ils étaient mieux que ce qu'il aurait jamais pu espérer. Enfin, question santé, il tenait la forme. Ou presque. La vie était trop courte pour la laisser filer entre ses doigts comme de l'eau courante. Il se sentait heureux, mais ne se leurrerait-il pas ? À eux deux, ils gagnaient bien leur vie, mais, à la fin du mois, il ne leur restait pas grand-chose. En cas de frais imprévus, ils étaient forcés d'aller puiser dans leur épargne. Incroyable, quand même qu'il soit possible de gagner une année de salaire en une petite heure à la table de jeu ! Dans sa tête, la petite voix s'abstenait de lui souffler qu'il avait perdu cette somme en une fois. Une douleur dans la nuque le força à s'asseoir. Hannelore dormait. Ce ne serait pas la première fois qu'il sortait en catimini après une dispute. Voilà. Sa décision était prise. La seule question qui le tenaillait était : comment aller jusqu'à Blankenberge à cette heure de la nuit ?

Le chauffeur de taxi remercia Van In d'un sourire pour le pourboire. Quand il conduisait des clients au casino, il recevait généralement quelque chose ; jamais quand il les ramenait chez eux. Il était entré là-dedans une seule fois, en compagnie de quelques amis, avec l'idée qu'il faut avoir tout essayé au moins une fois dans sa vie. Heureusement pour lui, cela en était resté là. Il ne comprenait pas que les gens jettent ainsi leur argent par les fenêtres.

L'homme posté à l'entrée de la salle de jeu reconnut Van In, le salua d'un hochement de tête et lui ouvrit la porte. Dix secondes plus tard, Donald Devilder apprenait la présence du commissaire. Il appela immédiatement le patron et lui demanda jusqu'où il pouvait aller. Puis, il fit remplacer le croupier de la table à laquelle Van In s'était installé par un autre, plus expérimenté. Le fric, la came et les femmes : les trois plaisirs qui faisaient tourner le monde...

Sur le coup de quatre heures et demie, Van In laissa un gros pourboire au chauffeur de taxi qui le ramena à l'impasse du Poisson-Gras et se hâta vers chez lui. En quelques heures, il avait gagné près de sept mille euros, mais Hannelore ne serait pas contente. Il adressa une prière au Ciel en espérant qu'elle soit toujours dans les bras de Morphée. Il ôta ses chaussures, introduisit la clé dans la serrure et referma soigneusement la porte derrière lui. Ouf ! Personne ne l'avait entendu. Cela ne m'arrivera plus jamais, se jura-t-il en se rallongeant sur le canapé. Il n'avait pratiquement rien bu, ce qui renforçait son sentiment de culpabilité. Il lui fallut une bonne heure avant de trouver le sommeil.

Durant le trajet de l'impasse du Poisson-Gras au commissariat, un silence singulier pesa dans l'habitacle. Van In ne parvenait pas à se défaire de l'impression que Versavel savait ce qu'il avait fait durant la nuit et qu'il lui manifestait sa désapprobation en se taisant.

« Comment ça va, avec Frank ? »

Frank était le compagnon attitré de Versavel depuis plus de dix ans, mais il n'arrivait pratiquement jamais que Van In demande de ses nouvelles. La dernière fois qu'il l'avait fait spontanément, c'était quand il avait failli être pris la main dans le sac avec Carine Neels.

« Ça baigne. »

Versavel coula un regard de biais à son ami. Van In continuait à regarder droit devant lui. Il fallait qu'il confie son secret à quelqu'un, et Versavel était le seul qui... Il secoua la tête malgré lui.

« Un problème ?

– Chez qui ? Chez moi ?

– Non, avec ce type qui rumine et qui culpabilise dans ton cerveau.

– Je n'ai rien bu hier soir, Guido. »

Versavel remonta le Zand, particulièrement animé. Embouteillée ou déserte, il continuait à adorer cette place. Même l'horrible bâtiment futuriste du Concertgebouw qui, selon certains, le défigurait, ne le dérangeait pas. En revanche, la réaction de Van In lui donnait du grain à moudre.

« C'est bon signe ou mauvais signe ? »

Van In se mordit la lèvre inférieure. Versavel avait beau être son meilleur ami, il était profondément gêné de lui avouer où il avait passé la nuit.

« J'ai gagné six mille huit cents euros. »

Versavel entra dans la rue des Siliques. Ils étaient encore tôt. Le commissariat s'éveillait à peine.

« Et la bonne nouvelle, c'est quoi ?

– C'est ça, la bonne nouvelle, Guido. »

En quelques mots, Van In raconta sa soirée. Versavel blêmit. Il descendit de la Golf sans desserrer les dents. Van In eut de la peine à le suivre dans l'escalier. Il entra au 204 tout essoufflé.

« Le docteur Zlotkrychbrto a appelé il y a cinq minutes. Il vous attend de toute urgence à son bureau, sur la grand-place. »

Le message était clair. Van In regarda Versavel. La matinée venait de commencer, mais il ne disait jamais non à une petite Duvel.

« Tu viens, Guido ? »

Versavel gara la Golf sur la grand-place, devant le café Craenenburgh. Il aurait préféré ne pas accompagner Van In, car il lui en voulait, mais il était curieux d'entendre le rapport d'autopsie. Zlotkrychbrto était assis à sa table habituelle, près de la fenêtre. Une Duvel fraîchement servie était posée devant lui. Les médecins ordinaires, ceux qui cherchent à donner le bon exemple à leurs patients, n'auraient jamais pu se permettre d'offrir un tableau pareil si tôt dans la journée, mais le Polonais n'était pas un médecin ordinaire.

Ses patients ne le voyaient qu'une fois morts.

« Bonjour, Piotr ! »

Zlotkrychbrto tendit une main à Van In et posa l'autre sur son épaule. Versavel reçut une bise sur la joue et une haleine d'alcool dans le nez. Il regarda d'un air embarrassé autour de lui. Heureusement, le café était pratiquement vide.

Van In leva le bras et commanda deux Duvel et un Perrier.

« Et alors ? »

– C'était une belle branche de fille.

– Un beau brin, Zlot. Un beau brin de fille.

– Et elle aurait été encore plus belle quand elle aurait été totalement rétablie de son opération. »

Le légiste haussa les épaules et but une gorgée de bière. Certaines personnes pensent qu'elles profiteront mieux de leur boisson en y allant à petites gorgées, sans tenir compte qu'un passant pourrait très bien renverser leur verre par inadvertance. Merel Deman était une jeune femme qui jouissait d'une santé éclatante et qui avait une espérance de vie normale. Or, elle venait de mourir. Assassinée, de surcroît. Quelqu'un lui avait renversé son verre.

« Tu as trouvé la cause de la mort ? »

Zlotkrychbrto fit oui de la tête. Il avait dû longtemps chercher avant de trouver le trou minuscule laissé par l'aiguille.

« Tu es sûr de ce que tu avances ? »

L'arme du crime est souvent un objet ordinaire, quelque chose qu'on a sous la main ou qu'il est facile de se procurer. De l'air, il y en avait tant qu'on en voulait, et les aiguilles et les seringues étaient relativement bon marché.

« Absolument ! »

– Avec quoi l'a-t-on endormie ?

– Du Temesta. »

Van In alluma une cigarette. Merel connaissait-elle son meurtrier ? L'avait-elle accompagné de son plein gré ? Ou avait-elle été agressée par un inconnu ? Mais pourquoi une jeune femme qui venait de se faire opérer aurait-elle suivi un inconnu ? Il était maintenant quasi certain qu'elle n'avait pas été tuée sur la plage. Et il trouvait cela bizarre que le meurtrier ait pris le risque de traîner le corps via les dunes jusque-là, sauf bien sûr s'il habitait dans les environs.

« Elle a été violée ? »

– Non.

– Bizarre.

– Ça, c'est ton problème, Piotr. C'est toi, l'enquêteur ! »

Deux meurtres en trois jours... Juste après l'avertissement d'Hubert Blontrock, la première victime, que Bruges allait connaître une vague d'assassinats, tous en lien avec la roulette. Hubert Blontrock était joueur. Mais il y avait peu de chances que Merel Deman ait jamais mis les pieds dans un casino. Les *modi operandi* variaient d'ailleurs du tout au tout. Il y avait un seul point commun aux deux affaires : quelque chose avait été subtilisé chez chacune des victimes. Une statuette chez Blontrock, une photo chez Merel Deman. Il n'y avait pratiquement aucun doute possible sur le fait que c'était le meurtrier qui avait emporté l'Hermès en bronze. Pour la photo, cette hypothèse ne reposait pas sur grand-chose...

« Oui, mais je ne suis pas Sherlock Holmes ! J'ai besoin de mobiles et de liens entre les deux affaires. Tout ce que je peux imaginer pour le moment, c'est que les deux victimes avaient des dettes de jeu qu'elles étaient incapables de rembourser et que c'est pour ça que... »

Van In n'acheva pas sa phrase. Il se rendait compte que cela ne tenait pas debout.

« Alors, mieux vaut partir de l'idée qu'il n'y a aucun lien entre les deux meurtres, dit Versavel. Et même qu'aucune des deux n'a de rapport avec le monde du jeu. N'oubliez pas que Blontrock était saoul quand il a affirmé que Bruges allait connaître une vague d'assassinats. »

Versavel pouvait se taire et écouter pendant des heures avant de se risquer à énoncer une remarque. Quand il prenait la parole, c'était toujours pour dire quelque chose de sensé. Van In fronça les sourcils et regarda son ami d'un air pensif.

« Tu as peut-être raison », dit-il.

« Madame la juge d'instruction ! »

Hannelore avait reconnu la voix d'Olivier Vanderpaele, mais elle feignit la surprise en se retournant. Elle ne put s'empêcher de sourire en le voyant piquer un petit sprint pour la rattraper. Les confrères qui se trouvaient à ce moment-là dans le couloir levèrent les yeux. Certains y allèrent d'un petit commentaire sur le tableau incongru – tout le monde parlait du principe qu'Hannelore était chasse gardée –,

et ceux qui ne dirent rien n'en pensaient pas moins. En tout cas, c'était clair. Il ne faudrait pas une demi-heure avant que le palais ne bruisse de cette rumeur : Hannelore et Vanderpaele avaient sans doute une liaison.

« Puis-je vous offrir un café, madame la juge ? »

Vanderpaele adressait un sourire juvénile à Hannelore et ses yeux pétillaient de malice.

« Là, tout de suite ? »

Après ce qu'il avait insinué la veille, elle savait qu'il était plus sage de refuser l'invitation. Elle l'aurait certainement fait si Van In ne s'était pas glissé en douce hors de la maison en pleine nuit pour rentrer à quatre heures et demie du matin. Il ne s'était pas rendu à L'Estaminet. Elle le savait, elle avait vérifié. Mais où était-il allé, alors ? Et avec qui ? En tout cas, il méritait une petite leçon.

« Pourquoi pas ? » répondit-elle.

Vanderpaele jeta rapidement un regard autour de lui pour vérifier qu'ils restaient le centre de l'attention générale. Comme tel était bien le cas, il décida d'y aller encore un peu plus fort. Il posa une main amicale sur l'épaule de la juge et la poussa ainsi galamment vers la cafétéria. Elle se laissa faire.

« Je propose que nous nous répartissions les tâches, dit Van In. Nous, on s'occupe de l'affaire Merel Deman, et vous, de l'affaire Blontrock. »

Ils étaient assis tous les quatre à la grande table en chêne. Versavel prenait note. Bruynooghe feuilletait un dossier. Carine était tout ouïe. Van In aurait pu lire l'annuaire, elle aurait trouvé cela intéressant. La réunion dura une heure et demie. Ils décidèrent de commencer les auditions le jour même.

« Tu n'es pas sérieux ? demanda Versavel après le départ de Bruynooghe et de Carine. Je parle de cette histoire de répartition des tâches.

– Bien sûr que si, répondit Van In.

– Je n'en crois pas un mot. »

Cela paraissait aussi étonnant qu'une femme splendide qui affirmerait avoir conservé sa virginité.

« Et pourtant, c'est comme ça.

– Et cette histoire, que tu souhaites de la concertation entre les

deux équipes ? »

Car Van In avait osé aller jusque-là. Chaque jour, ils devraient s'informer mutuellement des progrès de leur volet de l'enquête. Alors qu'il était de notoriété publique que Van In vouait à la concertation un culte équivalent à celui d'un musulman au Glenfiddich !

« On vit au vingt et unième siècle, Guido ! L'époque où on pouvait mener sa petite enquête tout seul dans son coin est révolue ! Viens, allons auditionner des témoins !

– Tu ne te paies pas ma fiole ?

– Je n'oserais jamais. »

Van In prit un air dépité. Depuis le début de la matinée, Versavel le suivait comme un épouvantail qui aurait perdu le Nord. Il lui devait une explication.

« Qui suis-je pour te faire une leçon de morale ? » dit Versavel alors qu'ils prenaient la direction du café.

Selon la voisine du haut, Merel Deman allait de temps en temps aider au bar Les Six Jolies Fesses, un café populaire dans le quartier de la gare fréquenté par des ouvriers et des étudiants. Quand Van In et Versavel entrèrent, la salle était déjà à moitié remplie. De nombreux clients se pressaient autour du bar. D'un regard, les deux flics comprirent pourquoi. Les serveuses étaient en minijupe et arboraient un décolleté profond. Le café avait auparavant été exploité par une mère et ses deux filles, qui servaient elles aussi la clientèle en minijupe. D'où le nom de l'endroit : Les Six Jolies Fesses.

« Je peux vous parler un moment, madame ? » demanda Van In en exhibant sa carte.

Il expliqua la raison de sa présence. Il reçut en réponse un regard qu'il qualifia intérieurement d'apocalyptique.

« Pourriez pas v'nir une aut' fois ? »

La serveuse parlait avec un accent à couper au couteau. Lui qui était pourtant un Brugeois de souche eut du mal à la comprendre.

« Non, madame. C'est important.

– Quéqu'chôz qui va pas, Claire ? »

L'autre serveuse – Van In se dit que, vue de près, elle avait l'air d'avoir un paquet d'heures de vol au compteur – posa son torchon sur le rebord de l'évier et fit un geste de la tête qui était ouvert à une foule d'interprétations.

« C't'un flic ! Pour Merel. »

Métamorphosée, la vieille passa une main dans ses cheveux colorés et sortit de derrière le comptoir.

« Désolée, commissaire. Ça ne fait pas longtemps que Claire travaille ici. Il est de plus en plus difficile de trouver du personnel, vous savez.

– Vous n'avez pas à vous excuser, madame. Nous voulons juste vous parler un moment. Où pourrions-nous bavarder tranquillement ? »

La rumeur selon laquelle la juge d'instruction avait succombé aux charmes de maître Vanderpaele prit encore de l'ampleur lorsque, leur déjeuner terminé, ils se rendirent dans un café de la rue Longue essentiellement fréquenté par des juristes.

« Je crois que je vais prendre cette maison de la rue des Bouchers, dit Vanderpaele lorsque le serveur apporta les boissons.

– Vraiment ? demanda Hannelore, qui en était à son cinquième verre de vin. Est-ce bien raisonnable, une maison avec quatre chambres à coucher, pour un célibataire ? »

Hannelore appuyait son menton sur sa main gauche et regardait l'avocat droit dans les yeux. Olivier Vanderpaele, pensait-elle, tu ne sais pas l'effet que tu me fais !

« Qui dit que je vais rester célibataire ? »

Les mots s'enchaînèrent. Avant de comprendre comment ils en étaient arrivés là, ils parlaient de sexe.

« Il y a beaucoup de manières d'exciter une femme, disait Vanderpaele. Ce n'est pas forcément nécessaire de la toucher. J'ai même connu une fille qui avait envie de faire l'amour rien qu'en passant sous les pommeaux de douche dans un magasin de bricolage !

– Je ne suis pas comme ça », dit Hannelore en essayant de sourire d'un air innocent.

Un aveugle aurait vu qu'elle se sentait coupable. Van In lui-même ignorait qu'il lui arrivait de se masturber dans la salle de bains.

« Bien sûr que non ! répondit Vanderpaele en riant. La plupart des femmes sont beaucoup plus raffinées ! »

Il avait lancé ses filets, la proie était bel et bien prise. La seule question que Vanderpaele se posait, c'était de savoir jusqu'où il pouvait encore avancer ce jour-là. S'il y allait trop fort, il risquait de

l'effrayer. D'un autre côté, elle serait peut-être déçue qu'il ne lui fasse pas l'amour le jour même. Elle était peut-être en manque. Cela faisait quand même dix ans qu'elle vivait avec ce commissaire à moitié alcoolique, non ? Combien de fois par mois faisaient-ils encore l'amour ? Une fois ? Deux fois ? Il avait essayé de la sonder sur le sujet, mais elle n'avait jusqu'à présent laissé filtrer aucune info.

« Parfois, un livre bien écrit peut faire des miracles, reprit-il. Ça t'arrive aussi d'être tout émoustillée par un passage où les choses sont seulement suggérées ? »

Les poils se dressèrent sur les bras d'Hannelore. Un frisson lui parcourut le haut du dos, entre les omoplates, avant de glisser lentement sur ses reins.

« Parfois », répondit-elle en laissant flotter son regard.

L'arrière-salle du café Les Six Jolies Fesses était spacieuse et bien aménagée. Une photo des trois popotins en question était accrochée dans son cadre au-dessus de la cheminée. Van In crut voir un petit air de ressemblance avec la patronne, mais garda cette réflexion pour lui.

« Vous buvez quelque chose ? »

Une dizaine de bouteilles d'alcool fort étaient posées sur un meuble ancien. Il y avait aussi des verres sur un plateau.

« Non merci, répondit Van In, à la grande stupéfaction de Versavel, qui fut tenté de se pincer pour le croire.

– Un café, alors ? » dit la patronne en indiquant un appareil Senseo, comme pour annoncer qu'il serait forcément bon.

Van In la trouvait encore mince pour son âge et il avait eu un regard de connaisseur sur ses mollets musclés. C'en était d'autant plus dommage que la peau de son cou et au-dessus de ses seins soit si ridée. Les U.V., sans doute. Et puis, elle portait une jupe trop courte pour son âge.

« Avec plaisir », répondit Van In.

Il était payé pour observer les gens. L'expérience lui avait appris que la première impression ne collait pas toujours avec la réalité. L'apparence et l'élocution de cette femme donnaient à penser qu'elle était originaire d'un milieu populaire et qu'elle n'avait rien fait d'autre de toute sa vie adulte que de servir des pintes au comptoir. Cependant, deux livres assez surprenants étaient posés sur l'appui de fenêtre : *Le Pendule de Foucault*, d'Umberto Eco, et *La Découverte du*

ciel, d'Harry Mulisch.

« J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave à Merel ? » dit la patronne du café en remplissant le réservoir de la machine à café.

Van In se gratta l'oreille gauche. Elle ne pouvait pas savoir que la jeune femme était morte. L'article paru dans le journal du matin parlait d'un corps non identifié retrouvé sur la plage de Blankenberge.

« Vous avez lu le journal aujourd'hui ? »

La femme se retourna brusquement.

« Vous ne voulez pas dire que... »

– Malheureusement, si. »

La plupart des gens ont une réaction violente quand ils apprennent la mort d'une connaissance. Van In ne savait pas dans quelle mesure la patronne des Six Jolies Fesses appréciait Merel, mais sa réaction montrait qu'elle était profondément ébranlée. Van In crut même un moment qu'elle allait tourner de l'œil. Versavel craignit la même chose, mais lui bondit de sa chaise et glissa un bras sous le coude de la femme pour la soutenir. Van In n'avait pas bougé d'un pouce.

« Vous vous sentez mal, madame ? »

Elle fit un pas hésitant en direction de la table, toujours soutenue par Versavel. Van In se leva enfin et lui prit l'autre bras.

« Je croyais que Merel était à l'hôpital. Elle s'est fait refaire les seins. »

Van In hocha la tête et la fit s'asseoir sur une chaise. La patronne du café était en état de choc ; elle ne comprendrait réellement ce qui s'était passé que plus tard. Mieux valait l'interroger tout de suite.

« Merel travaillait ici depuis longtemps ? »

– Quelques mois.

– Vous la connaissiez bien ? »

La patronne du café fit oui de la tête. Combien de temps parviendrait-elle encore à contenir ses larmes ? Merel était devenue comme une fille pour elle. Et elle était morte. On l'avait assassinée.

« Elle m'a vendu ses cours l'année dernière. »

Van In échangea un regard perplexe avec Versavel.

« Ses cours ? »

La patronne du café fit oui de la tête. Un an plus tôt, elle s'était inscrite en candidat libre à l'université de Gand pour y étudier les langues modernes. Les gens faisaient désormais les choses les plus étranges, mais une patronne de café qui entreprenait des études

universitaires à un âge mûr, c'était pour le moins inattendu. Van In alluma une cigarette et écouta la suite tandis que Versavel servait le café. Monique Vanhoorebeke, car ainsi s'appelait cette femme en quête de savoir, avait fait la connaissance de Merel à la bibliothèque. Elles avaient commencé à bavarder. D'une fois à l'autre, elles avaient fini par devenir amies, unies par leur même passion du livre. Laissant de côté les projets d'avenir de Monique Vanhoorebeke, Van In essaya de récolter un maximum d'informations sur Merel.

« Elle avait un amoureux ? »

– Non, mais elle aurait bien voulu. C'est pour ça qu'elle s'était fait refaire les seins. »

Versavel lui tendit une tasse de café, qu'elle accepta avec plaisir.

« Merel était dans la mouise. Elle avait programmé l'opération il y a longtemps, bien avant d'être foutue à la porte.

– Elle avait été licenciée ? »

Monique Vanhoorebeke prit une gorgée de café bouillant. Était-ce bien raisonnable de sa part d'en dire autant sur Merel à la police ?

L'ex-employeur de Merel évoluait dans des milieux louches. Il circulait à son propos des rumeurs dont elle préférait ne pas se souvenir.

« Je ne sais pas si elle a vraiment été licenciée. En tout cas, elle ne travaillait plus.

– Pourriez-vous être un peu plus précise, madame Vanhoorebeke, et me dire qui était le précédent employeur de Merel ?

« E&O.

– L'entreprise de transport de malades ?

– Oui, c'est ça. »

La porte s'ouvrit. Claire, la serveuse, passa la tête dans l'entrebâillement et cria qu'elle ne savait plus où donner de la tête, « surtout avec l'aut' malât' qui sé pas garder ses mains chez lui ». C'était le coup de feu.

La filiale ouest-flamande de E&O était établie dans le parc industriel Les Tours bleues. Elle occupait un bâtiment trapézoïdal d'un seul étage. Le rez-de-chaussée était suffisamment vaste pour accueillir une vingtaine d'ambulances. L'étage était réservé aux bureaux et aux salles de formation pour les infirmiers et les chauffeurs. E&O existait depuis plus de trente ans. En Flandre, c'était une référence. Evarist

Oreels menait sa barque avec une efficacité remarquable. C'était le boss, et personne n'avait le droit de le contredire.

« On dit qu'il est milliardaire, commenta Versavel en sortant de la Golf. S'en mettre plein les fouilles avec quelques ambulances, faut le faire, quand même !

– C'est un Courtraisien, Guido ! Ces gens-là ont le sens des affaires. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et suivirent la flèche qui leur indiquait le chemin. À l'étage, ils rencontrèrent un jeune homme qui les conduisit jusqu'au bureau du directeur. Un certain Knop, d'après ce qui était écrit sur la porte.

M. Knop avait des cheveux gris coupés court, le regard vif et des mains très fines et très soignées. L'idée qu'il avait de faux ongles traversa l'esprit de Van In.

« Je vous en prie, messieurs, asseyez-vous ! En quoi puis-je vous être utile ? » dit-il en indiquant deux sièges et en prenant lui-même place derrière son bureau.

La photo encadrée qui était accrochée au mur derrière lui montrait le roi en train de serrer la main d'un inconnu. Il s'agissait vraisemblablement d'Evarist Oreels.

« Nous venons au sujet d'une de vos anciennes collaboratrices, commença Van In. Je voudrais que vous nous parliez un peu d'elle. »

Knop fit de son mieux pour les aider. Il demanda à sa secrétaire de lui apporter le dossier de Merel et le feuilleta jusqu'au moment où il trouva le rapport d'évaluation qui avait mené à son licenciement. Il le tendit à Van In.

« Merel arrivait très souvent en retard. Chaque fois que j'ai évoqué ce problème avec elle, elle m'a mené en bateau. Enfin, vous voyez le genre. »

Van In parcourut le rapport d'évaluation. Il y était en effet consigné qu'elle s'était présentée au travail avec dix minutes de retard le 11 janvier, avec l'excuse qu'elle avait été renversée par une voiture. Son chef lui avait fait une remontrance, à quoi elle avait rétorqué une grossièreté.

« Il faut de l'ordre et de la discipline, dit Van In, la mine grave, mais il bouillait intérieurement.

– C'est également mon avis, répliqua le directeur.

– Oui, reprit Van In. Les parasites méritent d'être éliminés.

– Que voulez-vous dire exactement ? »

Versavel sentit l'orage venir. Il savait que Van In détestait les employeurs qui considéraient leurs employés comme de simples unités de production, sans aucun état d'âme.

« Je parle de votre entreprise de négriers ! »

Le directeur écarquilla les yeux. Certains de ses collaborateurs n'étaient pas très instruits, mais l'homme qui se tenait devant lui était commissaire de police, une fonction qui nécessitait malgré tout une certaine éducation.

« Je ne suis pas certain de vous suivre... »

– Vous me suivez parfaitement, monsieur Knop ! Et merci de passer le mot à Oreels ! ajouta Van In en tendant l'index vers la photo. Viens, Guido. On s'en va ! *Ordnung muss sein* ! Il n'y a rien de plus détestable que les fascistes ! »

« Tu ne crois pas que tu as un peu exagéré ? »

Van In haussa les épaules et alluma une cigarette. Il y avait eu une époque, quand les organisations catholiques avaient encore le monopole de la charité, où il était ulcéré de constater que, pour avoir la chance de bénéficier d'une aide, les gens dans le besoin devaient répondre à certaines exigences. La situation avait encore empiré. Il n'y avait plus que l'argent qui comptait.

« Cette visite ne nous a pas appris grand-chose, en tout cas ! »

– Ah ! répondit Versavel. Si tu traites les gens comme ça, il ne faut pas non plus t'attendre à ce qu'ils collaborent spontanément ! »

Van In souffla la fumée devant lui. Si Merel avait été violée ou si on lui avait volé de l'argent ou des objets de prix, il aurait pu comprendre. Mais ce n'était pas le cas. Et comme elle n'avait pas d'amoureux, ce n'était pas non plus un crime passionnel. Il ne voyait aucun mobile valable. C'était particulièrement frustrant.

« Elle a peut-être rencontré un revenant... »

– Ça va si mal que ça ? » demanda Versavel en jetant un regard oblique à son ami, avachi sur son siège.

Depuis un certain temps, Van In était d'humeur dépressive quand il ne trouvait pas tout de suite une solution à un problème. Dans ces moments-là, il passait la journée à se morfondre et à ronchonner sur la politique, un sujet qu'il n'abordait pas en temps normal.

« Tu savais que le bourgmestre Moens ne se représentera pas aux

élections l'année prochaine ?

– Non, je l'ignorais », répondit Versavel.

Il ne demanda pas à Van In comment il le savait ni ce qui décourageait Moens de se porter candidat à sa succession.

« La rumeur court qu'il a acheté un appartement sur la côte. »

Versavel marmonna un borborygme, même s'il savait que Van In continuerait à parler de Moens s'il ne réussissait pas à le distraire.

« Je trouve que ta condition physique s'est considérablement améliorée ces dernières semaines ! »

Il avait déjà tenté d'aborder plusieurs fois le sujet, mais Van In avait toujours éludé.

« Je fais de mon mieux.

– Dans quel but, en fait ?

– Ce ne sont pas tes oignons.

– Allez, Pieter !

– Je me demande si Bruynooghe et Carine ont avancé plus que nous. »

Van In écrasa son mégot dans le cendrier plein à ras bord et faillit s'y brûler le bout des doigts. Il lui faudrait sans doute encore plusieurs mois avant de pouvoir annoncer à Hannelore et à Guido pourquoi il s'épuisait dans une salle de musculation, une activité qu'il détestait plus que tout au monde.

Une bonne odeur de café flottait au 204. Van In regarda autour de lui. À part Carine, il n'y avait personne.

« Où est Bruynooghe ?

– Parti chercher des pistolets¹. »

Elle portait un jean taille basse qui laissait voir son slip quand elle se penchait en avant. Ce jour-là, c'était un string bleu (un serre-fesse, selon le dictionnaire de Bruynooghe).

« Vous allez faire des heures supplémentaires ? »

Van In leva les yeux vers l'horloge murale accrochée au-dessus de la porte. Il était presque cinq heures et demie.

« Qui sait ? » répondit Carine en souriant d'un air énigmatique.

Elle se leva et vint se placer derrière lui. Il sentit son souffle dans sa nuque et la chaleur de son corps. Cela faisait des années qu'elle essayait de le séduire, même si elle savait que c'était quasi mission impossible. Il ne montrait même pas qu'il y prenait du plaisir.

« Tu as trouvé quelque chose ? »

Carine restait derrière Van In. Il ne se retourna pas.

« Blontrock n'était pas aussi à l'aise qu'il en donnait l'impression. D'après sa banque, il avait contracté une nouvelle hypothèque sur sa maison l'année dernière. Il avait presque totalement liquidé le portefeuille d'actions qu'il avait constitué en vingt ans. Sur le papier, il était en faillite.

– Tu oublies une chose, Carine. Ses meubles valent une fortune.

– Sauf qu'il les a engagés comme caution pour un emprunt, il y a pas mal de temps déjà. »

Carine s'approcha encore. Van In sentit la pointe de ses seins dans son dos. Il fit un pas en avant et pivota.

« Ils t'ont raconté tout ça comme ça, à la banque ?

– À la demande expresse de Mme Blontrock.

– Vous êtes donc d'abord passés chez elle ? »

Carine hocha la tête en avançant de quelques centimètres.

« D'abord, elle ne voulait pas en parler. J'ai dû lui promettre que je ne mettrais pas ces informations dans le PV.

– Ce n'est pas très raisonnable de ta part, mais...

– Tu ne crois quand même pas que je vais tenir parole ! Tu sais que j'arrive toujours à mes fins, quel que soit le prix à payer. »

Elle s'approcha encore. Van In jeta un regard désespéré autour de lui. Versavel était aux toilettes et Bruynooghe ne revenait pas.

« J'ai envie d'un café. Tu veux bien...

– Mais oui. »

Trois minutes plus tard, elle était déjà de retour avec deux tasses d'un kawa délicieux. Elle sourit en voyant le regard étonné de Van In. Il était de notoriété publique qu'elle était incapable de préparer un café correct.

« Senseo, dit-elle. J'ai reçu un appareil pour mon anniversaire. Je me suis dit que ça vous ferait plaisir si je l'installais ici. »

C'était la première fois que Van In oubliait son anniversaire, et il savait quelle importance elle y attachait. S'il voulait se faire pardonner, il ne lui restait qu'une seule chose à faire. Il la prit par les épaules et lui fit la bise. Trois fois.

« Oh ! Ma belle ! Excuse-moi d'avoir oublié ton anniversaire !

– On fête quelque chose ? »

Van In n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir qui venait de

parler.

« Ce n'est pas ce que tu crois, Guido.

– Bien sûr que non », grommela Versavel en haussant les épaules.

« Tu as quand même acheté ce truc ! » dit Van In.

John hocha la tête avec enthousiasme.

« Tu as rameuté pas mal de clients, Pieter !

– N'exagère pas !

– Onze d'entre eux ont pris un abonnement annuel ! Ça roule, Raoul ! »

Ses épaules et ses biceps musclés et enduits d'huile brillaient à la lumière des lampes de la salle de musculation. Presque tous les appareils étaient occupés. Une fille d'une vingtaine d'années – elle avait une jolie frimousse et de longs cheveux bruns noués en queue de cheval – travaillait les muscles de ses bras et de son dos à un drôle d'engin. Son t-shirt était trempé entre ses deux seins, ce qui était très plaisant à regarder.

« Tu as réussi, John ! »

Van In avait rencontré le malabar trois ans plus tôt dans l'aile fermée d'une institution psychiatrique. On pouvait dire que c'était un miraculé. Il avait tout à fait décroché de la drogue et avait réussi sa réinsertion. Lorsqu'il avait ouvert sa salle de musculation, Van In avait utilisé de tous ses talents oratoires pour convaincre ses collègues et ses connaissances de faire un peu d'exercice. Il les avait tous envoyés chez John.

« À toi de l'inaugurer, Pieter. Et je t'offre dix utilisations gratuites.

– Ne me dis pas qu'on se fait du muscle sur un machin appareil ! »

Dans quel monde vivait-on s'il ne fallait même plus faire d'efforts pour améliorer sa condition physique ? John avait acheté une plateforme vibrante sur laquelle il suffisait de se maintenir dans une position donnée et les vibrations renforçaient les muscles correspondants.

« Essaie, et tu verras le résultat ! » s'exclama John.

Van In regarda la jeune femme qui continuait son entraînement intense sans aucune marque de fatigue, sauf que son t-shirt était un peu plus mouillé maintenant.

« Allez, d'accord ! »

Il monta sur la plate-forme. Les premières vibrations lui causèrent

presque une érection.

Versavel s'abaissa vivement derrière une voiture en stationnement lorsque Van In sortit de la salle de musculation. Il ressentait une certaine culpabilité à l'avoir suivi jusque-là, mais ce sentiment s'estompa lorsqu'il vit son ami s'éloigner non pas en direction de chez lui, mais de la grand-place, où il monta dans un taxi. Versavel n'hésita pas. Il nota le numéro de plaque de la voiture et appela la centrale.

1.

En Belgique, petits pains ronds.

« Ce soir, il va en baver ! dit Devilder au croupier qui s'apprêtait à remplacer celui qui officiait à la table où Van In venait de s'installer.

– On lui accorde du crédit ? »

Officiellement, cette pratique était interdite, mais un bon client obtenait ce qu'il voulait. Devilder hésita. Il avait reçu la mission de rendre Van In accro à la roulette et de le faire revenir régulièrement au casino, sans que cela ne coûte rien à la maison. Jusqu'à présent, Van In avait misé ses gains de la veille.

« Donne-lui cinq mille euros. »

Le croupier opina.

« OK, vas-y, maintenant ! »

Cinq mille euros, c'était une paille pour un joueur moyen, mais c'était une belle somme pour le commissaire. Suffisante pour le tenir. Devilder alluma son cigare et inspecta la salle de jeu comme un général fait la revue de ses troupes. Il surprit un serveur à bayer aux corneilles un peu plus loin et lui passa un savon.

« Si je t'y reprends une seule fois, c'est la porte ! »

Le serveur pâlit et serra les lèvres. Devilder avait la réputation d'être sévère et sans pitié. Une jolie fille pouvait encore le dissuader de mettre sa menace à exécution en acceptant de faire joujou avec lui, mais lui n'avait aucune chance.

« Cela ne se reproduira pas, monsieur.

– Au boulot, alors ! Apporte une bouteille de champagne et deux coupes à la seize. Et du bon ! C'est compris ? »

Devilder estimait avoir droit à une petite récompense. Il marcha jusqu'à la table seize et gratifia la femme qui y était installée d'un baisemain. Elle lui sourit et l'invita à s'asseoir.

« Risto t'a de nouveau abandonnée ? »

Devilder était particulièrement fier de pouvoir appeler Evarist Oreels par son petit nom. C'était un privilège réservé aux amis et aux intimes. Il appartenait à la seconde catégorie. Mieux encore : il était non seulement intime avec Oreels, mais aussi avec sa femme, qui avait vingt ans de moins que lui.

« Tu connais sa passion. »

À l'expression de son visage, il était difficile de savoir si cela lui plaisait ou la chagrinait de se voir préférée à la roulette. En tout cas, elle se fichait depuis longtemps de connaître le montant de ses pertes. Il y avait suffisamment d'argent déposé sur un compte à son nom pour qu'elle puisse continuer à mener une vie confortable, même s'il venait un jour à faire faillite.

« Et tu connais la mienne », répondit Devilder.

Evarist Oreels ne touchait pratiquement plus sa femme. Le jeu l'avait rendu impuissant, mais il n'y attachait pas grande importance, pas plus qu'il ne se formalisait vraiment de savoir que Devilder le remplaçait dans les bras de sa femme.

« On dort à la villa, ou je me dépêche de te réserver une chambre au Beach Palace ?

– Je préfère le Beach Palace, répondit-elle. Je préfère entendre la mer. »

Elle avait très envie d'une nuit de sexe débridé avec Devilder. Ce n'était pas un homme très raffiné ni très attentionné, mais pour ce qui était de faire jouir une femme, il savait y faire. Elle ne connaissait pas de gode plus efficace que sa langue.

Van In déposa ses derniers jetons sur vingt-six et voisins. Trente secondes plus tard, il avait tout perdu. Et merde ! Il palpa ses poches. Il ne lui restait plus que de la petite monnaie. Il avait joué et perdu tous ses billets et toutes ses pièces de un et deux euros.

« Vous pouvez appeler M. Devilder pour moi, je vous prie ? » demanda Van In en indiquant du regard la table où étaient assis Devilder, une assez belle femme et un homme plus âgé, qui les avait rejoints récemment et qu'il avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part.

« M. Devilder ne veut pas être dérangé pour le moment. Peut-être puis-je vous aider ? »

L'interruption rendait les autres joueurs nerveux. Une femme adipeuse aux bras gros comme des jambons poussa Van In sur le côté.

« Si vous n'avez plus d'argent, vous ne jouez plus, c'est comme ça !

– Dites, madame, vous les préférez comment ? répliqua Van In, excédé.

– Que dites-vous, monsieur ? »

La joueuse se planta jambes écartées devant Van In. La graisse de ses bras tremblotait comme de la gelée. Jouer pour de l'argent rend agressif. Van In fut à deux doigts de la gifler, mais il serra les poings et parvint à se maîtriser. Ce ne fut pas l'idée de se montrer digne d'Hannelore ou des enfants ou encore de sa fonction qui le retint, ce fut la pensée que s'il faisait un esclandre, les hommes de la sécurité le jetteraient dehors et qu'il ne pourrait plus jouer. Il se força à sourire.

« Je n'avais pas terminé, madame. Frits ou à la croque-au-sel, vos oignons ? Occupez-vous-en, c'est tout ce que j'ai à vous dire. »

Il y eut des rires dans l'assistance. La femme regarda Van In avec des yeux exorbités. Elle se contre-fichait de ce qu'il pouvait lui dire. Tout ce qu'elle voulait, c'était continuer à jouer.

« Fais-lui crédit ou renvoie-le, Jacques ! dit-elle au croupier. Mais s'il te plaît, laisse-nous jouer !

– La maison lui fait crédit, répondit l'homme. Combien souhaitez-vous, monsieur Van In ? »

Le commissaire se gratta l'oreille. De l'autre côté de la salle, Devilder s'était levé et serrait la main du vieil homme qui lui faisait face. La femme, debout elle aussi, lui fit la bise. Van In comprit enfin qu'il s'agissait du type qui se trouvait sur la photo accrochée dans le dos de Knop, le directeur d'E&O. Evarist Oreels.

Un voile noir passa devant les yeux de Van In lorsqu'il se laissa tomber dans son fauteuil. Il était épuisé. Il avait marché si longtemps qu'il en avait mal aux mollets. Il lui avait fallu plus de quatre heures pour couvrir les seize kilomètres qui séparaient le casino du commissariat. Il n'avait pas osé rentrer chez lui. Et encore moins appeler Versavel. Le noir s'estompa. Il attendit de voir tout à fait normalement avant de se relever en prenant appui des deux mains sur son bureau. Ce fut difficile, mais il y parvint. Il fit quelques pas en direction de la cuisine, mais il dut s'arrêter au milieu de la pièce, pris d'un nouveau vertige. Il venait de jouer et de perdre cinq mille euros de leurs économies. Cela le rendait malade. Hannelore ne le lui pardonnerait jamais. Et elle aurait raison, bien sûr. Cet argent était destiné à la rénovation de la cuisine, un projet auquel elle rêvait depuis près de huit ans. Bordel de bordel de bordel de merde ! Il entra dans la cuisine en trébuchant et parvint à ouvrir la porte du frigo. Il restait une vieille tranche de cake tout desséché et un vieux morceau

de fromage. Et deux Duvel. Il avala le cake et le gâteau en fermant les yeux sur les moisissures et fit descendre le tout avec les deux bières.

Van In ne réagit pas tout de suite à la main qui lui secouait l'épaule. Lorsqu'il sentit son parfum, il ouvrit les yeux.

« Où est-ce que tu es encore allé traîner ? »

Carine se pencha en avant, lui prit le menton entre deux doigts et repoussa sa tête en arrière. Il entendit craquer ses vertèbres cervicales et gémit. Intérieurement, elle bénit le Ciel. Si madame la juge l'avait flanqué à la porte pendant la nuit, elle avait une chance de parvenir à ses fins. Un regard à ses chaussures couvertes de boue lui fit comprendre qu'elle se trompait.

« Tu veux bien me préparer du café ? demanda Van In en regardant Carine avec un air de golden retriever qui lui donna envie de le prendre sur ses genoux et de le caresser.

– Mais bien sûr. Attends-moi, j'arrive ! »

« Je suis contente que tu aies passé la nuit ici, Guido. »

Hannelore était debout derrière Versavel, qui était assis sur une chaise. Elle passa les bras autour de ses épaules et l'embrassa. Un moment, elle avait cru que Van In avait rencontré une autre femme, mais ce n'était pas ça. Il jouait au casino. C'était tout de même moins grave.

« Mais moi je trouve ça bizarre qu'il n'ait pas fini par rentrer », dit Versavel.

Il posa une main sur celle d'Hannelore. Il venait d'avoir exactement l'idée inverse : il aurait nettement préféré le savoir en train de draguer. Le jeu n'était pas dans son caractère, mais le gars de la centrale de taxis avait été formel : le chauffeur avait déposé Van In devant le casino.

« Il est peut-être retourné au commissariat.

– Tu veux que j'essaie de l'appeler ? »

Hannelore faillit répondre par l'affirmative car elle s'inquiétait terriblement et elle aurait fait n'importe quoi pour savoir où il était, mais elle refusa. Elle ne voulait pas lui donner l'impression d'être indispensable.

« Non, tu m'appelleras depuis le commissariat si tu l'y trouves. Et fais attention qu'il ne t'entende pas.

– D'accord. »

Versavel but une gorgée de café. C'était Hannelore qui lui avait demandé de suivre Van In. Il avait accepté pour la tranquilliser, mais en fait il ne trouvait pas ça très correct de sa part d'espionner son meilleur ami. Il n'aurait pas aimé que Van In le fasse avec lui. Hannelore comprit.

« Je sais que je t'ai demandé quelque chose de difficile, Guido. Mais crois-moi : tu nous as rendu service à tous les deux. J'ai un peu négligé Van In ces derniers temps. »

Ils faisaient moins l'amour qu'avant. Cela allait de mal en pis. Avant, quand elle ne prenait pas l'initiative, c'était lui qui allait vers elle. Mais deux jours d'abstinence, cela ne leur était jamais arrivé.

« Promets-moi de ne pas le lui dire ! demanda-t-elle après avoir soulagé son cœur. Tu connais Van In. Il serait furieux s'il savait que je te l'ai dit. »

Versavel eut un sourire triste.

« T'inquiète, Hanne. »

Il tendit la main vers la corbeille, prit un croissant et l'ouvrit en deux. Il n'avait pas très faim, mais il devait bien manger quelque chose. Il ne tiendrait jamais jusqu'à midi avec un estomac vide. Il songea à Van In en mordant dans son croissant. Un joueur était capable de tout abandonner pour jouer, même sa femme, même ses enfants. Il n'aurait jamais imaginé qu'une chose pareille puisse arriver à Van In.

Nathan Six ouvrit le journal à la page boursière et regarda comment se comportaient les fonds dans lesquels il avait investi. La plupart se caractérisaient par leur bonne tenue. Il sourit. Les joueurs avaient misé près de trois cent mille euros sur la fille, et il touchait un beau pourcentage. Il se demanda comment il dépenserait son argent, cette fois. Un serveur lui apporta un café avec double portion de crème fraîche. Nathan Six paya au centime près. Il aimait l'argent. Il y était même accro. Il passait des heures à calculer la croissance de ses avoirs. Chaque jour, il voulait déterminer à combien elle se montait précisément. Dans deux jours, il y aurait de nouveau une mise. D'après Willy Gevers, l'intérêt pour le Jeu ne faisait que croître. La prochaine victime était un vieux monsieur qui passait le plus clair de son temps à admirer sa collection de monnaies. Sa pièce maîtresse, un ducat d'or

anversois, valait plus de vingt-cinq mille euros. Nathan Six envisagea de le lui voler quand il aurait fini sa besogne. Il y avait beaucoup de chances pour que la police ne remarque rien, mais avait-il le droit de courir un risque, même minime, pour une somme aussi ridicule ? Il prit la soucoupe sur laquelle avait été posée la crème fraîche et en fit glisser la moitié sur son café. Pendant longtemps, il avait dû s'interdire de prendre un café à l'extérieur, la crème fraîche aussi, bien entendu. Ce temps-là était heureusement révolu. Il avait un toit au-dessus de sa tête et il dormait dans un grand lit. À la pensée qu'il devrait peut-être un jour recommencer à passer la nuit dehors, il se sentit oppressé. Non, cela ne lui arriverait plus jamais. C'était une certitude. Et plus personne ne le tabasserait comme l'avait fait son père quand il était bourré. Avec une enfance à chier comme la sienne, Nathan Six aurait dû aboutir en prison ou finir clodo. Sa rencontre avec le Maître du Jeu tenait du miracle. Seule la maladie lui donnait du souci, mais ce problème trouverait peut-être une solution lui aussi. Il préleva un cigare dans la boîte posée devant lui, l'alluma et souffla la fumée devant lui. En tout cas, il ne mourrait pas d'un cancer du poumon.

« Hannelore se fait un sang d'encre, Pieter ! Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? »

Il y eut un silence au 204. Lorsqu'il était arrivé au commissariat, une demi-heure plus tôt, Versavel avait renvoyé Carine et lui avait ordonné de ne les déranger sous aucun prétexte. Puis, il avait tout avoué à son ami. Van In ne s'était pas fâché. Au contraire. Il avait fait plusieurs fois oui de la tête pendant que Versavel lui passait un savon.

« Je n'ose pas, dit Van In.

– Elle ne va pas te manger, Pieter ! »

Van In avait une allure épouvantable : les yeux injectés de sang, le visage enflé, les vêtements imbibés d'une odeur nauséabonde. Que restait-il de l'homme qu'il admirait ?

« J'ai dilapidé une partie de nos économies. Elle ne me le pardonnera jamais. »

Après le péché vient le remords. Les toxicos et les joueurs faisaient les plus belles promesses quand ils se cassaient la figure. Versavel savait que cela n'avait aucun sens d'avancer l'argent à Van In, mais il le lui proposa malgré tout.

« Je trouve cela particulièrement noble de ta part, Guido, et je m'en veux à mort d'avoir été tenté d'accepter. Mais je ne peux pas. Tu comprends, quand même ?

– Fais-le pour Hannelore, au moins », répondit Versavel d'une voix grave.

Van In le regardait avec une mine de chien battu.

« Alors, pense à tes enfants ! »

Van In leva les yeux une fraction de seconde. Versavel vit briller une larme. Les épaules du commissaire tremblèrent. Avant que Versavel puisse dire quoi que ce soit, il se mettait à pleurer comme une madeleine. Heureusement, le couloir était désert.

« Allez, Pieter, on y va ! »

Versavel en avait une boule dans la gorge. Que devait-il faire ? Serrer son ami dans ses bras ? Qu'est-ce qui lui prenait ? Depuis un petit moment, il avait cessé de se plaindre de sa santé, il n'y avait donc rien de ce côté-là. Travaillait-il trop ? Frôlait-il le burn-out ou la dépression ? Il devait y avoir une explication.

« Allez, mon pote ! Reprends-toi ! »

Versavel s'assit à côté de Van In et passa un bras autour de ses épaules. Van In redoubla de larmes. Ils devaient faire un étrange spectacle, tous les deux, Versavel en uniforme et Van In en clochard. Si quelqu'un les avait pris en photo, on aurait pu l'utiliser pour une campagne de recrutement en faveur de la police fédérale, avec cette devise : « Le policier, votre ami. »

Versavel mit de longues minutes avant de réussir à consoler Van In. Lorsque le plus gros fut fait, il alla chercher la bouteille de genièvre cachée dans l'armoire à archives pour les urgences.

« Fume tranquillement une bonne petite cigarette et bois quelques verres. Et puis on ira prendre une douche, on passera des vêtements propres et on ira tout raconter à Hanne, c'est d'accord ? »

Van In regarda Versavel avec reconnaissance ; l'ombre d'un sourire apparut même sur ses lèvres.

« Tu es un bon gars, Guido ! Je te suis vraiment reconnaissant. Mais prendre une douche ensemble, ça, jamais ! »

« Je peux entrer ? »

Olivier Vanderpaele passa la tête par l'embrasure de la porte et adressa un large sourire à Hannelore. Elle était en train de feuilleter

un dossier sans enthousiasme. La pensée de Van In l'obsédait. Au cours des deux dernières heures, elle avait été plusieurs fois à deux doigts de le quitter. Qu'advierait-il des enfants s'il continuait à mener cette vie de bâton de chaise ? Et d'elle ? Dans son entourage, beaucoup pensaient qu'elle méritait mieux. On ne se privait pas de le lui dire. Est-ce qu'elle l'aimait encore ? Ou restait-elle avec lui parce qu'elle n'osait pas le quitter ?

« Comment va ? »

Olivier s'assit sans y avoir été invité. Il posa sur elle son regard espiègle. La dernière fois, il avait presque réussi à la conquérir. Ses dernières résistances tomberaient bientôt : ce n'était plus qu'une question de temps.

« Je ne me sens pas très bien, Olivier. C'est pourquoi je préférerais... »

Il l'interrompit :

« Pourquoi voudrais-tu que je te laisse au moment où je pourrais t'aider ? »

Hannelore trouva l'objection logique. Elle préféra oublier ce qu'elle savait pourtant très bien : rien n'arrête un homme qui a envie de vous séduire. N'avait-elle pas, en effet, besoin d'être écoutée ? En poussant un soupir, elle exposa la situation en quelques mots.

« Il doit simplement avoir trop de stress pour le moment », commenta Vanderpaele lorsqu'elle eut terminé.

Il avait pris une mine grave. Intérieurement, il jubilait.

« Oui, sans doute.

– Ça lui est déjà arrivé de jouer au casino ?

– Je ne pense pas.

– Ah ah.

– Que veux-tu dire ?

– Les joueurs sont menteurs, Hannelore. Il ne serait pas étonnant que...

– Je n'y crois pas une seconde ! » s'exclama-t-elle, indignée.

Vanderpaele fit aussitôt marche arrière.

« Alors, il reste sans doute un espoir, commenta-t-il sur un ton rassurant.

– Et c'est un expert qui parle ! »

Hannelore prit un stylo-bille et commença à le faire rouler entre ses doigts. Elle avait peut-être commis une erreur en faisant des

confidences à cet homme. Tout en jouant avec le bic, elle réfléchit à une manière polie de lui signifier qu'elle se débrouillerait bien toute seule.

« Je sais en effet de quoi je parle. J'ai travaillé dans un casino.

– À Blankenberge ? »

Vanderpaele lui jeta un regard noir.

« Non, à Knokke. »

La porte s'ouvrit, sans que personne ne se soit annoncé. Il n'y avait que deux hommes qui pouvaient se permettre d'entrer ainsi dans le bureau d'Hannelore : le procureur Beekman et Van In.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Van In restait planté sur le seuil de la porte. Il avait revêtu un costume et tenait un bouquet de fleurs à la main. Un silence lourd comme du plomb s'installa. Hannelore ne savait pas comment réagir. Elle pouvait difficilement lui sauter au cou devant Olivier, après tout ce qu'elle avait dit à l'avocat sur son compte. Vanderpaele se taisait car il était persuadé que c'était l'attitude qui lui serait la plus avantageuse. Quant à Van In, il avait perdu tout sens de l'à-propos. Heureusement, Versavel était là aussi.

« Salut, Hanne. Tu as un peu de temps pour nous ? »

M. Maréchal vivait dans la rue Ouest-du-Marais, une petite rue tranquille aux maisons coquettes, à quelques pas du Zand. Sa vie était réglée comme du papier à musique. Il se levait tous les matins sur le coup de sept heures, petit-déjeunait d'un café et d'un cigare jusqu'à huit heures et se retirait ensuite dans un cabinet de quatre mètres sur deux dont les murs étaient tapissés d'étagères jusqu'au plafond. Sur chaque planche, six rangées d'écrins où étaient soigneusement rangées des monnaies anciennes. Il passait les deux heures suivantes à poursuivre l'inventaire de sa collection et à consulter des revues et des ouvrages de numismatique. Ensuite, il allait déjeuner dans un bistro du quartier où il avait ses habitudes : plat du jour, café, cognac et cigare. À quatorze heures, il faisait sa petite promenade, à moins qu'il n'aille taper le carton avec des amis dans un café du Zand. S'il optait pour la marche, il rentrait chez lui vers trois heures ; les cartes, en revanche, le tenaient dehors jusqu'à dix-neuf heures. Ces jours-là, il allait dormir plus tôt, car, dans ces occasions, il ne buvait que des bières d'abbaye.

Il sortit de chez lui une demi-heure plus tôt qu'à l'accoutumée. Après toutes ces années, il lui arrivait quelque chose d'inespéré : Virginie l'avait appelé ! Les mains légèrement tremblantes, il referma la porte derrière lui. Il avait intérêt à se dépêcher. Il avait dix minutes de marche jusqu'à la gare, et son train arrivait à midi seize. Il ne s'était plus senti aussi joyeux depuis longtemps. Aurait-elle beaucoup changé ? La photo qu'il avait prise d'elle trente-huit ans plus tôt se trouvait toujours dans son portefeuille. Elle était froissée, écornée, et les couleurs avaient pâli, mais il avait continué à la chérir, sans aucun espoir de la revoir. Et maintenant, il marchait vers le rendez-vous qu'elle lui avait fixé. À chaque pas, son cœur tressautait de bonheur dans sa poitrine.

L'ambiance était paisible à L'Estaminet. Le volume de la musique était réglé au minimum. Van In prit place à une table près de la fenêtre. Hannelore accrocha sa veste au portemanteau et s'assit en face de lui.

« J'espère que Guido ne va pas devoir garer la voiture trop loin », dit-elle.

Il s'agissait d'une opération aussi délicate que de manger un poisson séché avec un couteau et une fourchette. Chance et dextérité étaient nécessaires. Même si Versavel roulait dans un véhicule de la police, il se faisait un devoir de trouver une place de stationnement réglementaire quand il n'était pas en intervention d'urgence. Et une réconciliation entre Van In et Hannelore n'en était pas une, même si la juge avait insisté pour qu'il les accompagne.

« Guido s'en sortira, ne t'en fais pas pour lui. »

Il y eut un silence. Ni Van In ni Hannelore n'osaient se mettre à parler vraiment. Heureusement, Johan, le patron, vint tailler une bavette avec eux. Deux minutes. Puis, il retourna derrière son comptoir.

« Je regrette, Hanne. »

Van In alluma une cigarette, inspira profondément la fumée et la souffla ensuite vers le plafond presque noir. Hannelore leva la tête. Elle regarda son homme dans les yeux pendant de longues secondes avant de pousser un soupir.

« Pourquoi devrais-je encore te croire ? »

Il lui avait menti. Pour elle, c'était plus grave que d'avoir joué et

perdu cinq mille euros de leurs économies. Il aurait tout aussi bien pu la tromper avec une autre femme. La douleur était la même.

« Parce que je suis sincère. »

Il lui prit la main. Elle ne réagit pas. Lorsqu'il la lâcha, quelques secondes plus tard, elle regretta de s'être montrée inflexible. Que devait-elle faire ? Le laisser mijoter encore un peu pour qu'il comprenne bien à quel point elle s'était sentie blessée, ou décider de ne pas gâcher la journée ?

« Parce que toi, tu le crois ? »

Hannelore glissa ses mains sous la table et les posa sur ses cuisses. Elle attendait la suite.

« Quoi ? »

– Que tu ne quitteras plus jamais la maison en cachette pour aller jouer au casino.

– Oui. »

Il but une gorgée de la Duvel que Johan avait apportée, écrasa sa cigarette dans le cendrier et en alluma une autre.

« Oui, ce n'est pas suffisant, Pieter. Tu dois me le promettre.

– Oui, je te promets que je ne quitterai plus jamais la maison en cachette pour aller jouer au casino.

– C'est vrai ? »

Van In se redressa sur sa chaise et se frotta le menton.

« Je viens de te le promettre, Hanne. »

Il faisait ce qu'elle demandait. Pourquoi mettait-elle sa parole en doute ?

« Je sais, mais... »

Elle ne termina pas sa phrase. Versavel venait d'entrer. Il fit les gros yeux à Van In et la bise à Hanne.

« Alors, ça baigne ? »

Versavel s'assit à côté de Van In. Leurs genoux se touchaient. Un mot de travers du second, et le premier lui ferait facilement savoir son désaccord.

« Je crois que j'irai dormir tôt ce soir », dit Van In en adressant un clin d'œil à Hannelore.

Il n'était pas très heureux de la voir s'afficher avec ce Vanderpaele, mais ce n'était pas le plus urgent. Plus tard, quand la tempête se serait apaisée, il essaierait de savoir si le passé de ce mec était aussi net qu'il le paraissait. Ce n'était pas un hasard, cela l'aurait étonné, que maître

Vanderpaele, qui avait été croupier, fasse les yeux doux à Hannelore juste au moment où il commençait à enquêter sur des crimes peut-être liés au milieu du casino.

« Et ta séance de musculation ?

– Je pense que je vais faire l'impasse, ce soir, chérie. »

Hannelore posa sur lui un regard qui avait le don de mettre son imagination en branle. Un regard de carnassier affamé.

« Alors, je vais cuisiner du gibier, dit-elle. Guido, tu as envie de manger à la maison, ce soir ? »

Si elle préparait du gibier et si Versavel venait leur rendre visite, ils iraient se coucher tard. Il n'y aurait pas vraiment le temps pour une partie de jambes en l'air. Van In n'avait rien contre un chaton endormi qui se blottit contre lui, mais ce n'était pas ce qu'il imaginait. Il avait envie d'un fauve qui lui saute dessus.

« Tope-là ! dit Hannelore lorsque Versavel accepta l'invitation. Je fais de la biche ou du sanglier ?

– Bordel !

– Quoi ? Tu préfères du faisane ? »

Van In fit non de la tête.

« Je viens de comprendre quelque chose ! »

Il leur raconta qu'il avait vu Evarist Oreels au casino, et que sa femme était la maîtresse de Devilder.

« C'est peut-être une coïncidence si Merel Deman travaillait pour la boîte d'Oreels, mais je ne veux exclure aucune piste. Imaginez qu'elle ait appris quelque chose sur son compte et que c'est pour ça qu'elle aurait été flanquée à la porte ?

– Qui sait ? » dit Versavel, un peu étonné.

Il se réjouissait à la perspective de cette soirée à trois. Hannelore était un cordon bleu. Les sauces qu'elle servait avec le gibier étaient légendaires.

Les casinos illégaux ne subsistaient que s'ils étaient tolérés, tout le monde savait cela dans le milieu du jeu. Les cinq tables installées dans la salle de banquet du restaurant L'Oie gavée ne tiendraient pas plus d'une semaine. Le temps que les autorités descendent sur les lieux, on les aurait démenagées ailleurs. C'était le job de Willy Gevers. C'était lui qui gérait le « casino mobile » et qui sélectionnait les candidats pour le Jeu. Ce soir-là, c'était reparti. Le parking débordait de voitures

très, très, très chères. La plupart des participants étaient riches comme Crésus, accros au jeu et à la recherche du grand frisson. Ils ne jouaient pas seulement pour de l'argent, mais aussi pour prendre la vie d'un homme. Le Maître du Jeu connaissait son affaire. Tout était réglé dans les moindres détails. De neuf heures à minuit, on jouerait d'une manière traditionnelle, et les gains seraient importants. Les mises seraient illimitées. Quand minuit sonnerait, il ne serait plus autorisé que de jouer en plein sur un chiffre prédéterminé par Nathan Six. La semaine précédente, quand ils avaient joué au Jeu pour la première fois, tout le monde était fin saoul lorsque la bille s'était arrêtée sur le quinze, le numéro de la maison de Merel Deman. Le gagnant, un type arrogant qui avait fait fortune dans l'importation de vêtements bon marché, avait hésité un moment avant de décider de toucher son gain, qui s'élevait tout de même à quatre cent vingt mille euros. Finalement, il l'avait fait. La salle avait été parcourue d'un énorme frisson. Après quoi, il y avait eu une folle soirée décadente, avec du champagne qui coulait à flots et des filles prêtes à répondre aux caprices de ces messieurs.

La tension dans la salle était maintenant à couper au couteau. Il n'était pourtant encore que dix heures. Willy Gevers attrapa une coupe de champagne au vol et alla se planter près d'Evarist Oreels.

« Et alors ? Comment tu vois les choses, pour ce soir ? »

L'autre fois, Oreels avait perdu quatre-vingt-quatre mille euros, une paille pour lui qui en gagnait chaque semaine quatre ou cinq fois plus.

« Karel flotte toujours sur son petit nuage », répondit l'homme d'affaires en souriant.

Il parlait du baron du textile qui avait remporté le Jeu huit jours plus tôt.

« Tu continues, alors ? »

– Et comment !

– En fait, commenta Willy Gevers en riant, on est exactement comme les spectateurs de Formule 1. On espère que quelques voitures vont se crasher. Et c'est encore mieux quand il y a un mort ! »

« Encore un verre de vin, Guido ? »

Van In empoigna la bouteille et servit Versavel d'autorité. L'inspecteur en était à son quatrième verre et devenait tout doucement

pompette, car il n'avait pas l'habitude de boire. Il avait fait une exception pour l'occasion. D'abord parce qu'Hannelore le lui avait demandé, et ensuite parce que Van In conservait une caisse de La Segreta, un vin sicilien au bouquet absolument fabuleux.

« Le sanglier était délicieux, Hanne. »

Hannelore sourit.

« J'ai remarqué, oui. »

Il ne restait plus rien de la belle pièce d'un kilo qu'elle avait préparée. Les deux hommes avaient saucé leur assiette à la faire briller. C'était une soirée parfaite. Pour une fois, Van In et Versavel avaient même parlé d'autre chose que du boulot.

« Encore un petit verre ?

– Bah ! Pourquoi pas ? répondit-elle.

– Alors moi aussi, dit Van In. Un petit dernier ! »

Il s'en était déjà enfilé huit derrière la cravate. Un neuvième ne ferait aucune différence.

« Quelqu'un veut du dessert ?

– C'est de la mousse au chocolat ? demanda Versavel, qui adorait celle d'Hannelore.

– Non, Guido. Il ne me reste que des framboises. »

Van In trébucha dans l'escalier. Il était une heure et demie. Il n'y avait plus de vin. Le commissaire était épuisé, mais il avait aussi quelque chose d'un peu béat. Dans sa molle ivresse, il rêvait à la douceur de son lit et au plaisir qu'il aurait à ôter ses chaussures et étendre les jambes. C'était un de ces moments où il se rendait compte à quel point il était heureux. Son monde était beau, et cela durerait au moins jusqu'au lendemain matin. Arrivé dans sa chambre, il commença par ôter sa chemise, avant de se débarrasser de ses chaussures. Ses chaussettes étaient humides de transpiration. Il ouvrit le bouton de son pantalon, s'assit sur le lit et entreprit de se masser les pieds. Il entendit Hannelore ranger la vaisselle, en bas. Quand elle aurait fini, fumerait-elle une cigarette, ou le rejoindrait-elle tout de suite ? Il se leva et fit tomber son pantalon sur ses chevilles. Il faisait un peu moins chaud dans la chambre que dans la salle à manger. La fraîcheur lui faisait du bien. Il prit position devant le miroir et ôta son slip. Il avait trop bu, manifestement. Il se mit sous les couvertures. Que faisait donc Hannelore ? Il ne pouvait pas s'endormir sans la

sentir contre lui. Il voulait la serrer dans ses bras et profiter de sa chaleur ne fût-ce que cinq minutes. Il étendit les jambes et tira la couette jusque sous son menton. Il entendit Hannelore éteindre la lumière dans la salle à manger. Puis, l'escalier craqua. Enfin !

« Tu dors déjà ? »

– Bien sûr que non. »

Elle se déshabilla dans le noir et vint se blottir contre lui.

« Une petite framboise ? »

Il ouvrit la bouche et elle posa un fruit sur sa langue. Sa fatigue fondit comme du chocolat au soleil. Il sentit les mains froides d'Hannelore dans son dos et son souffle sur son visage.

« Tu n'es tout de même pas déjà fatigué ? »

Elle se serra contre lui. Un signal parvint au cerveau de Van In, lequel enclencha un processus chimique qui accéléra la circulation de son sang dans ses veines et produisit des images mentales qui auraient réveillé un mort.

« Je peux encore avoir une petite framboise, chérie ? »

Hannelore tendit le bras vers le récipient qu'elle avait posé sur la table de nuit et lui tendit un fruit. Van In le prit délicatement entre ses lèvres et plongea sous la couette. Elle gémit doucement. Et tout le reste fut volupté.

« Bien dormi ? »

Versavel n'avait pas l'air dans son assiette. Il avait des valises sous les yeux et portait la même chemise que la veille. Il arrivait au commissariat avec une heure de retard.

« Frank m'a laissé dormir.

– Il était fâché ? »

Versavel s'assit et poussa un soupir. Frank était abstinent complet. Il ne supportait pas que Versavel boive, même un peu, même rarement. Ils avaient eu une violente dispute. Frank avait failli passer la nuit dans la chambre d'amis.

« On s'est expliqués. »

Van In remplit deux tasses de café. Lui et Hannelore ne s'étaient endormis que vers quatre heures du matin, mais il n'y paraissait pas. Il se sentait frais comme un gardon.

« La prochaine fois, on boira une bouteille de moins.

– Non, Pieter. La prochaine fois, je prendrai un café en dessert. Ou des framboises.

– C'est cela, oui, dit Van In en riant. Dommage que tu ne les aies pas goûtées. Elles étaient sublimes.

– J'imagine.

– Non, Guido, ça m'étonnerait. »

Carine entra dans la pièce. Elle portait une jupe très longue et un petit pull un rien trop court. Les femmes aiment ça, mettre leurs atouts en valeur. Carine ne faisait pas exception à la règle. À chacun de ses mouvements, on voyait quelques centimètres de ventre bien alléchants. Versavel n'y prêta aucune attention. Van In fit semblant de ne rien voir.

« Bruynooghe s'est fait porter pâle, dit Carine. D'après sa femme, il a de nouveau des crampes intestinales. »

Bruynooghe souffrait depuis plusieurs mois de problèmes gastro-intestinaux. Il avait subi plusieurs batteries d'examens à l'hôpital, mais les médecins ne trouvaient rien. Van In se dit que le problème venait du fait que le plus jeune fils de Bruynooghe devait redoubler sa

cinquième année de médecine et qu'il l'avait gros sur la patate, mais ce sujet avait l'air tellement sensible que personne n'osait lui en parler.

« On a quelqu'un pour le remplacer ? »

– Je me débrouillerai », répondit Carine.

Elle s'assit et croisa les jambes. Elle avait cru un moment que Versavel aussi était malade et qu'elle aurait Van In à elle toute seule pour la journée. Ils seraient descendus sur le terrain ensemble.

« Le rapport de Vermeulen est déjà arrivé ? »

Le chef du labo technique avait promis de communiquer aussi vite que possible les résultats de la perquisition faite chez Blontrock, mais ce n'était pas la première fois qu'il lambinait un peu.

« Je ne pense pas, répondit Carine. Mais j'ai découvert deux ou trois choses... »

Là, elle les tenait. Van In pouvait bien faire semblant de rester insensible à ses avances, quand elle engrangeait des résultats sur le plan professionnel, il se montrait toujours particulièrement attentif.

« Hubert Blontrock était associé dans une société à responsabilité limitée jusqu'à il y a six mois, dit-elle. Avec un certain Willy Gevers. »

Van In fronça les sourcils.

« Ce Willy Gevers a été condamné il y a quelques années pour fraude et exploitation d'un casino illégal.

– Ah ah ! »

Les yeux de Van In brillaient d'admiration. Carine en fut toute chose.

« Et cette société a fait faillite ? »

– Non. Blontrock s'est retiré, c'est tout.

– Il a revendu ses parts ? »

Carine hocha la tête.

« Ses parts valaient la bagatelle de quatre cent mille euros. »

Même Versavel comprit l'importance de l'information. Blontrock ne pouvait pas être dans le besoin s'il avait eu une rentrée de près d'un demi-million d'euros six mois plus tôt. Il y avait des limites, même pour quelqu'un qui jouait beaucoup.

« Où se trouve le siège social de cette société ? »

– Rue Jan-Bonin.

– Tu en es certaine ? »

Il s'agissait d'une rue perpendiculaire à la rue des Baudets, très

populaire. Ce n'était pas l'endroit où on aurait imaginé installer le siège social d'une entreprise.

« Le dossier est sur mon bureau. Tu veux que j'aille le chercher ? »

– Oui, Carine, s'il te plaît », demanda Van In.

Il alluma une cigarette. Son service était en sous-effectifs et personne ne pouvait prédire combien de temps Bruynooghe serait malade. Carine avait beau abattre une besogne sensationnelle, il ne pouvait pas lui laisser l'affaire Blontrock à elle toute seule. Versavel lut dans ses pensées.

« Tu veux qu'on y aille nous-mêmes ? »

Van In hocha la tête, sans préciser qu'il ne voulait pas non plus retirer l'affaire à la petite.

SOCIÉTÉ PAIR IMPAIR lisait-on sur la plaque. Van In sonna et recula d'un pas. Rien n'indiquait qu'une entreprise avait son siège social dans cette petite maison. Sur l'acte de constitution dégoté par Carine, l'objet social de Pair Impair était l'import-export d'antiquités. Rien à voir, donc, avec les jeux d'argent ou les casinos, sauf la raison sociale. Soit Willy Gevers donnait très bien le change, soit cette société était une couverture pour d'autres activités moins licites. Mais la maison d'Hubert Blontrock, son ancien associé, était pleine d'antiquités, ce qui donnait un peu de crédibilité au montage. Van In était plongé dans ses pensées lorsque la porte s'ouvrit sur un homme de petite taille qui commença par examiner Carine de la tête aux pieds. Il se tourna ensuite vers Van In, qui était pourtant juste en face de lui.

« Bonjour. Que puis-je pour vous ? »

– Je suis le commissaire Van In et voici les inspecteurs en chef Neels et Versavel. Nous venons vous voir au sujet du meurtre commis sur la personne d'Hubert Blontrock.

– Cela fait longtemps que je n'ai plus rien à voir avec Hubert.

– Je sais, répondit Van In. On peut quand même entrer ?

– J'ai le droit de refuser ? »

Le ton était ironique, mais cela mit la puce à l'oreille à Van In. Ce n'était pas la première fois que Gevers était en contact avec la police. Il connaissait ses droits.

« Oui, mais seuls les gens qui ont des choses à cacher le font. »

Gevers haussa les épaules et fit un pas de côté.

« Alors, allez-y ! »

Sous son apparence paisible, il était sur des charbons ardents. La police avait-elle appris quelque chose à propos du Jeu, ou était-ce une simple visite de routine ? Heureusement, Hubert Blontrock n'avait pas eu le temps d'ouvrir sa grande gueule. Quant à sa femme, il pouvait être tranquille. Gevers craignait seulement que la visite de la police n'éveille la suspicion de Nathan Six et du Maître du Jeu.

« Asseyez-vous. »

La salle à manger croulait sous les antiquités. Van In dénombra trois pendules anciennes et plus de statuettes en bronze qu'il n'en avait jamais vu en même temps dans son existence.

« J'ignorais que le commerce d'antiquités était resté si florissant.

– Je fais de mon mieux, commissaire », dit Gevers en haussant les épaules.

Van In prit place dans un Chesterfield en cuir. Versavel et Carine s'assirent sur un divan aux pieds mangés par les vers à bois. Apparemment, Gevers entreposait là les meubles qu'il avait du mal à vendre.

« Si mes informations sont bonnes, vous et Hubert Blontrock, vous avez été associés, non ? » demanda Van In en regardant Gevers dans les yeux.

La réponse de l'autre fusa :

« Hubert avait un problème, commissaire. Un très gros problème. Sa femme ne vous a pas dit qu'il se trouvait en état de faillite virtuelle ?

– Non, répondit Van In. Elle ne nous a pas dit ça.

– Mais vous savez que Blontrock jouait de grosses sommes au casino ?

– J'ai entendu cette rumeur. »

Van In se contentait de phrases brèves et creuses dans l'espoir que l'homme en dirait plus que nécessaire. Cela marcha. Les policiers eurent droit à toute l'histoire. Willy Gevers avait fait la connaissance d'Hubert Blontrock à l'époque de La Cour des Flandres.

« Je m'y rendais de temps en temps avec une amie, expliqua Gevers. Après, on buvait souvent un coup ensemble et on parlait d'antiquités, la passion d'Hubert. C'est comme ça qu'on a eu l'idée de créer une société à deux. Hubert jouait déjà beaucoup. C'est lui qui a trouvé le nom. »

Willy Gevers eut un petit rire.

« Pair Impair n'est pas vraiment un nom approprié pour une société d'import-export d'antiquités, ajouta-t-il.

– Je suis tout à fait d'accord, répondit Van In. Mais cela ne vous a manifestement pas empêché de faire de bonnes affaires. Votre chiffre d'affaires est plus qu'honorable. »

Gevers fit oui de la tête.

« Au début, nous avons fait de la pub aux clients de La Cour des Flandres. On se disait que des hommes capables d'entretenir une maîtresse devaient vivre dans une belle maison et aimer les meubles de prix. Vous n'imaginez pas combien de femmes riches se mettent à collectionner les antiquités à partir du moment où leur mari les délaisse.

– C'est vrai ? »

Van In s'était déjà fait la réflexion que, passé un certain âge, de nombreux magistrats et avocats du barreau s'entouraient de meubles anciens.

« Les affaires vont moins bien maintenant, mais je n'ai pas à me plaindre.

– Pourtant, vous vivez très petitement, monsieur Gevers !

– C'est la maison de mes parents, commissaire. Je ne voudrais aller vivre ailleurs pour rien au monde. »

Van In regarda tour à tour Versavel et Carine. L'histoire de Gevers paraissait crédible. Il lui restait une question à poser.

« Vous vivez ici. Je suppose que votre magasin...

– Je n'ai pas de magasin, seulement un entrepôt, chaussée de Courtrai. Mes clients m'appellent, ou c'est moi qui leur passe un coup de fil.

– Ah ah », répondit Van In.

Il avait l'intention de vérifier tout ce que lui avait dit le bonhomme. Et il voulait aussi savoir ce qu'étaient devenus les quatre cent mille euros qu'Hubert Blontrock avait tirés de la vente de ses actions.

« Pensez-vous qu'Hubert Blontrock ait joué l'argent que vous lui avez donné ? »

Willy Gevers sourit.

« Je ne le pense pas, commissaire. J'en suis convaincu.

– Il vous l'a dit ?

– Non, c'est Marie-Louise qui me l'a confié.

– Marie-Louise ?

– Sa veuve. »

Trente ans plus tôt, Willy Gevers avait eu une relation passionnelle avec elle. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'elle quitte Blontrock pour s'installer avec lui. Heureusement, Willy Gevers avait réussi à l'en dissuader. D'abord, elle lui en avait voulu. Par la suite, tout avait fini par s'arranger. Les femmes comme Marie-Louise étaient beaucoup trop romantiques. Elles voulaient de la tendresse, de l'affection et des épaules sur lesquelles s'appuyer pour pleurer, mais il leur arrivait d'oublier qu'il faut aussi gagner de l'argent. Hubert Blontrock n'aurait jamais supporté qu'elle le quitte pour lui, Willy. Pair Impair n'y aurait pas survécu.

« Vous êtes encore en contact avec elle ? »

Willy Gevers parut regretter d'avoir parlé de la veuve de Blontrock. Il consulta sa montre et porta sa main à son front, comme s'il se rappelait subitement quelque chose.

« Un problème ? s'enquit Van In.

– J'ai rendez-vous avec un client à onze heures », répondit Gevers.

C'était dans sept minutes. Van In sentit l'excuse bidon à plein nez, mais il préféra garder son impression pour lui. Il omit même, à dessein, de répéter sa question au sujet de la veuve Blontrock.

« Alors, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps.

– J'espère que vous ne m'en voulez pas, commissaire.

– Ce n'est pas grave, répondit Van In avec philosophie. Nous reprendrons contact avec vous une autre fois. »

Willy Gevers hocha la tête et serra la main que lui tendait Van In, avant de le précéder jusqu'à la porte d'entrée.

« Vous êtes déjà sur la piste du meurtrier ? demanda-t-il en prenant sa veste au portemanteau.

– J'en ai bien l'impression », répondit Van In.

Versavel et Carine demeurèrent impassibles. Si Willy Gevers était impliqué dans le meurtre d'Hubert Blontrock, cette réponse ne manquait pas de le rendre nerveux et de le pousser à la faute.

Il y avait beaucoup de monde sur le quai de la gare. Des gens pressés descendaient du train en se faufilant à travers la foule, d'autres gens pressés s'agglutinaient devant les portes des wagons pour y entrer. Charles Maréchal vit sa chère Virginie à deux doigts de se faire

renverser par une horde de collégiens hurleurs. Il voulut voler à son secours, mais ses jambes ne furent pas assez rapides. Alors, il hurla quelques insanités à l'adresse des jeunes. Virginie tourna la tête de son côté. Elle irradiait.

« Tu n'as pas changé d'un poil, Charles ! dit-elle lorsqu'il arriva enfin à sa hauteur.

– Toi non plus ! »

Elle le serra dans ses bras et lui fit la bise.

Il sentit une décharge d'électricité parcourir sa colonne vertébrale et exploser sous sa calotte crânienne.

« Je suis fou de joie de te revoir après tout ce temps ! » dit-il lorsqu'il eut repris le contrôle de lui-même.

Il empoigna sa valise, et elle lui prit la main. Virginie sentit son cœur battre plus vite. Après toutes ces années, elle le désirait toujours autant. Comment diable avait-elle pu être stupide au point de rompre avec lui parce que ses parents estimaient qu'il n'était pas un bon parti pour elle ? Elle l'avait regretté toute sa vie.

« Et tu ne sais pas à quel point je suis contente de pouvoir te tenir la main ! »

Elle appuya son front contre l'épaule de son ancien fiancé, comme à l'époque.

« Tu dois avoir faim, dit Charles Maréchal. On va manger un bout quelque part ?

– Je te suis », dit-elle en souriant.

Willy Gevers démarra et sortit sa voiture, une BMW X5 anthracite, du garage. Il avait deux possibilités : appeler Nathan Six et le mettre au courant de la visite qu'il venait de recevoir ou fermer sa gueule. Il sortit de la ville, pour le cas où la police l'aurait fait suivre, avant de faire demi-tour. Après mûre réflexion, il prit la décision de commencer par passer chez Marie-Louise. Cinq minutes plus tard, il sonnait chez elle.

« Excuse-moi de venir comme ça à l'improviste, Marie-Louise, mais...

– Tu n'as pas à t'excuser, Willy ! En voilà des manières ! Entre et explique-moi ce qui se passe !

– J'ai reçu la visite des flics. Ils voulaient en savoir plus sur Hubert. »

Ils allèrent s'installer au salon, dans la pièce même où Blontrock avait été assassiné. La tache de sang était toujours visible sur le tapis, alors qu'il avait déjà été traité plusieurs fois au moyen d'un produit spécial.

« Je t'offre quelque chose à boire ? Un petit cognac ? Il reste une bouteille de fine Napoléon sur l'armoire. Ce serait un péché de la laisser s'évaporer. »

Elle se leva et remplit le verre de Willy Gevers. L'alcool ambré répandit aussitôt son arôme capiteux.

« Allez, vas-y, maintenant ! Raconte ! »

La veuve s'assit en face de Gevers et croisa les jambes. Il lut un éclat légèrement moqueur dans ses yeux gris. Trente ans auparavant, elle s'était traînée à ses pieds. Depuis lors, beaucoup de choses avaient changé.

« Les flics envisagent d'enquêter sur les quatre cent mille euros qu'Hubert a reçus quand il a vendu sa part. Je voulais savoir si tu...

– Je serai muette comme une tombe, Willy. Tu le sais.

– Oui, mais...

– Ne te fais pas de soucis. Je m'en sortirai. J'ai réalisé un bon investissement. »

Willy Gevers but une gorgée de cognac et regarda Marie-Louise à travers son verre. Elle était encore très belle pour son âge. Comment étaient ses seins, maintenant ? Et son ventre, après toutes ces années ? Hubert n'avait heureusement jamais soupçonné leur liaison. Ou alors, il ne le lui avait pas dit.

« Tu vas continuer à vivre ici ?

– Non, je ne crois pas. »

Un silence s'installa. On entendit le tic-tac d'une pendule. L'arôme du cognac se mêlait à l'odeur de livres et de cire d'abeille. Marie-Louise aimait cette atmosphère.

« Toi et Hubert, vous auriez pu avoir une belle vie, dit Willy Gevers.

– Nous aussi », répondit-elle.

Pendant plus de trente ans, elle était restée dans l'ombre de son mari. Un oiseau dans une cage dorée. Il avait joui de tout ce que la vie pouvait lui offrir. Elle avait assisté en silence au gâchis de ses plus belles années, arrachées comme les feuillets d'un calendrier.

« Tu dis ça sérieusement ?

– Bien sûr. »

Hubert et Willy étaient des joueurs impénitents, mais Willy lui avait toujours fait sentir qu'elle était une femme. Il l'avait même emmenée plusieurs fois en voyage. Il n'avait jamais oublié de lui offrir un beau cadeau pour son anniversaire. Hubert, lui, ne voulait partager son argent avec personne. Pendant des années, elle avait espéré parvenir à le changer, mais cela avait été peine perdue.

« Je n'ai jamais été un ange non plus, Marie-Louise.

– Non, tu n'es pas un ange, Willy. Mais tu ne m'aurais jamais demandé de... »

Sa voix se brisa. Un éclat implacable brilla dans ses yeux. Elle n'avait jamais pardonné à Hubert de l'avoir forcée à avorter. « Tu sais combien ça coûte, un mioche ? ! » lui avait-il dit à l'époque.

« Si je peux faire quelque chose pour toi, dis-le-moi. »

Willy s'approcha et posa sa main sur la sienne. Grâce au Jeu, il disposait déjà d'une jolie somme. Et tout indiquait que ce n'était pas près de s'arrêter en si bon chemin. Il avait tout à fait les moyens de l'aider si nécessaire.

« Je me débrouillerai. Encore un petit cognac ? »

Elle prenait beaucoup de plaisir à cette visite. Elle aurait aimé pouvoir passer les bras autour de son cou et le serrer contre sa poitrine. Mais vu la situation, il était plus sage d'attendre un peu.

« Un tout petit, alors. »

Elle prit la bouteille et le servit généreusement. Elle ne se laisserait plus jamais donner d'ordre par personne.

Cruel est le destin. Quand il frappe, il ne fait pas dans la mesure. Hannelore était déjà à la porte de son bureau lorsque le téléphone sonna. Elle n'avait aucune intention de décrocher et, pourtant, elle fit demi-tour et prit le combiné. On ne sait jamais...

Lorsqu'elle reconnut la voix à l'autre bout du fil, elle le regretta.

« On ne peut pas régler ça demain, Olivier ? J'étais sur le point de rentrer chez moi.

– Accorde-moi dix petites minutes, Hannelore.

– Non, Olivier. Je dois rentrer chez moi de toute urgence. »

Olivier Vanderpaele était doté d'une voix douce et chaude qui lui permettait d'obtenir ce qu'il voulait. Et il avait le chic pour trouver une solution à n'importe quel problème.

« Alors je marche jusque-là avec toi. On pourra parler en chemin. »

Hannelore resta à quia.

« Eh bien, d'accord. À tout de suite, dans l'entrée. »

Van In n'allait presque jamais chercher Hannelore à la sortie du palais de justice. Lorsqu'il la vit bavarder avec Vanderpaele, il ralentit et attendit quelques secondes. Ils continuaient à parler. Pire. Cet enfoiré posa la main sur l'épaule de la juge. Van In s'était souvent demandé comment il réagirait s'il apprenait qu'elle lui était infidèle. Se laisserait-il emporter par l'émotion, ou ferait-il semblant de rien pour mieux préparer sa vengeance ? Mais il était sûr d'une chose : le salopard qui oserait coucher avec elle le ferait une fois, mais pas deux. Il s'éloigna et se cacha entre deux voitures en stationnement. Trente secondes plus tard, le couple sortait du palais de justice. Le malotru avait gardé sa main sur l'épaule d'Hannelore et elle ne faisait rien pour se dégager. Van In fut aussitôt en nage. Il voulait absolument connaître le fin mot de l'histoire. Quelques pas plus loin, un avocat de sa connaissance marchait vers sa voiture. Van In avança vers lui.

« Maître Hoornaert ! Puis-je emprunter votre portable un moment ? »

L'avocat sourit en reconnaissant Van In.

« Bien entendu, commissaire. »

Van In lui avait récemment donné un tuyau dans une affaire assez délicate et, depuis, ils étaient en excellents termes.

« Accordez-moi deux minutes ! »

Van In prit le téléphone, s'éloigna de quelques pas et composa le numéro d'Hannelore. Il la vit s'immobiliser et prendre son portable dans son sac.

« Allô ?

– Allô, chérie.

– Un problème ?

– Non, je t'appelle seulement pour te dire que je ne rentrerai pas avant vingt heures. »

Il y eut un silence auquel Van In n'était pas habitué. Dans pareille situation, elle rétorquait généralement du tac au tac.

« Ça ne t'ennuie pas trop ? » ajouta-t-il.

Hannelore regardait Vanderpaele. Elle venait de lui dire qu'elle devait absolument rentrer pour Van In. Elle ne voulait pas qu'il

comprenne.

« Bien sûr que non », dit-elle avec légèreté.

Van In eut du mal à maîtriser sa voix.

« À ce soir, alors.

– Oui, d'accord. »

Elle sourit à Vanderpaele et coupa la communication.

« Ma greffière me demande si elle peut prendre congé demain, dit-elle. Je suis bien obligée de dire oui ! »

Elle rangea son téléphone dans son sac. Elle appellerait Van In au commissariat pour lui expliquer la situation, après quoi elle lui préparerait un bon petit plat. Et si cela ne suffisait pas, elle trouverait bien une autre petite gâterie pour lui.

Des clients se pressaient à toutes les tables. Nathan Six était assis au bar. Il buvait de l'eau pétillante. Assis à côté de lui, Donald Devilder trempait de temps en temps les lèvres dans une coupe de champagne. Sabine Oreels attendait patiemment à une petite table qu'il ait de nouveau le temps de venir bavarder avec elle. Elle portait une longue jupe noire en satin fendue sur le côté et un chemisier blanc transparent qui laissait voir un soutien-gorge noir. Elle ne se gênait pas pour montrer ses seins. La plupart de ses amants aimaient ça, et son mari était le seul qui ne se rendait compte de rien, trop occupé à compter ses sous et à séduire des donzelles plus jeunes que ses propres filles. Mais elle s'en contre-fichait. Leur couple fonctionnait comme ça : aucun des deux ne s'occupait de la vie de l'autre. Elle leva la main et commanda une nouvelle bouteille de champagne. L'alcool la rendait d'humeur moqueuse, et exigeante. Tiens, voilà de nouveau ce flic ! se dit-elle en voyant arriver Van In.

Elle éprouvait de la compassion pour lui car elle savait que ce n'était plus qu'une question de temps. Tôt ou tard, Donald le tiendrait en son pouvoir.

« Ah ! Qui voilà ! »

Devilder tendit la main à Van In et l'invita à prendre un siège. Un serveur posa un verre devant lui.

« Permettez-moi de vous présenter mon bon ami Nathan Six. Nathan, je te présente le commissaire Van In. C'est lui qui mène l'enquête sur l'affaire Blontrock. »

Les deux hommes se serrèrent la main.

« Et quel bon vent vous amène ? » demanda Devilder.

Van In n'avait aucune envie de donner d'explication. Il regrettait déjà d'avoir suivi Hannelore et Vanderpaele dans la rue Saint-Jacques et de ne pas avoir poussé jusqu'à l'impasse du Poisson-Gras. Il ne saurait jamais avec certitude si l'avocat était rentré avec elle. Mais voulait-il vraiment en avoir le cœur net ? Dans le taxi qui l'avait conduit de Bruges à Blankenberge, il s'était posé la question d'une manière obsessionnelle. N'exagérât-il pas un peu ? Hannelore ne le tromperait jamais. Et certainement pas avec un polichinelle du genre de Vanderpaele !

« Je viens payer mes dettes », dit-il.

Devilder eut l'air surpris et échangea un regard de connivence avec Nathan Six.

« Toujours le mot pour rire, commissaire !

– Je n'ai pas peur de dire devant M. Six que je vous dois de l'argent. »

Nathan Six vida son verre d'un trait tout en observant Van In. Devait-il craindre ce flic accro au jeu ? C'était ça, le meilleur enquêteur de Bruges ? Non, il n'avait aucun souci à se faire. Personne ne pourrait établir de liens entre les meurtres.

« Ne m'en veuillez pas, commissaire. Je dois m'en aller.

– Déjà ? ! demanda Devilder. Je pensais que nous... »

Six le fusilla du regard.

« Une autre fois, Donald. »

Van In observa que Devilder hochait la tête avec quelque chose qui s'apparentait à de la soumission.

À neuf heures et demie, Hannelore commença à s'inquiéter. Elle avait essayé d'appeler Van In au commissariat plusieurs fois, mais personne ne pouvait lui dire où il était. Le mieux était encore de téléphoner à Guido.

« Un petit jeu ne peut pas faire de mal, dit Devilder. Vous gagnerez peut-être l'argent que vous avez perdu hier. »

Van In n'avait pas voulu prendre le risque de rentrer chez lui avant huit heures. Il patienterait donc au casino. En soi, cela n'était pas grave. Mais il n'aurait pas dû boire autant de Duvel pour tuer le temps.

« Je préférerais pas, Donald. J'ai promis à ma femme que...

– Allez, allez, commissaire ! Ma femme non plus n'est pas au courant de tout ce que je fais ! »

Devilder lança un regard qui en disait long en direction de Sabine Oreels. Van In suivit ses yeux. Lorsque la femme du magnat de l'ambulance vit que le commissaire la regardait, elle mouilla son doigt et se caressa la lèvre supérieure dans un geste suggestif.

« Il ne faut pas forcément jouer pour de l'argent », ajouta Devilder en cultivant l'ambiguïté nécessaire.

Van In avait ses démons. Jouer une femme ! L'idée le fit aussitôt bander comme un malade.

Il faisait froid dans la voiture. Hannelore était recroquevillée sur son siège. Versavel gardait les yeux fixés sur les phares de la voiture qui les précédait. Il n'était pas tranquille. Que se passerait-il s'ils trouvaient Van In au casino ? Les gens ne devenaient-ils donc jamais adultes ? Ou l'appât du gain était-il à ce point irrésistible ? Van In était le prototype même de l'anticonformiste. Versavel ne comprenait pas comment il était possible qu'il se laisse séduire par un jeu auquel il savait qu'il ne pourrait jamais gagner.

« Ça se pourrait aussi qu'il soit là pour enquêter en solo », tenta-t-il.

Hannelore tourna la tête dans sa direction un quart de seconde et eut un sourire triste.

« Sans te le dire ? Laisse croire les béguines...

– Ce ne serait pas la première fois. »

Hannelore fit non de la tête.

« Van In ne pourrait jamais espérer avoir meilleur ami que toi, mais n'exagère pas, Guido.

– Il t'a téléphoné, quand même.

– Oui. Aujourd'hui, justement. »

Van In appelait rarement Hannelore pour la prévenir qu'il rentrerait tard. Elle était très amère, mais elle estimait qu'elle n'avait rien à se reprocher. Elle n'avait pas proposé à Olivier d'entrer, alors qu'il avait tout fait pour obtenir une invitation.

« C'est quelqu'un d'excessivement jaloux, Hanne. »

Versavel lisait dans ses pensées. Ce n'était pas difficile, car elle lui avait tout raconté. Ils longeaient maintenant l'église du petit village

d'Uitkerke. Dans cinq minutes, ils seraient fixés.

« Tu n'as pas besoin de me le dire. »

Si Van In apprenait qu'elle était allée chez eux avec Vanderpaele, elle pouvait être certaine qu'il lui ferait une scène. Mais pourquoi n'avait-elle pas le droit qu'on lui fasse la cour, alors qu'elle devait tolérer qu'il laisse Carine le draguer ? Il disait que la fliquette faisait ça en toute innocence. N'importe quoi ! Si Carine sentait qu'elle avait la moindre chance de le mettre dans son lit, elle passerait à l'action sans hésiter une seconde. Pareil pour Olivier. Il regardait Hannelore d'une façon qui ne laissait planer aucune ambiguïté. Après ce qu'il lui avait dit ce soir-là, n'importe quelle femme sensée aurait tout fait pour ne plus jamais se retrouver seule avec lui. Et elle, qu'avait-elle dit ?

« À demain ! »

« Je peux te demander une grande faveur, Hanne ? »

Ils arrivaient sur la digue. Un groupe de promeneurs marchait au bord de l'eau. Leurs silhouettes sombres se détachaient sur les vagues écumantes.

« Je m'attends à tout, dit-elle en soupirant.

– Laisse-moi y aller seul.

– Pas question ! »

Versavel gara la voiture, détacha sa ceinture et l'implora du regard.

« Donne-moi dix minutes, Hanne. S'il te plaît. »

« Encore un petit verre de vin, Virginie ? »

Charles Maréchal tendit la main vers la demi-bouteille et sourit à la femme assise en face de lui. Il était tombé amoureux d'elle quarante ans plus tôt, et voilà : elle était enfin là, avec lui. Il avait préparé la chambre d'amis, mais il espérait secrètement qu'il ne faudrait pas en faire usage. Un verre de vin en plus ne pourrait que faciliter la suite. Comme elle ne protestait pas, il remplit de nouveau les verres.

« À ta santé ! »

Ils trinquèrent.

« Encore un biscuit ?

– Volontiers ! »

Il lui tendit le plat.

« Charles, tu trembles. »

Elle lui prit la main.

« C'est que je suis un peu nerveux.

– Nerveux ? »

Elle eut des étincelles dans les yeux. Elle comprenait parfaitement la situation. Charles avait toujours été un amant extraordinaire. Elle s'attendait à un nouveau feu d'artifices.

« Tu es tellement belle, Virginie. »

Charles déposa le plateau et vint s'asseoir à côté d'elle. Elle lui caressa les cheveux. Il en eut des frissons partout.

La bille rebondit sur le bord de la roulette. Van In avait misé sur onze et voisins.

« *Rien ne va plus** ! »

Tous les joueurs avaient les yeux rivés sur la bille. Van In était tellement pris par le jeu qu'il ne sentait même pas le souffle de la personne derrière lui dans sa nuque. Ce ne fut que lorsque Versavel posa une main sur son épaule qu'il se retourna.

« Alors maintenant, tu me suis de ton plein gré, ou je te tire par la peau du cou », dit l'inspecteur en chef.

Il serrait les mâchoires d'un air décidé et ses yeux lançaient des éclairs.

« Voulez-vous que j'appelle ces messieurs de la sécurité ? demanda Devilder lorsqu'il comprit ce qui se passait.

– À votre place, je ne ferais pas ça », murmura Van In.

Versavel pouvait parfaitement venir à bout de deux hommes quand il n'était pas en colère. Mais tel qu'il était là, il pouvait facilement en mettre quatre au tapis.

« Onze, rouge, impair... »

Van In regarda la bille. Elle tremblait encore un peu sur le onze. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de venir jouer ? Et pour du sexe, de surcroît ! Avec une vieille peau qui ne refusait aucun candidat !

« Félicitations, commissaire. Vous venez de remporter le premier prix. Vais-je annoncer la bonne nouvelle à Mme Oreels, ou vous préférez vous en charger vous-même ? »

Devilder sourit et regarda sur le côté. Deux malabars en smoking s'approchaient discrètement de la table de jeu. Il leur aurait déjà fait signe s'il ne s'était pas rendu compte que Van In n'aurait pas approuvé cette décision.

« Tu es seul ? demanda Van In en voyant lui aussi arriver les

malabars.

– Non, répondit Versavel. Hannelore est dans la voiture. »

Ils se déshabillèrent dans le noir. Charles Maréchal ne mit pas son pantalon dans les plis comme d'habitude. Il le lança en boule sur la chaise posée à côté de l'armoire. Pourtant, Virginie fut sous les couvertures avant lui. Lorsque leurs peaux se touchèrent, son corps fut inondé d'un sentiment de plénitude sans égal. Il avait une trique d'enfer.

Durant les cinq premières minutes, personne ne dit rien dans la voiture. Ce fut Versavel qui rompit le silence :

« Ce ne sont évidemment pas mes affaires, mais je trouve qu'Hanne a le droit de savoir ce qui s'est passé.

– Il jouait ? »

Versavel serra les mâchoires.

« Non, dit-il le plus aimablement possible.

– Certain ?

– Certain.

– Qu'est-ce qu'il faisait, alors ?

– Il draguait une vieille », répondit Versavel sèchement.

La radio se mit à grésiller. C'était un appel à toutes les patrouilles. Un homme avait été abattu rue de Jérusalem. L'auteur des faits avait pris la fuite.

Trois voitures de police et deux ambulances étaient stationnées devant la maison de Charles Maréchal. Ça et là, des fenêtres étaient éclairées dans la rue malgré l'heure tardive. Une dizaine de riverains étaient sortis de chez eux pour essayer de voir ou d'entendre quelque chose qui leur permettrait de comprendre ce qui s'était passé. Plusieurs versions circulaient, de « le vieux Maréchal a voulu se suicider » à « il a été victime d'une bande de jeunes islamistes ». Tout le monde s'accordait sur un point : Maréchal avait du foin dans ses bottes, et aucun héritier. L'arrivée de la police sur les lieux ne laissa pas indifférent.

« Ils ne font vraiment aucun effort pour attraper ceux qui ont fait le coup ! dit une vieille maigre comme un clou aux cheveux gris ramenés en arrière qui avait gardé ses pantoufles.

– Et dire qu'on paie ces incapables avec nos impôts ! »

Le silence se fit lorsque deux infirmiers sortirent de la maison avec la civière sur laquelle gisait la victime. Le médecin urgentiste marchait à côté d'eux, tenant la perfusion.

« Ça n'a pas l'air d'être la grande forme, dit un badaud qui se trouvait tout près de l'ambulance.

– Il vit encore ? demanda quelqu'un.

– Aucune idée. »

Charles Maréchal était mal en point, mais il n'était pas mort. L'un des coups de couteau avait perforé un poumon, et il avait perdu beaucoup de sang. Les infirmiers introduisirent la civière dans l'ambulance. Le médecin s'assit à côté du blessé. Van In, Hannelore et Versavel arrivèrent cinq minutes plus tard. Ils trouvèrent une femme assez âgée, extrêmement désespérée, dans le salon. Elle était pieds nus et ne portait qu'une robe de chambre dont le haut s'entrouvrait légèrement. Van In la regarda s'asseoir.

« Vous êtes madame Maréchal ? »

Elle commença à pleurer. Elle ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé. Ils avaient fait merveilleusement l'amour. Charles dormait déjà quand elle avait compris que quelqu'un essayait d'ouvrir

la porte d'entrée. Deux secondes plus tard, elle entendait des bruits de pas dans l'escalier. Elle avait réveillé Charles.

« Madame Maréchal, dit Van In en posant sa main sur son épaule et en la serrant légèrement.

– J'appelle le service d'aide aux victimes ? » proposa Hannelore.

Van In fit oui de la tête. Cette femme était vraisemblablement en état de choc. Elle avait avant tout besoin d'une assistance psychologique.

« Je vais faire un petit tour », annonça Van In en se levant.

Hannelore prit sa place.

« Qui a fait le constat ? demanda Van In.

– Patrick Sioen », répondit Versavel.

Sioen était un jeune inspecteur méticuleux qui prenait son travail très au sérieux. Banal accident de la route ou meurtre, on pouvait toujours compter sur lui.

« Tu veux bien me le ramener ? »

Versavel hocha la tête. Il n'eut pas à chercher bien loin. Sioen était assis dans une voiture de police et prenait la déposition d'un voisin qui affirmait avoir vu quelque chose de suspect.

« Je m'appelle Virginie. Je suis l'amie de Charles. »

La voix douce d'Hannelore l'avait calmée. Elle avait cessé de pleurer.

« Vous vivez ici ?

– Non, j'étais en visite. »

En d'autres circonstances, Hannelore n'aurait pas réussi à réprimer un sourire. Virginie était nue sous son peignoir. À cette heure de la nuit, elle ne sortait certainement pas de la douche.

« Vous veniez souvent ? »

Virginie fit non de la tête, à deux doigts de recommencer à pleurer.

« J'aurais dû. »

Hannelore lui demanda de raconter son histoire, depuis le moment de la rencontre jusqu'au jour où elle avait repris contact avec Charles.

« Nous aurions peut-être pu être heureux ensemble quelques années... Mais personne ne sait ce que la vie lui réserve.

– C'est vous qui avez appelé la police ? »

Virginie avait reçu un téléphone portable de son petit-fils pour ses soixante-cinq ans. Elle le gardait toujours à proximité, même au lit.

« J'ai appelé la police avant que Charles ne descende voir ce qui se

passait, dit-elle.

– Et... ?

– La police a promis d'envoyer quelqu'un immédiatement et nous a conseillé de ne rien faire en attendant. Charles n'a pas voulu écouter. Pour lui, il était hors de question que je courre le moindre danger. »

Il était descendu prudemment, en se demandant si Virginie se faisait ou non des idées. Quand il avait allumé la lumière dans la cuisine, il avait compris.

« Il m'a semblé entendre Charles se battre avec quelqu'un. Il y a eu des cris. Je me suis précipitée en bas. Dans le couloir, j'ai vu un homme armé d'un couteau. Je suis aussitôt remontée en courant et je me suis enfermée dans la chambre.

– Il vous a suivie ? »

Une lueur d'angoisse brilla dans les yeux de Virginie.

« Oui. Il a essayé de forcer la porte.

– Et qu'avez-vous fait ?

– J'ai appelé la police. »

Le commissariat était très proche du domicile de Charles Maréchal. Une patrouille était déjà en route au moment de ce second appel. L'officier de garde l'avait avertie immédiatement et avait donné l'ordre de faire taire les sirènes.

« C'est à ce moment-là qu'il a pris la fuite ?

– Oui. »

Virginie se redressa et regarda droit devant elle. À l'arrivée de la première voiture de police, elle s'était précipitée en bas en appelant Charles. Il ne lui avait pas répondu. Elle l'avait trouvé dans la cuisine, baignant dans une mare de sang. Il l'avait regardée une dernière fois ; puis, ses yeux s'étaient fermés.

« Tu as appris des choses sur ce type ? »

Sioen hocha la tête et tendit à Van In la déposition du témoin.

« La voiture est encore là ?

– Affirmatif.

– Si c'est la sienne, on le tient ! » dit Van In.

Le riverain affirmait avoir vu un homme sortir d'une voiture garée un peu plus loin, juste avant minuit. Le premier appel à la police était arrivé à minuit trois. Une rapide enquête montra que personne dans le voisinage ne possédait de Coccinelle turquoise.

« Tu as noté le numéro de plaque ? »

Question inutile. Quand Sioen faisait quelque chose, il le faisait bien.

« La voiture est au nom de Paul Hilderson. Rue du Village 5, à Houtave.

– Eh bien, je suis curieux de savoir où se trouve M. Hilderson en ce moment.

– Une patrouille est en route pour chez lui. »

Houtave était un bourg tranquille, à mi-chemin entre Bruges et Ostende. Van In s'y était rendu l'hiver précédent pour déguster un hochepot avec Hannelore et Versavel, aux Trois Rois, un café-restaurant antédiluvien qui servait aussi une tarte aux cerises à damner un saint. Il était vraiment dommage qu'on soit au beau milieu de la nuit.

« Tiens-moi au courant si tu as du neuf.

– OK », dit Sioen en portant deux doigts à sa casquette.

Nathan Six jeta son couteau dans le canal à hauteur du lac d'Amour. Il prit ensuite la direction de la porte de Gand. Pourquoi cela avait-il dérapé ? Il avait observé Maréchal pendant plus d'une semaine. Rien n'aurait laissé entendre que le bonhomme avait une maîtresse. Il alluma une cigarette et tenta de réfléchir posément. Lorsqu'il avait entendu les sirènes, il avait paniqué. Il avait quitté la maison en courant. Cent mètres plus loin, il s'était souvenu que sa voiture était garée en face de chez Maréchal. Il ne pouvait plus faire demi-tour, car les flics seraient là d'une minute à l'autre. Et une question le taraudait. Maréchal était-il mort ou vivait-il encore ? Dans ce cas, le Maître du Jeu n'apprécierait pas. Le moindre échec pouvait saper la confiance des joueurs, et ce n'était pas bon pour le Jeu.

Klaas Vermeulen, le chef du labo technique, bâilla en sortant du véhicule. Il restait deux voitures de police devant la maison de Maréchal ; la Coccinelle était entourée de barrières de sécurité. Van In fumait sur le trottoir, comme à son habitude. Quand donc abandonnerait-il cette mauvaise habitude ? Heureusement, Hannelore était là aussi. Il pourrait se reposer les yeux en contemplant sa beauté.

« Bonjour, Vermeulen.

– Bonjour, Van In. »

Les deux hommes se serrèrent la main. Van In fit exprès de souffler la fumée de sa cigarette au visage de l'autre. Le chef du labo technique grimaça, mais choisit de ne pas relever la provocation. Ils n'étaient plus des gamins, quand même.

« Pas de mort, cette fois-ci ?

– Pas encore », répondit Van In.

D'après les médecins, l'état de Maréchal restait critique ; il y avait peu de chances qu'il s'en sorte.

« Il y a eu lutte ?

– Je ne crois pas. La victime a surpris l'auteur du crime.

– Mobile ? L'argent ?

– Possible. La victime possède une collection impressionnante de monnaies anciennes. Et... »

Van In hésita. En général, les voleurs s'intéressaient davantage aux voitures, au matériel électronique, aux bijoux ou à tout autre objet facile à écouler. Pour vendre des monnaies anciennes, il fallait s'adresser à des marchands spécialisés. Et plusieurs indices allaient de toute façon à l'encontre de cette hypothèse. Le type qui avait fait le coup avait voulu tuer Maréchal quand celui-ci l'avait surpris. Il aurait pu tuer son amie aussi. Il y avait là quelque chose de pas logique.

« Monsieur a sans doute déjà résolu l'affaire tout seul, dit Vermeulen en voyant Van In s'absorber dans ses pensées.

– Mais pourquoi a-t-il laissé sa voiture ?

– C'est sa voiture ? demanda Vermeulen en indiquant la Coccinelle.

– Il n'y a qu'une manière de le savoir, répondit Van In. Faites-moi ce plaisir, Vermeulen. Cherchez des empreintes digitales dans l'habitable et dans la maison. Et appelez-moi dès que vous trouvez quelque chose.

– Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire en attendant ? Boire une Duvel ?

– Non, Vermeulen. Je vais à Houtave. »

Paul Hilderson vivait dans une maison individuelle qu'il venait de rénover. L'allée qui menait au garage était encore encombrée de tuiles, de dalles de carrelage et de sable. Les hommes de l'équipe Cobra, six forts gaillards en combinaison bleu marine, dégainèrent leur arme, vérifièrent leurs micros et leurs émetteurs et prirent

position. Le briefing avait duré plus d'une heure. Chacun savait très exactement ce qu'il avait à faire.

Van In jeta sa cigarette à moitié consumée dans le fossé : c'était le signe qu'il était prêt.

« Sois prudent, Pieter ! »

Hannelore regarda furtivement la maison dont l'ombre menaçante se détachait au clair de lune. Elle n'aimait pas que son homme prenne part à ce type d'action. Elle l'embrassa en lui pinçant une fesse.

« Toi aussi, Guido ! »

Six yeux suivirent l'avancée de Van In et de Versavel à travers les viseurs infrarouge. Six doigts se préparèrent à presser la détente. Van In et Versavel sonnèrent. Près d'une minute plus tard, enfin, la lumière se fit à l'étage.

« Ouvrez ! Police ! » cria Van In en entendant une fenêtre s'entrouvrir au-dessus de lui.

– Que se passe-t-il ? » demanda Paul Hilderson en passant la tête.

Un petit point rouge apparut au-dessus de son œil droit : un laser de visée.

« La maison est encerclée ! Sortez immédiatement de la maison, sans armes, les mains en l'air !

– Pardon ? »

Van In eut l'impression de se couvrir de ridicule. Dans les films américains, les bandits répondaient aux injonctions de ce type sans opposer de résistance. À Houtave, les choses ne se passèrent pas tout à fait comme ça. Paul Hilderson mit trois bonnes minutes avant de venir ouvrir la porte. Il ne portait pas d'armes, mais il ne levait pas les mains en l'air non plus.

« Vous êtes bien Paul Hilderson ?

– Oui, c'est moi. Est-ce que je peux savoir ce qui vous donne le droit de nous tirer hors du lit ? J'ai une famille, si vous voulez savoir. La petite a quatre ans, le gamin, six. Ils sont dans les bras de leur maman, terrorisés.

– Je vous répondrai quand vous m'aurez expliqué ce que vous avez traficoté à Bruges cette nuit. »

Même si Hilderson n'était pas le suspect recherché, il était étrange que sa voiture se soit trouvée dans la rue Ouest-du-Marais alors que lui était soi-disant dans son lit. Pour sa défense, il n'avait pas fait de déclaration de vol.

« Qu'est-ce que je serais allé faire à Bruges ?

– Votre voiture s'y trouve bien ! »

Hilderson sursauta, blêmit et devint nerveux.

« Ma voiture ? À Bruges ? !

– On peut entrer ? »

Hilderson demeura immobile.

« Selon vous, où se trouve votre voiture ?

– Mais dans le garage, bien sûr. »

Van In hocha la tête. Il préférerait ne pas imaginer qu'il venait de se fiche le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

« Allons y jeter un coup d'œil, si vous voulez bien. »

Une porte du couloir donnait accès au garage. Hilderson entra et alluma. Il tendit le bras vers la Coccinelle turquoise qui y était garée. Elle portait le même numéro de plaque que celle trouvée dans la rue Ouest-du-Marais.

« Bordel de merde ! s'exclama Van In.

– Vous voyez », dit Hilderson.

Van In se sentit comme quelqu'un en visite chez des amis qui se rend compte qu'il a marché dans du caca de chien une fois arrivé dans le salon. Il n'avait qu'une seule chose à faire : s'excuser, et c'est ce qu'il fit. Mais Hilderson ne voulut pas en rester là. Il annonça son intention de porter plainte pour violation de domicile et violence policière et de demander un dédommagement pour le traumatisme causé à ses enfants. Van In dit qu'il comprenait et salua.

« Est-ce que L'Estaminet est encore ouvert ? »

Van In monta dans la voiture et alluma une cigarette. Il était cinq heures moins le quart. Trop tard pour aller se coucher. Hannelore, pour une fois, ne rouspéta pas. Avant d'aller avec Versavel au casino, elle avait appelé une de ses meilleures amies et lui avait demandé de s'occuper des enfants. Il n'aurait pas été très sympa de sa part de la réveiller à cette heure.

« Il s'en passe, des choses bizarres, à Bruges », fit remarquer Versavel.

Il était épuisé mais, pas plus qu'Hannelore avec sa copine, il ne voulait déranger Frank dans son sommeil.

« Il doit bien y avoir une explication, pour ces deux voitures », dit Van In.

Deux meurtres apparemment sans mobiles avaient été perpétrés la

semaine précédente. À première vue, les deux victimes n'avaient aucun rapport l'une avec l'autre. Quant au mobile, c'était un grand point d'interrogation. Le *modus operandi* restait lui aussi assez obscur. La seule explication logique que voyait Van In était celle-ci : Blontrock avait dit vrai en annonçant l'entrée en action d'un meurtrier en série.

« Les voitures ont un numéro de châssis, dit Hannelore, étonnée que Van In n'ait pas pensé à cet élément passablement évident.

– Bien sûr ! répondit-il. Mais cela n'explique pas pourquoi...

– Pourquoi quoi ? »

Hannelore détestait quand les gens s'interrompaient au milieu d'une phrase, le regard vide.

« Appelle Vermeulen ! Demande-lui de nous rejoindre à L'Estaminet et dis-lui d'apporter les papiers de la Coccinelle ! »

Johan était sur le point de fermer quand la voiture de police qu'il connaissait si bien s'arrêta devant la porte de L'Estaminet. Il réprima un soupir, mais ne montra pas à Van In qu'il aurait préféré aller se coucher.

« Une Duvel, un vin blanc et un Perrier ? » demanda-t-il sur un ton mécanique, sans attendre de réponse.

Hannelore s'installa contre le poêle. Les nuits commençaient à se faire froides ; à Houtave, elle avait dû patienter dehors plus d'une heure et demie. Elle aurait préféré avaler quelque chose de chaud, mais cela pouvait attendre.

« Il n'y a personne à la police fédérale de Bruges qui soit spécialisé en profilage ? »

Van In alluma une cigarette. Il avait rarement eu affaire à des tueurs en série, et il n'était pas pressé de l'admettre.

« Si, je crois, répondit Versavel. Si je ne m'abuse, il y en a un qui est arrivé récemment depuis Bruxelles. »

Johan servit les boissons. Hannelore but une gorgée de vin en réfléchissant. Olivier Vanderpaele avait une spécialisation dans ce domaine. En tout cas, c'était ce qu'il lui avait affirmé lorsqu'ils avaient parlé des deux meurtres après le coup de fil de Van In. Elle n'était pas certaine qu'il soit opportun d'évoquer la chose devant Van In maintenant.

« J'ai récemment lu dans le journal que le phénomène des meurtres en série était amené à augmenter avec l'ouverture des frontières européennes, dit-elle plutôt.

– Possible, répondit Van In. Mais tout le monde sait aussi que les meurtres en série s'accompagnent généralement de violences sexuelles. Or, ici, il n'en est pas question.

– Tu veux que j'appelle la police fédérale ce matin ? Leur expert pourrait peut-être nous aider à répondre à nos questions. »

Van In fit oui de la tête.

« Tu sais ce que je pense de la police fédérale, Guido. Mais... *à la guerre comme à la guerre** ! »

Vermeulen était en train de garer sa vieille Audi derrière la Golf.

« Tiens, voilà notre vieil ami Vermeulen ! »

Cela ne sonnait pas méchant, et ce ne l'était pas non plus. Van In se dépêcha d'allumer une cigarette et inspira profondément la fumée. Il restait un siège libre en face de lui.

« Alors ? »

D'un geste las, Vermeulen chassa le nuage de fumée que Van In venait de produire tout exprès pour lui.

« C'est une fausse plaque, commença-t-il. Et les papiers ont sans doute été falsifiés aussi.

– Comment ça, sans doute ? »

C'était une expression que Vermeulen utilisait rarement dans son travail. Il appuyait ses déductions sur des faits, pas sur des suppositions, ce qui expliquait l'étonnement de Van In.

« La structure du papier du certificat de conformité de la Coccinelle ne concorde pas tout à fait avec celle d'un certificat de conformité officiel. Pour plus de sécurité, je vais introduire une demande auprès des instances compétentes, mais cela m'étonnerait qu'elles ne confirment pas mes conclusions. »

Comme c'est joliment formulé, eut envie de dire Van In, mais il s'abstint. Il était trop fatigué pour se lancer dans de nouvelles bisbilles.

« Mais les documents sont bien au nom de Hilderson ?

– En effet.

– C'est ça qui est bizarre, dit Van In.

– Il y a autre chose. »

Vermeulen eut un large rictus qui eut l'effet de lui creuser les joues et de lui étrécir les yeux. On aurait dit un des Sept Nains.

« Vous avez découvert un autre indice.

– Exactement. »

Van In savait d'expérience qu'il avait intérêt à rester aimable. Il était déjà arrivé que Vermeulen le fasse griller d'impatience, sous prétexte qu'il attendait les résultats d'une analyse.

« Et... vous pouvez nous en dire davantage, Klaas ? »

Van In avait eu toutes les peines du monde à prononcer ce maudit prénom, mais nécessité fait loi.

« Mais très certainement, cher Pieter ! »

Vermeulen sortit plusieurs feuilles de papier de la poche de sa veste et les tendit à Van In.

« J'ai trouvé ça dans une chemise en plastique », précisa-t-il.

Van In craignait d'effacer des empreintes digitales, mais Vermeulen en avait soigneusement prélevé une dizaine.

« Ah ah. »

Van In parcourut les documents. Il s'agissait d'une description minutieuse des faits et gestes de Charles Maréchal. Un chiffre encerclé au feutre rouge avait été écrit dans le coin supérieur gauche de la première page.

« Vingt-huit, dit Van In pensivement. Pourquoi n'a-t-il pas noté l'adresse complète ?

– Pardon ? demanda Hannelore en se penchant vers lui.

– Je me demande pourquoi il n'a noté que le numéro de la maison.

– Peut-être parce que ce chiffre signifie autre chose. »

Van In fit non de la tête. Charles Maréchal vivait rue Ouest-du-Marais au numéro vingt-huit. Qu'est-ce que ce chiffre aurait pu signifier d'autre ? Il commanda une nouvelle Duvel et alluma une cigarette.

« De toute façon, ces documents prouvent que le meurtre a été soigneusement préparé, dit Versavel après les avoir lus à son tour.

– Oui, mais pourquoi ? Charles Maréchal menait une vie très retirée. D'après ses voisins, il ne recevait pratiquement jamais de visites. Qui aurait l'idée d'aller tuer un type pareil ?

– Et de cette manière ! renchérit Versavel.

– Et de cette manière », répéta Van In en écho.

Hubert Blontrock avait été assassiné avec une arme à feu, on avait fait une injection mortelle à Merel Deman, et Charles Maréchal avait été trucidé à l'arme blanche. Était-ce un hasard ou le meurtrier tentait-il de mener la police en bateau en variant chaque fois... Non. Cela aurait voulu dire que ces trois personnes avaient été victimes du

même tueur et, du même coup, que Blontrock avait dit vrai. Mais quel pouvait bien être le rapport de ces trois crimes avec la roulette ?

« Quel était le numéro de la maison de Merel Deman ?

– Tu veux savoir ça tout de suite ? demanda Versavel.

– Ça m’arrangerait, oui. »

Versavel prit son portable et appela le commissariat. Les dossiers étaient posés sur son bureau.

« Tu veux aussi connaître celui de Blontrock ?

– Pourquoi pas ! » répondit Van In.

La réponse leur parvint quelques minutes plus tard.

« Quinze et trente et un.

– Et merde !

– Où est le problème ? demanda Hannelore, qui ne comprenait rien à cette histoire de chiffres.

– Les numéros de la roulette vont de zéro à trente et un », répondit Van In.

Il y eut un silence. Vermeulen fut le premier à réagir.

« Vous n’allez tout de même pas nous dire que l’identité des victimes est déterminée par la roulette ! »

Van In haussa les épaules et but une gorgée de Duvel. Cette théorie était complètement folle, mais c’était une explication possible qui coïncidait avec le témoignage de Blontrock.

« C’est une piste comme une autre, Vermeulen. Et vous comme moi, nous sommes tenus de n’en écarter aucune.

– Que savons-nous réellement des joueurs ? » demanda Versavel.

Depuis qu’il collaborait avec Van In, ils avaient déjà résolu des affaires complexes, du simple fait que Van In s’était accroché à une idée totalement loufoque. Alors... pourquoi pas ?

« Qu’ils jouent pour de l’argent, répondit Hannelore.

– Et si ça ne suffit pas ? »

Il y eut un silence. Même Vermeulen en eut la gorge nouée et fut obligé de déglutir. On lui avait un jour rapporté une histoire de millionnaires qui s’ennuyaient tellement qu’ils organisaient des chasses à l’homme dans les Fagnes, mais ils avaient été mis hors d’état de nuire. Des joueurs de casino qui misaient sur des vies humaines, cela lui semblait tout aussi immoral, voire pire.

« Je propose que nous allions tous dormir quelques heures avant de nous remettre au travail », dit Van In.

Il écrasa sa cigarette et vida sa Duvel d'un trait. Johan, le patron, poussa un soupir de soulagement.

« Mme Dekramer est malheureusement absente aujourd'hui. Demain, elle est à Wiesbaden. Si ma mémoire est bonne, elle sera de retour mardi prochain. Puis-je prendre un message ?

– Non, dit Van In. Je rappellerai. »

Il avait mal au crâne et ne pouvait pas s'empêcher de bâiller. Hannelore était fraîche comme une rose, bien qu'elle n'ait pas dormi une seconde de plus que lui.

« Tu as fait chou blanc ?

– Madame est partie pour Wiesbaden.

– Ah ah, dit Hannelore.

– Pas de chance, boss », commenta Versavel.

Il prit la bouteille thermos et reversa d'autorité du café à tout le monde. Il avait eu raison de penser que la police fédérale avait désormais un profiler, mais il ne pouvait évidemment pas savoir que Mme Dekramer passait plus de temps à l'étranger qu'à Bruges.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

Van In paraissait visiblement déçu. Il s'en voulait également de ne jamais s'être intéressé de près aux tueurs en série.

« On cherche des infos sur Internet, proposa Hannelore, essayant de se rendre utile.

– Tu ne veux pas qu'on aille en bibliothèque, tant que tu y es ? la rabroua Van In.

– Oups, désolée. »

Hannelore but une gorgée de café et regarda Versavel en espérant qu'il comprendrait qu'elle l'appelait à l'aide. Que devait-elle faire ? Était-ce une bonne idée de dire à Van In qu'Olivier Vanderpaele était lui aussi spécialisé dans ce domaine ?

« Avant que je n'oublie, Pieter. Vermeulen a appelé. La Coccinelle a été repeinte. Au départ, elle était bleu marine. D'après le numéro de châssis, il s'agit d'un véhicule volé il y a deux mois auprès du concessionnaire VW. »

Versavel regarda Hannelore de son air qui disait « je fais ce que je peux pour le calmer ». Il n'y parvint pas vraiment, comme le montra la réaction de Van In.

« Ça ne nous avance à rien, ça, Guido !

– Tu as raison, boss. »

Van In pouvait pester pendant des heures quand il se sentait bloqué. Tout le monde savait qu'il était préférable de le laisser ruminer tout seul. Il ne parvenait pas à s'ôter de la tête que des gens étaient peut-être en train de miser sur des vies humaines. Il aurait peut-être balayé cette idée d'un revers de la main s'il n'avait senti en lui-même à quel point le jeu peut vous transformer et vous rendre accro.

« Il faut pourtant faire quelque chose », dit-il après un long silence.

Hannelore prit une profonde inspiration et se gratta la gorge.

« Je connais quelqu'un qui peut nous aider, dit-elle en hésitant. Mais je ne suis pas certaine que cette proposition te plaise.

– Pourquoi n'en as-tu pas parlé plus tôt ?

– Parce que je...

– On s'en fiche, Hanne ! N'importe qui ! Si cette personne peut nous permettre d'avancer, c'est le principal. Ça pourrait être un pédophile, je m'en bats l'œil. »

Hannelore eut envie de dire qu'il ne s'agissait certainement pas d'un pédophile, mais elle eut la sagesse de s'abstenir.

« Olivier Vanderpaele a suivi une formation au FBI. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit. »

La réaction à laquelle elle s'était attendue ne vint pas. Van In alluma tranquillement une cigarette et souffla la fumée devant lui.

« Ah ah, dit-il. C'est de ça que vous parliez, hier.

– Ce n'est pas ce que tu crois, Pieter », répondit-elle, perplexe.

Comment pouvait-il savoir qu'Olivier l'avait raccompagnée la veille ?

« Tu connais ce mec depuis combien de temps, en fait ?

– Tu le sais parfaitement, Van In. Tu ne crois quand même pas que je fais des choses dans ton dos. En tout cas, je ne quitte pas la maison en catimini pendant la nuit pour aller jouer au casino, moi ! »

Van In avait le droit d'être jaloux, pas de l'empêcher de parler à un autre homme. C'était entendu, Olivier n'était sans doute pas animé des intentions les plus pures à son égard, mais encore eût-il fallu qu'elle soit d'accord, et elle ne l'était pas. À moins que... ? Une petite voix ne lui avait-elle pas murmuré que ce ne serait pas si grave d'avoir une petite aventure avec lui et que ce serait même un bon remède à son

spleen ? Il était beau à tomber. C'était son caractère qui ne lui plaisait qu'à demi.

Dans le silence qui suivit, Versavel pressentit l'imminence d'une tempête.

« Pieter a promis de ne plus jamais jouer, non ? »

L'inspecteur en chef regarda son ami. S'il ne parlait pas, il dirait, lui, ce qui s'était produit à l'intérieur du casino.

« Guido a raison, Hanne. On passe l'éponge ? »

Elle fit oui de la tête, sans bien comprendre ce revirement de son homme.

« Je peux lui demander de venir ? »

Van In l'enlaça et l'embrassa sur la joue.

« Vas-y, ma chérie. »

Nathan Six se laissa tomber sur le canapé et alluma le lecteur de DVD. Il avait déjà vu *Hellraiser* une vingtaine de fois, toujours à des moments où il avait besoin de réfléchir. Il avait commis une erreur. Il ne se le pardonnait pas. Que faire, maintenant ? Le Maître du Jeu ne voulait rien arrêter. Pas encore. Les joueurs étaient encore trop avides et les gains trop élevés. Ses problèmes, tout le monde s'en fichait. Il avait perdu la bagnole, quelqu'un capable de l'identifier était encore en vie, et il avait abandonné derrière lui le dossier de la victime. Trouver une tire, ça prenait du temps. Mais il pouvait peut-être trouver une solution intermédiaire. Ce qui l'embêtait, c'était la bonne femme. Elle avait peut-être donné sa description à la police, ce qui était forcément préoccupant. Mais elle ne l'avait vu que l'espace de quelques secondes, à un moment où elle se trouvait dans un état de panique. Il savait d'expérience que les portraits-robots étaient généralement inefficaces. Le pire, c'était les empreintes digitales sur le dossier et dans la voiture. Heureusement, il n'avait jamais été en contact avec la justice : ils ne pouvaient rien faire de ses empreintes. Nathan Six sourit et alluma un cigare. Sur l'écran, une scène atroce en suivait une autre, implacablement.

« Est-ce que Vanderpaele est au courant d'éléments de l'enquête ? demanda Van In alors qu'ils sortaient de la voiture.

– Je lui ai dit une ou deux choses, concéda Hannelore.

– Comme ça ?

– Comment ça, comme ça ? »

Durant le trajet, Van In avait fait le point. Olivier Vanderpaele était un avocat talentueux affublé d'une belle gueule et il vivait seul. Personne ne savait pourquoi il avait déménagé de Lierre à Bruges en catastrophe. Les meurtres avaient été commis juste après son arrivée ; il avait cherché à entrer en contact avec Hannelore et il avait parlé de l'enquête avec elle. Par un curieux hasard, monsieur avait travaillé dans un casino et était expert en profilage.

« C'est lui qui a pris l'initiative ? »

Hannelore fusilla Van In du regard.

« Ce que tu peux être tordu, parfois ! » répondit-elle.

Son assertivité n'était que feinte. Lequel d'entre eux avait mis ce sujet sur le tapis ? Elle ne s'en souvenait pas.

« Je posais la question comme ça.

– Je ne sais plus », répondit-elle.

Versavel sonna. On vint ouvrir presque immédiatement. Olivier Vanderpaele portait un costume beige, une chemise bordeaux et des chaussures noires de chez Strelli – Versavel les reconnut car Frank avait les mêmes.

« Excusez le désordre, dit l'avocat en les précédant dans le salon. Vous savez que je suis seulement de passage. »

Van In considéra les piles de livres posées à même le sol. Dans un coin, une lampe sur pied d'un designer italien veillait sur un impressionnant bureau en frêne massif. Le centre de la pièce était occupé par deux canapés en cuir qui n'étaient plus de première jeunesse, à en croire le cuir craquelé et les coussins défoncés.

« Je croyais que vous aviez trouvé une maison, dit Van In innocemment.

– Vous parlez de celle de la rue des Bouchers ?

– Oui.

– Je crois que je vais encore attendre un peu, répondit Vanderpaele. Les maisons sont assez chères à Bruges, vous savez. »

Van In détestait le ton sur lequel l'autre lui parlait, mais il faisait de son mieux pour ne pas le montrer. En général, les avocats sont au courant du prix de l'immobilier, même dans d'autres villes que la leur. Van In mourait d'envie de lui demander pourquoi il avait choisi de s'installer à Bruges, mais il s'abstint.

« C'est vrai, dit-il.

– Mais je vous en prie, asseyez-vous ! dit Vanderpaele en souriant effrontément à Hannelore. Que puis-je vous offrir à boire ? Un jus de fruits, un Coca ? Du champagne ? Un alcool ?

– Rien, merci, répondit Van In.

– Et toi, Hannelore ? »

Versavel comprit que Van In bouillait à l'intérieur et, pour une fois, il était dans le même état. Qu'est-ce que ce type s'imaginait donc ?

« D'après la juge d'instruction Martens, vous êtes spécialisé en profilage », dit Van In sur un ton perfide.

Vanderpaele joua les modestes.

« Je connais deux ou trois choses sur le sujet, commissaire. Vous avez le temps ?

– Une petite heure. »

Hannelore jeta un regard désespéré vers Versavel. Si ces deux-là continuaient sur ce ton, ils allaient finir par en venir aux mains. D'un autre côté, Van In montrait ses ergots quand il sentait la concurrence d'un autre coq, et ça, ce n'était pas pour lui déplaire.

« Pieter veut savoir s'il existe une catégorie de tueurs en série qui ne violent pas leurs victimes. Qui tuent juste pour le plaisir de tuer.

– Ou pour l'argent », ajouta Van In.

Vanderpaele joignit les mains et prit la mine désolée d'un professeur qui constate, la fin de l'année venue, que ses élèves n'ont rien compris.

« Les choses ne sont pas si simples, dit-il d'un air important.

– Permettez-moi de formuler la question différemment, dit Van In. Certains tueurs en série agissent-ils mus par une sorte de sentiment de supériorité ?

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien... J' imagine des gars qui voudraient montrer au monde entier qu'ils sont plus intelligents que le commun des mortels.

– Cela existe, assurément », répondit Vanderpaele.

La conversation menaçait de tourner au jeu du chat et de la souris. Van In ne se contenait plus. Hannelore lut dans ses yeux.

« Notre temps est précieux, Olivier », dit-elle.

Vanderpaele avala sa salive et tenta de s'enfoncer dans le canapé avec nonchalance.

« Vous savez, commença-t-il sur le ton de l'anecdote, que les

producteurs de films hollywoodiens reçoivent régulièrement des propositions de scénarios écrits par des tueurs en série qui expliquent comment ils procèdent et comment ils mènent la police en bateau ?

– Vous parlez de vrais tueurs en série, ou de types qui se la jouent ?

– C'est difficile à déterminer. Mais il est un fait que les tueurs en série condamnés par la justice se prêtent à ce petit jeu. En général, leurs scénarios sont tellement fous qu'il est impossible d'en faire des films. Mais il arrive que certains proposent des idées vraiment intéressantes. Il y en a des centaines qui circulent sur Internet.

– Ah ! Tu vois que c'était une bonne idée ! dit Hannelore en souriant à Van In.

– Bien sûr. On trouve tout sur Internet, renchérit Vanderpaele.

– Je croyais que vous aviez suivi une formation au FBI, dit Van In.

– Vous n'en doutez tout de même pas, commissaire ? rétorqua Vanderpaele en se redressant.

– Bien sûr que non. »

Van In sourit, satisfait. Il avait enfin trouvé le talon d'Achille de cet avocat à la petite semaine.

« C'est un de mes grands rêves. Si j'avais suivi un cours au FBI, je serais tellement fier que j'accrocherais mon diplôme au mur ! » dit-il en regardant autour de lui.

Il avait conscience d'en faire un peu trop, mais il s'en fichait pas mal. Il était pratiquement certain que Vanderpaele n'avait aucun diplôme du FBI.

« C'est bien ce que je craignais. Vous ne me croyez pas, dit Vanderpaele, amer.

– C'est vous qui le dites », répondit Van In calmement.

La réaction du bellâtre finissait de le convaincre. Cela lui mit du baume au cœur.

« C'était vraiment nécessaire de traiter Vanderpaele comme tu l'as fait ? » demanda Hannelore en refermant la portière.

Elle alluma une cigarette, ce qu'elle ne faisait dans la voiture que quand elle était en colère.

« En tout cas, je me suis bien amusé. Tu le crois, peut-être ? Il a perdu son diplôme pendant le déménagement ! Laisse-moi rire ! Si Vanderpaele est expert en profilage, alors moi, je...

– Alors toi, tu dormiras tout seul sur le canapé ce soir. »

Hannelore tira coup sur coup sur sa cigarette, puis la lança par la vitre ouverte. Elle pensa aux enfants, à la maison, et à toutes les années qu'elle avait partagées avec Van In. Et si elle s'était trompée ?

« Il est de nouveau en retard », dit Carine.

Il était neuf heures moins dix, et Van In n'était toujours pas arrivé au commissariat. Elle jeta un regard oblique en direction de Versavel, qui dactylographiait des P-V d'un air absorbé. Bien sûr, il savait où se trouvait Van In, mais elle le connaissait depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il ne lâcherait rien.

« Comment va la victime ? » demanda-t-elle.

Versavel répondit sans lever les yeux.

« Elle est toujours dans un état critique. »

Carine haussa les épaules. Les hommes ! se dit-elle en soupirant. Elle se leva et se dirigea vers la porte. Pourquoi ne l'impliquait-on jamais dans l'enquête ? Elle faisait mal son travail, c'était ça ?

« Salut, Carine ! »

Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine. Elle pivota sur elle-même et adressa un large sourire à Van In. Il marchait d'un pas énergique dans le couloir. Il était rasé de frais et il avait encore les cheveux mouillés de la douche.

« Je suis certaine que tu as maigri de plusieurs kilos en quelques semaines ! Ne me dis pas le contraire ! s'exclama-t-elle alors qu'il lui faisait la bise.

– Les hommes deviennent coquets en vieillissant, ma belle. »

Ma belle ! Il l'avait appelée « ma belle » !

Pouvait-elle espérer quelque chose de lui, ou était-ce juste le signe qu'il s'était de nouveau disputé avec Hannelore ?

« En tout cas, tu es magnifique, dit-elle d'une petite voix.

– Toi aussi. »

Hou, ce regard ! Allait-il aussi lui donner une petite tape sur les fesses comme elle l'espérait si elle se retournait ? Non, rien. La tantouze s'arrêta immédiatement de taper son P-V. Elle l'aurait parié.

« Un café, Pieter ? proposa-t-elle pour essayer de prolonger cet instant de grâce.

– Le thermos est à moitié plein », intervint Versavel.

Van In fit oui de la tête et se dirigea vers l'endroit où se trouvaient

les tasses, sur l'appui de fenêtre.

« Tu as du neuf sur la petite amie de Maréchal ?

– D'après le médecin, elle pourra rentrer chez elle aujourd'hui », répondit Versavel.

Elle avait passé la nuit à l'hôpital Saint-Jean en observation, conformément au souhait du médecin urgentiste.

« Est-ce bien raisonnable ? »

Elle avait regardé dans les yeux l'homme qui avait abattu Maréchal. Par son témoignage, elle pouvait fournir des indices susceptibles de mener à son arrestation.

« Tu as raison, dit Versavel. Je vais m'occuper de la mettre à l'abri. »

Van In pivota. Carine avait l'air un peu déçue.

« Tu as encore besoin de moi ? demanda-t-elle.

– Bien sûr que j'ai encore besoin de toi. »

Après l'entretien avec Vanderpaele, Van In avait mûri un plan dont il n'avait encore osé parler à personne. Durant sa séance matinale de musculation, il avait décidé de le mettre en application. Si Hannelore était d'accord.

« Dis-moi ce que je dois faire ! demanda Carine, prête à tout.

– Être ma maîtresse un petit moment. »

Le palais de justice grouillait d'animation. Comme à chaque séance du juge de police, une foule composée non pas de curieux mais de personnes convoquées se pressait dans les couloirs. La plupart étaient là pour conduite en état d'ivresse.

« À la grâce de Dieu ! dit Van In en montant dans l'ascenseur avec Versavel.

– Ne compte pas trop sur un soutien de ce côté-là, Pieter. »

Versavel trouvait le plan que Van In venait de lui présenter audacieux, dangereux et à la limite de l'illégalité, mais il avait de grandes chances de réussir. S'il s'avérait qu'on misait sur des vies humaines dans des casinos illégaux, ils avaient le choix entre deux stratégies : surveiller les joueurs notoires afin de localiser lesdits casinos. Ou infiltrer le réseau.

« Si nous ne parvenons pas à prouver qu'ils jouent des vies humaines, le tueur et les commanditaires s'envoleront dans la nature, objecta Van In.

– C’est vrai, mais...

– Je garderai mes mains dans mes poches, Guido.

– La question est de savoir si Hannelore le croira. »

La porte de l’ascenseur s’ouvrit. L’étage des juges d’instruction était nettement plus calme que le rez-de-chaussée. Dans le silence quasi monacal flottait non pas l’odeur de l’encens, mais le parfum de Dame Justice. La porte d’Hannelore était grande ouverte. Elle les attendait, avec le procureur Beekman.

« Tu en as fait des mystères, au téléphone ! dit Hannelore en embrassant Van In.

– Il y a des choses qu’on ne dit pas au téléphone, ma chérie. »

Van In serra la main de Beekman et s’assit. Versavel l’imita.

« Je vous serais reconnaissante si vous me laissiez d’abord...

– C’est moi qui dirige l’enquête, ma chérie. »

Elle n’aimait pas du tout qu’on lui parle sur ce ton, mais elle laissa malgré tout Van In parler cinq minutes sans l’interrompre, ce qui lui permit de développer les principaux points de son plan.

« Puis-je savoir comment tu comptes financer cette opération ? » demanda Hannelore en posant son menton sur ses deux mains.

Elle avait décidé de ne pas parler de Carine tout de suite. Il ne croyait tout de même pas qu’elle allait accepter qu’il la fasse passer pour sa maîtresse ?

« C’est en effet un problème », répondit Van In.

Il devait commencer par miser gros s’il voulait entrer en contact avec de vrais joueurs. Et puis, rien ne lui permettait de penser qu’on finirait par lui faire confiance au point de lui parler des casinos illégaux. S’ils existaient, bien sûr.

« Et non des moindres ! ajouta Beekman. De combien crois-tu avoir besoin pour faire bonne figure à la table de jeu ? »

Van In ne répondit pas tout de suite.

« J’ai déjà joué quelques fois. Je suis pratiquement certain que Devilder me fera crédit si je réussis à le persuader que j’en ai besoin.

– Et il te faut Carine pour ça ?

– Une maîtresse me rend plus vulnérable, ma chérie.

– Idiot !

– S’il vous plaît, ne vous disputez pas ! demanda Beekman.

– Je crois que tu ne nous as encore jamais entendus vraiment nous disputer, Jozef », répondit Hannelore avec véhémence.

Versavel regarda par la fenêtre. Personne ne pouvait garantir que Van In réussirait à infiltrer le réseau de cette manière. Personne non plus ne pouvait prouver que Devilder, du casino de Blankenberge, avait quelque chose à voir avec ces casinos illégaux. Mais que faire ? Attendre un nouveau meurtre ?

« Si je comprends bien, Van In et mademoiselle Neels veulent infiltrer le milieu tout en faisant croire qu'ils ont été démis de leurs fonctions, résuma Beekman. Est-ce que ce n'est pas un peu trop américain, comme idée ?

– Trop américain, ou trop olé olé ! Ce n'est pas sérieux ! intervint Hannelore. Moi, je ne marche pas.

– Je crains que la Justice n'ait pas les moyens de financer une telle opération, dit Beekman.

– Il doit bien y avoir une autre manière d'arrêter les meurtres. Tu as un témoin. Et la dernière victime va peut-être s'en sortir ! »

Van In pencha la tête en signe de soumission. En réalité, il n'avait jamais vraiment pensé possible d'obtenir l'accord d'Hannelore et de Beekman. Eh bien, soit. Il s'en passerait.

« Vous avez sans doute raison », dit-il.

Van In et Versavel passèrent le reste de la matinée à L'Estaminet. La Duvel et le Perrier coulèrent à flots.

« Tu t'es bien vite avoué battu, Pieter », dit Versavel en sondant son ami du regard.

Il y avait quelque chose qui clochait. Van In n'était pas débile, il devait savoir que son plan était pratiquement voué à l'échec. Pourquoi l'avoir proposé ? Hannelore n'aurait jamais accepté qu'il passe plusieurs semaines avec Carine.

« Ils ont sans doute raison, Guido.

– Il y a autre chose qui te travaille ?

– Si tu veux savoir, j'ai très envie de vérifier le curriculum de ce Vanderpaele. »

Versavel hocha la tête. C'était donc ça ! Monsieur était jaloux !

« C'est si grave que ça ? »

Van In but une grande lampée de Duvel. Il alluma une cigarette. Versavel était le seul à qui il pouvait se confier s'il voulait mettre son plan à exécution, mais était-ce bien sage ? Personne n'accepterait qu'il mette en jeu le bonheur de sa famille pour résoudre une affaire.

« Je veux savoir tout ce qu'il y a à savoir sur ce type !

– Aucun problème », répondit Versavel.

Van In leva la main et commanda une nouvelle Duvel et une assiette de fromage. L'amie de Charles Maréchal était au commissariat, en train de faire un portrait-robot de son agresseur. Vermeulen avait prélevé les empreintes digitales qui se trouvaient sur le porte-documents. Jusqu'à présent, il n'avait rien trouvé dans son fichier informatisé. Bref, il n'y avait de toute façon rien d'autre à faire.

La camionnette qui faisait une lente marche arrière sur le parking de L'Oie gavée n'avait ni nom ni logo. Willy Gevers était assis au volant, la mine grave. En temps normal, un lieu était utilisé plusieurs fois, mais le Maître du Jeu lui avait fait savoir par l'entremise de Nathan Six qu'il devait retirer les tables de jeu de toute urgence et les stocker dans le dépôt de Waardamme. Ils allaient sans doute arrêter provisoirement les opérations, le temps que la température redescende. Il fallait coûte que coûte éviter que la police remonte jusqu'au Maître du Jeu. Mais les risques étaient peu élevés. À part Nathan Six, personne ne connaissait son identité. Était-ce un des joueurs ? Ou quelqu'un d'extérieur au monde du jeu ? Ou Nathan Six lui-même ? Une antique Mercedes pénétra sur le parking. À son bord, quatre hommes originaires d'Europe de l'Est. C'étaient eux qui chargeraient les tables dans la camionnette et qui les déchargeraient ensuite à Waardamme. C'étaient des travailleurs efficaces et bon marché.

On n'entendait pas une mouche voler au 204. Van In piquait un petit roupillon sur sa chaise. Versavel lisait le journal. Dehors, il pleuvait. L'après-midi promettait d'être plan-plan.

« Ils s'en prennent de nouveau au bourgmestre !

– Quoi ? Quoi ? dit Van In en s'éveillant en sursaut.

– Écoute ça ! *Un tueur en série jette son dévolu sur Bruges !* »

Versavel lut l'article à voix haute. Le journaliste, qui ne signait jamais que de ses initiales, confrontait Moens aux meurtres qui avait frappé la ville ces dernières semaines et lui posait des questions venimeuses sur l'avancement de l'enquête.

Van In s'étira, bâilla à s'en décrocher la mâchoire et jeta un œil à l'horloge murale au-dessus de la porte. Il avait dormi une demi-heure, et cela lui avait fait du bien.

« Moens va nous donner des patrouilles supplémentaires pour rassurer la population, tu vas voir ! »

Il n'avait pas fini sa phrase que le téléphone sonnait.

« Tu prends ? Ou c'est moi ? »

Versavel posa son journal et décrocha. C'était Vermeulen. La communication ne dura pas plus de deux minutes.

« Le portrait-robot est terminé. Vermeulen nous demande de passer.

– Il ne peut pas venir, lui ?

– Il fallait décrocher, tu le lui aurais demandé.

– Il a parlé des empreintes digitales ?

– Non. Tu crois qu'elles vont donner quelque chose ? »

Van In secoua la tête.

« Quand on se donne autant de mal pour dissimuler l'origine de sa caisse, on ne laisse pas d'empreintes digitales. Je crois qu'on a affaire à un type d'une intelligence hors du commun, Guido.

– Nous avons quand même un portrait-robot. »

Van In soupira.

« On en avait aussi pour les tueurs fous du Brabant¹.

– C'est vrai, concéda Versavel.

– D'un autre côté... »

Van In s'extirpa de sa chaise et marcha jusqu'à la fenêtre en fronçant les sourcils. Lire et relire les dossiers, cela permet souvent de repérer des contradictions ou des indices auxquels on n'avait pas tout de suite porté attention. Parler d'une affaire aussi.

« On a sa voiture. Et je n'ai pas l'impression qu'il en possède une deuxième. »

Cela faisait onze ans que Van In vivait sans voiture, et cela ne lui manquait pas. Mais il savait qu'il en allait différemment pour la plupart des gens.

« Soit il est plus prudent que nous le pensons et il prend le temps de maquiller une autre tire, soit il va en acheter, en louer ou en voler une. »

Autant dire que c'était chercher une aiguille dans une botte de foin, mais ils avaient au moins quelque chose à se mettre sous la dent. Van In marcha jusqu'à la carte de Flandre occidentale punaisée au-dessus du bureau de Versavel, s'empara d'un feutre et relia Ostende, Bruges et Knokke.

« On a combien d'hommes à notre disposition en ce moment ?

– Douze, répondit Versavel après avoir fait une rapide addition.

– Bon, dit Van In. On les envoie tous sur le terrain avec le portrait-robot du suspect. Qu'ils aillent d'abord voir les agences de location de voitures et les garages d'occasion.

– Le commissaire en chef De Kee va être ravi.

– Tu sais ce que j'en pense, de De Kee ? »

Le commissaire en chef ne croyait pas en ce type d'opération de grande envergure. Et puis, lui et Van In n'étaient pas les meilleurs amis du monde. Ce ne serait pas la première fois qu'ils seraient en désaccord.

« Et nous ? Qu'est-ce qu'on fait, en attendant ?

– On met Maréchal sous protection policière.

– Qui veux-tu mettre sur le coup ?

– Je m'en fiche, Guido. Rameute quelques agents de quartier si tu veux.

– Et son amie ? »

Ils avaient installé Virginie dans l'ancien appartement de Frank, qu'il avait conservé parce qu'il y restait domicilié pour raisons fiscales. Il ne s'en servait pratiquement plus, sauf en cas d'urgence. Quand il s'était disputé avec Versavel, par exemple.

« Elle est en sécurité où elle est.

– OK, boss. »

Versavel se mit au garde-à-vous et claqua des talons. Il aimait ça, quand il y avait de l'action.

Nathan Six baissa la vitre de la Ford K qu'il venait de louer et souffla la fumée de son Cohiba à l'extérieur. C'était son troisième cigare en six heures. Il était méconnaissable, avec sa barbe postiche, sa fausse moustache et sa perruque. Les patients des soins intensifs avaient le droit de recevoir des visites deux petits quarts d'heure par jour, un le matin, un l'après-midi. Nathan Six était arrivé à l'hôpital Saint-Jean en tout début de journée et s'était garé près de l'entrée, afin de surveiller les entrées et les sorties. Deux bouteilles en plastique étaient posées sur le siège du passager. L'une contenait de l'eau minérale ; il pissait dans l'autre.

À trois heures moins le quart, Virginie descendit du bus et se hâta vers l'entrée de l'hôpital Saint-Jean. Une demi-heure plus tard elle

passait la porte en sens inverse. Le bus qui devait la ramener chez elle passait cinq minutes plus tard. Nathan sortit de sa voiture et la suivit. L'opération était risquée, malgré ses postiches, mais c'était la seule manière de connaître son adresse. Elle descendit du bus à la gare et en prit un autre en direction de Sint-Andries.

Les policiers expérimentés admettent volontiers qu'ils n'auraient jamais résolu certaines affaires sans un brin de chance. À quatre heures moins cinq, l'inspecteur Sioen appela Van In pour lui annoncer que le suspect avait loué une Ford K bleu marine au nom d'André Clarysse et qu'il avait payé en liquide.

« Plus rien ne peut me gâcher ma journée, Guido ! »

Van In appela l'officier de garde et lui demanda de prendre contact avec toutes les patrouilles, avec ordre de localiser le véhicule de toute urgence.

« Une Ford K bleu marine, immatriculée GTF 543 », répéta l'officier de garde.

« Tu crois qu'il a utilisé une fausse identité ? demanda Versavel lorsque Van In eut raccroché.

– C'est possible, mais il se peut aussi qu'il ne se pose aucune question et qu'il ait utilisé son vrai nom. »

Moins d'une demi-heure plus tard, l'équipe Cobra entourait la maison d'André Clarysse, rue Longue-du-Marais. Van In était extrêmement nerveux. Après la catastrophe de Houtave, il ne pouvait pas se permettre une deuxième gaffe.

« La maison ne me plaît pas, Guido.

– La villa, tu veux dire. »

La villa d'André Clarysse était posée au milieu d'un jardin superbement entretenu d'au moins trente hectares et pouvait largement abriter quatre familles.

« Il fait quoi, ce type, dans la vie ?

– Gérant de sociétés, répondit Versavel. Pas vraiment le genre à louer une Ford K.

– Marié ?

– Affirmatif. »

L'arrivée de l'équipe Cobra avait causé un certain émoi dans le quartier. Un riverain avait déjà appelé le parquet pour s'informer de

ce qui se passait. Van In se sentait comme un mannequin qui vient de s'étaler en plein défilé de mode.

« Je renvoie les hommes chez eux ? »

Van In réfléchit fébrilement avant de répondre à la question. Tout indiquait que cet André Clarysse n'était pas l'homme qu'ils recherchaient, mais il ne pouvait pas prendre le risque de passer à côté du tueur. La gérance de société était une occupation suffisamment vague pour être susceptible de couvrir des activités criminelles.

« Allez, c'est bon ! dit-il.

– C'est bon, quoi ?

– Renvoie-les chez eux, Guido. »

Nathan Six considéra l'immeuble où était entrée Virginie. Il comptait cinq étages et autant d'appartements. Il attendit quelques minutes avant de traverser la rue et de franchir la porte principale. Dans l'entrée, un interphone, avec cinq sonnettes pourvues d'une étiquette indiquant le nom des locataires. Un seul célibataire, un certain Frank Christiaans. Nathan Six fronça les sourcils. Comment savoir où créchait la maîtresse de Maréchal ? Il lui restait quatre possibilités s'il excluait ce Christiaans. Il décida d'attendre la tombée de la nuit. Quand les fenêtres s'éclaireraient, il verrait à l'intérieur des appartements. Si cela ne donnait rien, il chercherait autre chose. Il retraversa la rue et entra dans un café au bout de la rue car il était tenaillé par la soif. Il sentait le sang battre dans ses artères. La tension prenait possession de toutes les fibres de son corps. Il se sentait à la fois le prédateur et sa proie. Le prédateur en lui était calme et assuré, la proie, alerte et farouche. Il était certain que les flics ne lui mettraient jamais la main au collet. Et il ne doutait pas une seconde de sa capacité à mettre sa mission à exécution, malgré les petites erreurs qu'il avait commises et celles qu'il ne manquerait pas de commettre de nouveau. Un plan n'était parfait que si l'on tenait compte de la possibilité d'une ou deux bévues. C'était un autodidacte, qui avait tout appris dans les livres et dans les films. Il avait entraîné sa mémoire à fonctionner comme un ordinateur. Il avait prévu une solution pour chaque cas de figure. Il tenait le rôle principal dans le jeu vidéo qu'il avait lui-même conçu, un jeu sans logiciel et sans matériel informatique qui ne se jouait pas dans la réalité virtuelle mais

dans le monde réel.

Depuis l'enfance, il imaginait des scénarios, mais les gens à qui il les avait présentés jusque-là lui avaient toujours ri au nez. Son père, surtout, avait été dur avec lui. Quand il entra au café Chez Rosette, il y avait trois clients : un homme en complet-veston dans la quarantaine, sans doute un représentant de commerce, et deux petits vieux, chacun assis à une table. Rosette n'était pas très aguichante, avec son gros ventre et ses joues couperosées. Nathan Six commanda un café.

« Bonjour, dit Van In à l'homme aux cheveux gris ramenés en arrière qui lui ouvrit la porte. Vous êtes André Clarysse ? »

L'homme posa un regard étonné sur Van In. Son nom était écrit à côté de la sonnette.

« Eh bien... oui », marmonna-t-il, les sourcils froncés.

Au premier coup d'œil, ils comprirent que ce n'était pas le type qu'ils cherchaient. Les portraits-robots n'étaient pas toujours extrêmement précis, mais l'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte ne présentait aucune ressemblance avec celui décrit par Virginie.

« Je suis le commissaire Van In et voici l'inspecteur en chef Versavel. On peut entrer ?

– Je ne vois pas pourquoi », répondit Clarysse, toujours interloqué. Van In se sentit comme un collégien convoqué chez le directeur.

« J'enquête sur une affaire de meurtre, monsieur Clarysse.

– Une affaire de meurtre ?!

– Oui, une affaire de meurtre. »

Un sourire amusé apparut sur le visage de l'homme d'affaires.

« Je vais devoir vous décevoir, commissaire. Vous ne trouverez aucun cadavre dans cette maison. »

Il souligna sa phrase d'un petit hochement de tête et referma la porte aussi sec. Versavel eut du mal à réprimer un sourire.

« Ce mec gère des sociétés, Pieter », marmonna-t-il quand Van In lui jeta un regard assassin.

Lorsque Nathan Six demanda l'addition, il y avait huit personnes Chez Rosette. La nuit était tombée depuis une demi-heure. Nathan Six paya ses trois cafés et ses deux Coca et se leva. Il avait mis l'attente à

profit pour peaufiner un plan.

Au 204, on entendait l'aiguille des secondes poursuivre sa course lente. Durant la dernière demi-heure, Van In avait fumé quatre cigarettes et bu deux genièvres. Il avait le moral dans les chaussettes. Six patrouilles étaient en train de passer Bruges et ses environs au peigne fin, à la recherche de la fameuse Ford K. Il y avait peu de chance qu'ils la trouvent, mais Van In refusait d'arrêter les recherches. Il posa le portrait-robot sur son bureau et l'examina pour la énième fois. Une petite voix lui disait qu'il avait déjà vu ce bonhomme quelque part.

« Quelle heure est-il ? »

Van In n'avait qu'à se tourner pour consulter l'horloge murale, mais il avait préféré poser la question à Versavel.

« Sept heures cinq.

– Merde ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ? J'ai promis à Hannelore d'être rentré pour six heures.

– Ce ne sera pas la première fois que tu seras en retard.

– Il y a un fleuriste ouvert dans les environs ?

– Je ne crois pas.

– Maudits indépendants !

– Tu peux l'appeler, Pieter, et lui dire que tu seras là dans un quart d'heure. Tu sais aussi bien que moi que cela n'a aucun sens de la laisser poireauter plus longtemps. Embrasse-la et dis-lui que tu es désolé ! »

Van In alluma une cigarette et remplit son verre. Un troisième genièvre ne ferait pas la différence. Elle sentirait qu'il avait bu, de toute façon.

« Facile à dire, pour toi !

– Je n'en suis pas si sûr », répondit Versavel.

Lui aussi avait promis à Frank d'être rentré pour six heures, et ce n'était pas non plus la première fois qu'il ne tenait pas sa promesse. Cela dégénérait souvent en...

La sonnerie du téléphone retentit. C'était l'officier de garde.

« On a localisé la Ford ! Sur le parking de l'hôpital Saint-Jean ! »

Van In mit moins de dix secondes à faire le lien avec l'amie de Maréchal. Il bondit de son siège et se précipita à l'extérieur, Versavel sur les talons. À partir de là, tout alla très vite.

« Tu ne peux pas accélérer, Guido ? »

La Golf roulait pleins tubes sur la chaussée de Gistel, toutes sirènes hurlantes. Van In se maudit de ne pas avoir donné de protection policière à Virginie. Il avait été vraiment stupide de ne pas penser que le tueur pourrait la retrouver en l'attendant simplement à l'hôpital. Au carrefour avec la voie expresse, le feu de signalisation passa au rouge.

« On s'en fout ! » hurla Van In.

Versavel plissa les yeux. Dans l'autre sens, les voitures défilaient devant eux pare-chocs contre pare-chocs.

« Bonsoir, madame, dit Nathan Six dans l'interphone. Le commissaire Van In m'envoie à propos de M. Maréchal. Je peux monter une minute ? »

Il y eut un silence à l'autre bout.

« Vous m'entendez, madame ? »

C'était le quatrième appartement auquel il sonnait. Il était certain d'être à la bonne adresse.

« Je ne connais aucun M. Maréchal », lui répondit-on avant de raccrocher.

Nathan Six haussa les épaules et enfonça la dernière sonnette.

Ce fut un miracle que la Golf parvint à traverser le carrefour sans faire de casse. Versavel avait les mains moites et son cœur battait la chamade.

« Plus jamais ! dit-il, les dents serrées.

– Prends la deuxième à droite, ça ira plus vite ! »

C'était une rue à sens unique, mais Van In s'en battait l'œil. Il était dans un état second. L'idée qu'il puisse arriver quelque chose à l'amie de Maréchal le mettait hors de lui. Au loin, on entendait les sirènes des patrouilles appelées en renfort. Versavel prit le virage à trop vive allure. Les pneus du côté gauche perdirent un moment le contact avec la chaussée, mais ce ne fut rien pour lui à côté de l'épreuve du carrefour franchi au rouge.

« Entrez, monsieur. »

Virginie adressa un sourire triste à Nathan Six. Le médecin ne lui avait pas donné de nouvelles très réconfortantes. Charles ne tiendrait sans doute pas jusqu'au matin. Elle s'était préparée au pire. Toute la

journée, elle s'était remémoré leurs heures ardentes.

« C'est à propos de M. Maréchal », dit Nathan Six.

Comme Virginie ne réagissait pas, Van In enfonça les quatre autres sonnettes. Il fallut un petit moment avant que quelqu'un réagisse.

« Police ! hurla Van In. Ouvrez ! »

L'ouverture de la porte fut actionnée. Van In fonça. Heureusement, l'ascenseur était au rez-de-chaussée. Versavel se sentait tout chose. Il repensait à toutes les fois où il était monté pour passer la nuit avec Frank, au début de leur relation, puis, plus tard, pour essayer de recoller les morceaux après une violente dispute. La porte s'ouvrit. Van In jaillit de l'ascenseur pistolet au poing. Les yeux exorbités, pantelant, il comprit aussitôt. Comment avait-il pu être aussi stupide ? La porte était entrouverte. Une barbe postiche gisait sur le sol.

« Envoie un message à toutes les patrouilles, ordonna-t-il à Versavel d'une voix rauque. Il ne peut pas être loin. »

Virginie était étendue sur le tapis, derrière la porte. Van In eut du mal à pousser suffisamment le vantail pour se faufiler à l'intérieur. Il s'agenouilla devant elle et posa l'extrémité de son index et de son majeur sur sa carotide.

« Elle vit encore ?

– Je crois qu'elle est morte. Appelle l'ambulance quand même. »

Van In remit Virginie sur le dos et, pendant que Versavel prévenait les secours, entreprit de lui faire du bouche-à-bouche.

Nathan Six arracha sa fausse moustache et la jeta dans le caniveau. Il n'avait pas le temps de réfléchir. Il s'engouffra dans une rue latérale moins de trente secondes avant l'arrivée de la première voiture de police. Il ne comprenait pas comment les flics avaient retrouvé sa trace, mais ce n'était pas la peine de se casser la tête avec cette histoire, il devait maintenant se concentrer sur sa fuite. Le fracas des sirènes remplissait l'espace et les éclats bleus des gyrophares coloraient l'obscurité. D'un moment à l'autre, les flics allaient ratisser le quartier. Sans voiture, il n'avait aucune chance. Et il n'avait pas le temps d'en voler une. Il fallait qu'il trouve le moyen de se sortir de ce guêpier, et vite. Les rues allaient bientôt être pleines de curieux.

Comme Van In continuait, infatigable, à faire du bouche-à-bouche

à la victime, Versavel prit la commande des opérations de chasse à l'homme. Il délimita un territoire sur un plan ouvert à la hâte et en fit boucler toutes les issues. Les inspecteurs encore disponibles reçurent pour mission de passer au peigne fin toutes les rues à l'intérieur de ce périmètre. Cette fois, le suspect ne leur échapperait pas.

« Tu veux que je te relaie ? »

Van In fit oui de la tête. Le fait d'inspirer et d'expirer profondément pendant si longtemps lui donnait le vertige.

« Ne la laisse pas partir, Guido.

– Je vais faire de mon mieux. »

Versavel était certain que Virginie était morte, mais il ne pouvait pas laisser tomber Van In en cet instant. Il s'échina donc à réanimer la vieille femme jusqu'à l'arrivée du médecin urgentiste. Celui-ci se montra très pessimiste aussi, mais il décida de tenter le tout pour le tout en administrant des électrochocs à la victime et en lui injectant une dose élevée d'adrénaline dans le muscle cardiaque. Malgré tous ces efforts, l'électrocardiographe portable demeura muet.

« Je suis désolé, dit le médecin en lisant l'incrédulité sur le visage de Van In.

– Vous avez fait de votre mieux, docteur. C'est ma faute. J'aurais dû...

– Non, commissaire. Une seule personne est coupable ici. C'est l'homme qui l'a tuée. La seule chose que vous pouvez faire, c'est de l'amener devant le juge. »

Van In regarda le jeune médecin avec intensité.

« Vous avez raison, dit-il. Je vais retrouver ce type, quoi qu'il m'en coûte. »

Nathan Six s'était engouffré dans une rue où les maisons possédaient un jardinet à l'arrière. Certains d'entre eux étaient accessibles via un sentier entre deux maisons. Lorsqu'une voiture de police entra dans son champ de vision, il n'hésita pas une seconde. Il se précipita dans une de ces ruelles. Les jardins se ressemblaient tous : une pelouse encadrée de parterres de fleurs et une véranda. Nathan Six eut de la chance. La deuxième maison était plongée dans l'obscurité. Il trouva la clé de la porte de derrière sous le paillason. Il n'avait pas le choix. Il ouvrit, s'assit dans un fauteuil dans la véranda et attendit, immobile. Il entendit des portes s'ouvrir, des voix parler

dans le quartier, mais rien ne bougea là où il s'était réfugié.

« J'ai peut-être délimité un périmètre trop étroit, dit Versavel lorsque l'opération s'avéra vaine après trois heures de traque.

– Non, dit Van In en secouant la tête. À mon avis, il s'en est fallu d'un cheveu. Il ne peut pas être bien loin.

– Il s'est peut-être caché quelque part.

– C'est possible », répondit Van In.

Il alluma une cigarette et but une gorgée de Coca à la cannette que Versavel venait d'acheter au night-shop. Le commissaire en chef De Kee ne l'autoriserait jamais à poursuivre la traque du tueur plus de vingt-quatre heures. Et il ne pouvait pas mobiliser plus d'hommes qu'il n'en avait.

« On peut faire circuler son signalement dans le quartier. S'il s'est caché quelque part, il faudra bien qu'il sorte à un moment ou un autre.

– Oui. Quelle heure est-il, maintenant ?

– Minuit moins le quart. »

Van In reprit le plan et traça un périmètre plus petit que celui de Versavel.

« Concentrons-nous sur cette zone.

– Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

– Ce gaillard est loin d'être con. Quand il a entendu les sirènes, il a dû comprendre que nous avions trouvé sa voiture et qu'il n'avait aucune chance de s'enfuir à pied. S'il s'est caché, il l'a fait très vite. Je suis convaincu qu'il est tout près. »

Plus de cinquante inspecteurs de la police locale et presque autant d'hommes de la police fédérale passèrent le reste de la nuit à fouiller le nouveau périmètre défini par Van In. Ils examinèrent toutes les voitures en stationnement et sonnèrent à plus de deux cents maisons pour demander aux habitants s'ils avaient observé quelque chose de suspect et leur montrer le portrait-robot du tueur. La seule identification positive vint de Rosette, au café du même nom.

« Il a sans doute attendu la tombée de la nuit, dit Van In lorsqu'on lui rapporta le témoignage de la patronne.

– Tu crois qu'il nous a filé entre les doigts ?

– J'en ai bien peur. »

Van In alluma sa dernière cigarette et froissa son paquet vide. Il

était fatigué, déçu et triste de ne pas avoir réussi à sauver Virginie. À quoi tient la vie ? À pas grand-chose, même pour un type comme lui qui avait une femme superbe et deux enfants magnifiques. Pas étonnant que tant de gens fassent une dépression...

1.

Auteurs d'attaques à main armée et d'assassinats au cours desquels vingt-huit personnes perdirent la vie, en Belgique, dans les années 1980. Ils n'ont jamais été identifiés par la justice belge.

Il neigeait. À la fenêtre, Van In regardait voltiger les flocons. Cela faisait très exactement dix semaines que le meurtrier de Virginie s'était échappé. Il semblait avoir disparu de la surface de la terre. Il s'était peut-être envolé pour un pays exotique ou était en train de se dorer au soleil en compagnie de deux filles au corps de sirène. Van In sourit en se faisant la réflexion que son cerveau ne lui apportait que des clichés. Pourquoi le bonhomme aurait-il quitté le pays ?

Hormis le portrait-robot et quelques empreintes digitales non répertoriées au fichier central, ils n'avaient aucune piste. Van In n'était pourtant pas resté à se tourner les pouces. Malgré la désapprobation d'Hannelore, il avait passé plusieurs soirées (ou plus exactement : plusieurs nuits) au casino, à la recherche de quelqu'un qui pourrait lui filer un tuyau, mais cela non plus n'avait rien donné. Au contraire, même, puisque cela lui avait coûté de l'argent. Beaucoup d'argent. Le lit conjugal lui était désormais interdit. Hannelore ne lui parlait plus qu'au sujet des enfants. Malgré tout, il restait déterminé à retrouver le meurtrier. Heureusement, il pouvait compter sur le soutien de Carine. Elle avait découvert que maître Olivier Vanderpaele jouait deux fois par mois dans un casino néerlandais où il s'affichait avec des hommes d'affaires comme Evarist Oreels. Van In avait fait suivre les deux hommes pendant un moment, mais cela n'avait rien donné.

« On a en cellule un gars qui a flanqué une raclée à son ami au Marché-aux-Œufs cette nuit. Je l'interroge, ou tu t'en occupes ? » demanda Versavel en tentant un sourire.

Il n'avait jamais vu son ami dans un tel état, du moins jamais si longtemps. Il était particulièrement triste de voir que sa relation avec Hannelore battait de l'aile à cause d'une enquête non résolue. Ces meurtres avaient certes provoqué pas mal de remous et la presse n'avait pas épargné la police, mais le passé était le passé. Les gens avaient la mémoire courte. Et les fêtes de fin d'année approchaient. Pourquoi Van In s'obstinait-il ainsi ?

« Il faut vraiment que je m'occupe de ce genre de chose, Guido ?

– C'est bien, je m'en charge, répondit Versavel sans laisser à son ami le temps de râler davantage. Va faire un petit tour, en attendant. »

C'est ce que les retraités s'entendent dire quand leur femme s'apprête à nettoyer la maison. En temps normal, Van In détestait qu'on lui parle sur ce ton, mais il ne protesta pas. Il prit sa veste au portemanteau et sortit de la pièce sans un mot. Carine lui emboîta le pas. Plus que quelques jours, pensa-t-elle, et il est à moi.

« Ça t'ennuie si je t'accompagne ?

– Bien sûr que non.

– Tu as envie de boire un verre ?

– Avec toi, toujours », répondit Van In.

Il avait très envie d'enrouler un bras autour de ses épaules et de la serrer contre lui, et il avait encore plus envie de coucher avec elle, ne fût-ce que pour sentir la peau d'une femme contre la sienne. Au fond, qu'est-ce que c'était, l'amour ? Partager le meilleur comme le pire... C'était bien beau, mais qui avait envie de souffrir s'il était possible de l'éviter ?

« Qu'est-ce que tu fais à Noël ? demanda Carine alors qu'ils descendaient l'escalier.

– Aucune idée », répondit Van In.

D'habitude, ils passaient Noël à la maison, avec les enfants. Ils mangeaient du crabe et des huîtres, et se faisaient des câlins devant la cheminée. Pour cette année, ils n'avaient encore rien prévu.

« Moi, je sors », dit Carine.

Quand un célibataire propose à un autre de passer la veillée de Noël ensemble, il y a peu de mystère quant à ses intentions. Même si ce n'est que pour une petite nuit.

« Je sortirai peut-être aussi », répondit Van In.

Ils traversèrent le Zand et se frayèrent un chemin à travers la cohue. Des grappes de jeunes étaient agglutinées devant la fontaine. Les garçons roulaient des mécaniques. Les filles se vantaient de leur dernière conquête. Pour eux, Noël ne signifiait rien d'autre qu'un long congé scolaire bienvenu. Ceux qui pouvaient se le permettre portaient skier. Les autres tentaient d'oublier leur jalousie en épuisant leur forfait téléphone et en jouant à des jeux vidéo.

« Comment ça va, avec les enfants ? demanda Carine.

– Bien, répondit Van In.

– Et avec Hannelore ? »

C'est maintenant ou jamais, se disait Carine.

« Pourquoi me demandes-tu ça ? »

Van In connaissait pertinemment la réponse. Il avait peur de prononcer une phrase qui déterminerait le reste de sa vie.

« Comme ça. »

Elle n'avait pas besoin d'y aller à coups de bélier pour entamer la résistance de Van In. Son armure était déjà fendillée de toutes parts.

« La communication est difficile avec elle pour le moment.

– Ne te mets pas martel en tête avec ça, Pieter. Elle a un métier stressant. Et elle ne rajeunit pas.

– On entre ici ? » proposa Van In.

Le Rika Rock n'était pas un café fréquenté par les gens de son âge. La musique était beaucoup trop forte. Deux filles de quinze-seize ans assises au bar se balançaient en rythme et tiraient constamment sur leur petit haut trop court. Quatre gars sirotaient leur pinte derrière une table disparaissant sous les verres. Une odeur douce-amère caractéristique flottait dans l'air.

« Une petite Duvel ? »

Carine se hissa sur un tabouret et sourit au barman. Elle connaissait bien l'endroit.

« Plutôt une pils », répondit Van In.

Il jeta un coup d'œil furtif à ses seins avant de détourner le regard. Les femmes avaient vite fait de remarquer qu'on les matait. Il ne voulait pas lui donner l'impression d'être disponible.

« Deux pils », dit-elle au barman.

Elle avait surpris le regard de Van In et en était heureuse. Jusqu'à présent, ses amants s'étaient surtout préoccupés de son corps. Van In était un grand romantique. Il avait besoin d'affection et de tendresse.

« On peut chercher un endroit plus calme si tu veux. »

Van In avait vidé son verre en deux traits et regardait maintenant fixement devant lui.

« C'est toi qui décide », dit-il.

Elle sentait bien qu'il était encore trop tôt pour lui proposer de la raccompagner chez elle. Alors, elle suggéra le Flessingue, qui était toujours très calme.

Freddy Verbeke ouvrit une cannette de bière et alluma la télé. Une blonde annonçait les informations. Il n'avait pas l'intention de

ressortir : la soirée était déjà bien avancée. Il avait envie de rester bien peinard chez lui. Il ferma les rideaux, s'étira, but une gorgée de bière et lut le texte au dos du DVD qu'il venait de louer. Il aurait pu s'en passer, la photo était suffisamment explicite. Avant, du temps où il travaillait, il était allé aux putes, une fois, mais ça ne lui avait pas plu. Cent euros pour dix minutes, merci bien. À ce prix-là, il pouvait louer vingt-cinq DVD et s'offrir bien plus de plaisir. Sur la photo, la fille avait des lolos énormes. La soirée promettait d'être chaude.

« Quelle heure est-il ? »

Van In avait les yeux vitreux. Il cherchait ses mots. Quand il s'était levé pour aller aux toilettes, une demi-heure plus tôt, il avait dû se retenir à une table pour ne pas tomber.

« Onze heures moins vingt », répondit Carine.

Il était beurré comme un Petit-Lu, et cela ne promettait rien de très glorieux, mais elle devait jouer avec les cartes qu'elle avait dans son jeu. Mieux valait un Van In bituré que pas de Van In du tout.

« Déjà si tard ? »

Elle fit oui de la tête. Elle avait compté les bières qu'il s'était enfilées derrière la cravate. Elle n'en revenait pas qu'il soit encore capable de tenir une conversation sensée.

« On ferait mieux de rentrer, dit-elle.

– De rentrer ? »

Il la regarda avec ses yeux de chien fidèle.

« Oui, de rentrer, répondit-elle, déterminée. J'appelle un taxi ? »

La salle était vide, hormis un petit vieux coiffé d'un chapeau tyrolien, debout, au bar, devant une demi-Hoegaarden.

« Je ne crois pas que je vais rentrer chez moi, ce soir, Carine. »

Bien sûr que non, abruti. C'est chez moi que tu vas rentrer, mais je ne suis pas débile au point de gâcher toutes mes chances en te le disant de but en blanc.

« Tu n'es pas obligé de rentrer chez toi. J'ai de la place à la maison. »

Van In releva la tête et la regarda longuement, sans cligner des yeux.

« Tu sais, Carine. Tu es vraiment gentille comme fille, mais... »

Il menaçait de lui glisser entre les doigts comme une anguille. Elle perdit patience. Elle se pencha en avant, posa son bras sur son épaule

et l'attira à lui.

« J'ai de la place dans mon lit, Pieter. Tu pourras me faire ce que tu veux. »

Enfin, elle l'avait dit. Après toutes ces années. Elle était terriblement excitée à l'idée de le sentir allongé contre elle. Il avait trop bu, mais ce n'était pas grave. Elle savait y faire avec les gars comme ça.

« Tu parles sérieusement ? »

Van In n'avait jamais trompé Hannelore. Il n'y avait même jamais songé. Jusqu'à ce moment.

« Tu vas te sentir rajeunir de dix ans, lui dit-elle.

– Si c'est vingt, je suis ton homme.

– Tu vas voir, ça ! »

Elle le lâcha, sortit son portefeuille de son sac et paya l'addition.

« Vous êtes certain que votre voisin appelait à l'aide ? demandait Versavel à la femme qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

– En tout cas, ils se sont battus, monsieur l'agent. »

La femme referma le col de son peignoir en nylon et regarda Versavel, dans l'expectative. Cela avait peut-être été une erreur d'appeler la police. Ils allaient peut-être lui coller une amende pour les avoir dérangés pour rien.

« Mais vous m'avez dit que votre voisin vivait seul.

– À c'qui paraît.

– Comment ça, à c'qui paraît ? »

Les maisonnettes du quartier étaient la propriété du CPAS. Elles n'étaient louées qu'à des célibataires, mais en réalité il arrivait souvent que les locataires vivent en couple.

« Un gars comme Freddy a besoin d'une femme. Si vous voyez ce que je veux dire. »

La voisine rit en exposant des dents jaunies. Cela faisait plus de quatre mois qu'elle n'avait pas eu d'homme dans son lit et, quand elle avait vu Freddy s'installer dans le quartier, elle avait secrètement espéré lui mettre le grappin dessus, mais il l'avait toujours ignorée.

« Oui, dit Versavel avec un sourire triste. Je vois ce que vous voulez dire. »

Il lui donnait quarante ans, l'âge où la plupart des femmes sont encore très appétissantes, mais elle avait le visage marqué par l'alcool,

et l'entrebâillement de son peignoir laissait deviner un corps usé.

« Alors, qu'allez-vous faire, monsieur l'agent ? »

Versavel se dit qu'il y avait beaucoup de chances pour que le Freddy en question se soit noyé dans son verre et qu'il se soit emmêlé les pieds dans son tapis, mais il se sentait obligé d'aller vérifier si tout allait bien malgré tout. Par un interstice entre les rideaux, il apercevait un rai de lumière : la télévision était allumée.

« Vous voyez bien qu'il est arrivé quelque chose ! » s'exclama la voisine lorsque Versavel eut sonné trois fois en vain.

Il fit oui de la tête et appela un serrurier au moyen de son téléphone portable. Il pouvait faire une croix sur sa soirée avec Frank. Même s'il ne s'était rien passé et que le Freddy en question était juste en train de cuver son vin, il aurait toute une paperasserie à remplir. Où était Van In ? Était-il lui aussi en train de cuver sa bière quelque part ? Versavel fit les cent pas dans la courette intérieure. Son collègue était resté dans la voiture de police.

« Un café ? »

Carine ôta sa robe et la lança sur le dossier d'une chaise. Van In la contempla, éberlué. Du Flessingue à son appartement, elle avait dû le soutenir.

« Non merci. »

Il tituba jusqu'au canapé et se laissa tomber en arrière. Il avait la vue embuée, un terrible mal de crâne et la bouche horriblement sèche.

« Un verre d'eau ? »

Il fit oui de la tête, les yeux mi-clos.

Le serrurier ouvrit la porte et recula d'un pas. Versavel le remercia puis entra.

« Bonjour ! Il y a quelqu'un ? »

La voix de Versavel résonna dans le vestibule vide. Il entendit des gémissements dans le salon. Il poussa la porte. L'actrice principale était en plein orgasme. Versavel ne jeta qu'un œil distrait au tableau. Pas à cause de son orientation sexuelle, non, mais parce qu'il avait aussitôt repéré le corps d'un homme allongé sur le sol, entre le téléviseur et le canapé. Sa tête baignait dans une mare de sang. Une chaise renversée et des débris de verre indiquaient qu'il y avait bien eu lutte. Versavel poussa un juron et sortit en courant.

Un quart d'heure plus tard, la courette intérieure grouillait de policiers.

« Piotr est malade ? »

Zlotkrychbrto salua Versavel d'une cordiale poignée de main et d'un sourire amical.

« Tu es arrivé très vite en tout cas », répondit Versavel.

Zlotkrychbrto vivait à Blankenberge et la rapidité n'était pas son fort.

« Une réunion emmerdante avec des confrères au Sofitel. J'ai bondi de joie quand j'ai appris que tu avais découvert un cadavre.

– Ah ah », répondit Versavel.

Van In et Zlotkrychbrto étaient de grands amis, mais Versavel ne savait pas très bien s'il pouvait lui confier la vérité.

« Ils ne se sont quand même pas disputés ?

– Qui ça ?

– Piotr et Hanne.

– Je ne sais pas, Zlot. »

Le visage du légiste exprima la déception. Ce n'était pas parce que dans son métier il s'occupait exclusivement de morts qu'il ne connaissait rien aux vivants. Versavel ne pouvait rien lui cacher.

« Ne me mène pas en bateau, Guido. Il est où ? »

Les vrais amis ne se laissent jamais tomber, mais... Versavel hésita. Il tira nerveusement sur sa moustache et évita le regard de Zlotkrychbrto.

« Je ne sais vraiment pas, Zlot. »

Le légiste poussa un profond soupir.

« Piotr m'a sorti de plusieurs coups durs, Guido. Donne-moi au moins une chance de lui rendre la pareille.

– Il a quitté le bureau ce matin, dit Versavel. Avec Carine. »

« Ça va mieux ? » dit Carine en tendant un verre d'eau à Van In, le cinquième en moins d'un quart d'heure.

Il le but avidement.

« Je voudrais une cigarette. »

Elle lui en donna une.

« Je t'aime, Pieter. »

Le meilleur moyen de dessaouler est encore de boire de l'eau, mais l'effet se fait généralement attendre un peu. La déclaration d'amour de

Carine remit Van In d'aplomb instantanément. Il aurait peut-être pu se permettre un coup de canif dans le contrat. Une histoire d'amour, jamais.

« Je voudrais que tu m'écoutes, Carine. »

Van In se redressa, alluma sa cigarette et lui exposa son plan. Il venait à peine de terminer son exposé lorsqu'on sonna à la porte.

Versavel et Zlotkrychbrto trouvèrent Van In dans le lit de Carine. Ses vêtements étaient éparpillés sur le plancher.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? ! » demanda Van In, stupéfait.

Zlotkrychbrto et Versavel l'étaient tout autant. Ils avaient déjà eu la puce à l'oreille quand Carine ne leur avait pas ouvert tout de suite, mais ils avaient continué à sonner et à tambouriner à la porte jusqu'à ce qu'elle se montre enfin.

« On vient te chercher, dit Versavel.

– Me chercher ? Mais qu'est-ce que vous croyez ?

– Pieter reste ici ! » décréta Carine, déterminée.

Elle portait juste des dessous qui ne cachaient absolument rien, mais Zlotkrychbrto était si en colère qu'il n'y prêta aucune attention.

« Tu as cinq minutes pour t'habiller », dit Versavel.

Carine éclata de rire. Elle se planta devant Versavel, jambes écartées. Ses yeux lançaient des flammes.

« Chez moi, je n'ai aucun ordre à recevoir de toi !

– Ce n'était pas à toi que je parlais, Carine, mais à mon meilleur ami. Merde, quoi ! Tu ne comprends pas que tu es en train de fiche ta vie en l'air, Van In ? Tu as une femme exceptionnelle et deux mômes adorables ! Bordel ! Tu peux t'estimer heureux qu'on te donne cette chance ! »

Versavel se permettait rarement des grossièretés. Et certainement jamais deux à la suite.

« Si tu ne viens pas avec nous, je t'autopsie de ton vivant. Et je ne te dis pas quel organe je vais te couper en premier ! » ajouta Zlotkrychbrto pour faire bonne mesure.

Van In haussa les épaules et feignit de ne pas être impressionné.

« Vous avez peut-être raison, finit-il par dire.

– Salaud ! Tu m'avais promis de passer la nuit avec moi ! s'exclama Carine. Si tu me fais ça, j'en toucherai deux mots à De Kee demain matin ! Tu reviendras vers moi à quatre pattes ! »

Des nuages sombres obstruaient le ciel au-dessus de Bruges lorsque Van In regarda par la fenêtre de la cuisine, quelques heures plus tard. Versavel et Zlotkrychbrto l'avaient escorté à l'impasse du Poisson-Gras en pleine nuit et l'avaient remis à Hannelore comme on livre un paquet. Ils n'avaient pas soufflé un mot à propos de Carine, mais Hannelore n'avait pas cru l'explication selon laquelle ils l'avaient ramassé à L'Estaminet. D'abord, Van In n'était pas assez saoul pour ça. Ensuite, et surtout, ses vêtements puaien la cocotte. L'ambiance à la table du petit-déjeuner avait été terriblement tendue. Hannelore n'avait pas desserré les dents et était partie travailler un quart d'heure plus tôt qu'à l'accoutumée. Lorsque Van In arriva au commissariat, le commissaire en chef De Kee l'attendait.

« Venez avec moi, Van In. »

Ils traversèrent le couloir. Les collègues les suivaient du regard. Versavel refusa de lui serrer la main.

« Asseyez-vous. »

De Kee referma la porte de son bureau en indiquant une chaise à Van In.

« J'ai fait quelque chose de mal ? »

De Kee lui tourna le dos et se posta à la fenêtre, jambes écartées, torse bombé. Dehors, il avait recommencé à neiger, ce qui rendait l'atmosphère encore plus glaciale.

« Vous avez déshonoré le corps de police, Van In, dit De Kee sans se retourner. Vous allez devoir payer. Cher. »

Il fit volte-face et fusilla Van In du regard. Celui-ci réagit en souriant imperceptiblement.

« Je fais ce que je veux durant mes loisirs, monsieur le commissaire en chef. Carine Neels est adulte et...

– Je me fiche de savoir avec qui vous baisez ! Mais vous n'aviez pas le droit de toucher à notre caisse !

– Notre caisse ?

– L'argent de notre association, Van In. »

Le corps de police disposait d'un fonds non négligeable dans lequel on puisait pour les fêtes du personnel et les cadeaux de la Saint-Nicolas et de Noël destinés aux enfants.

« Oh ! Cet argent-là ! »

De Kee ouvrit un dossier sur son bureau et en sortit un document bancaire.

« Trente-huit mille quatre cent soixante-cinq euros et vingt centimes, pour être précis. »

Van In était le trésorier de l'association. Il avait un accès illimité à son compte bancaire.

« J'ignorais que c'était autant.

– Monsieur ignorait que c'était autant ! »

De Kee avait blêmi. Il frappa du poing sur son bureau.

« Je vous donne une heure pour rembourser cette somme !

– Ce sera difficile, monsieur le commissaire en chef.

– Je sais, Van In. Vous avez tout perdu au jeu. Cela va vous coûter votre place. J'ai appelé le procureur Beekman. Il était tout à fait d'accord avec moi. Vous êtes mis à pied. J'espère que le juge vous condamnera à une peine de prison effective. Vous verrez comment les criminels traitent les flics en prison ! Avec votre réputation, vous pouvez être certain de bénéficier d'un traitement de faveur ! »

De Kee ricana. Il connaissait personnellement le directeur du complexe pénitentiaire. Van In devait s'attendre au pire. Et quand il aurait purgé sa peine, personne n'accepterait de l'embaucher. Aucun employeur digne de ce nom n'engagerait un flic condamné pour vol dans l'exercice de ses fonctions.

« Vous êtes satisfait, Van In ?

– Non, monsieur le commissaire en chef. »

De Kee avait pris la position du bourreau : les jambes écartées, les bras croisés sur sa poitrine. Il ne lui manquait que la cagoule.

« Vous avez dix minutes pour rassembler vos affaires et dégager. Après cela, je ne veux plus vous voir. C'est compris, Van In ? »

Van In se tassa sur lui-même et hocha la tête. Il imaginait à quel point De Kee jubilait. Il pouvait bien lui accorder ce petit triomphe, allez. La désillusion viendrait bien assez vite, et alors là, ça allait faire mal, très mal.

Contrairement à la plupart de ses collègues, Van In n'avait que très peu d'effets personnels dans son bureau. Un peigne édenté, un rasoir défectueux qu'il n'avait jamais fait réparer, une paire de chaussures de réserve qu'il n'avait plus enfilées depuis dix ans et un set de bureau que lui avait un jour offert Carine. Il se contenta d'emballer les chaussures dans un sac en plastique.

« Tu donneras le reste à mon successeur, Guido. »

Versavel le regardait comme un jeune ado qui voit pour la première fois une femme dénudée. Il était tétanisé. Il n'en croyait pas ses oreilles. Cela ne pouvait pas être possible. Van In n'était pas un voleur.

« Tu ne vas quand même pas te laisser faire comme ça ? Peut-être que quelqu'un peut t'aider à te sortir de là. Est-ce que De Kee a vraiment des preuves que tu as pris cet argent ?

– Le directeur de l'agence et l'employé du guichet ont déclaré sous serment que j'avais vidé le compte.

– Mais tu ne l'as pas fait ?

– Si, Guido. Je voulais tout rembourser, mais...

– Où pourrais-tu trouver trente-huit mille euros ? l'interrompt Versavel. Tu ne peux même pas te permettre une paire de chaussures correctes ! »

Van In posa le sac en plastique contenant ses chaussures sur son bureau, s'assit, l'oreille basse, et alluma une cigarette.

« J'ai pas mal gagné ces dernières semaines.

– Et tu as tout perdu.

– Exactement. Je m'étais juré d'arrêter quand j'aurais de nouveau gagné une grosse somme. Mais pour gagner, il faut miser de l'argent. Il y en avait qui dormait inutilement dans la caisse. Ça ne privait personne. »

Cette caisse bénéficiait de l'apport de nombreux bienfaiteurs. Le montant collecté chaque année était énorme. Les entreprises qui faisaient de temps en temps entorse à la loi se montraient particulièrement généreuses.

« Tu es fou à lier, Pieter », dit Versavel en secouant la tête d'un air désapprobateur.

Faire ses adieux ainsi à Van In, après toutes ces années, lui était particulièrement pénible. Bon sang, qu'allait-il faire, sans lui ? De nombreux collègues refusaient de travailler avec un flic gay. De Kee risquait de le muter dans un autre service pour mieux savourer sa vengeance.

« Je suis désolé, Guido. »

Van In se leva, écrasa sa cigarette dans le cendrier et empoigna son sac en plastique. Deux inspecteurs l'attendaient à la porte pour l'accompagner jusqu'à la sortie. Versavel ne put retenir ses larmes. Il s'assit à son bureau en reniflant, à la recherche d'un mouchoir en

papier.

« On se reverra », dit Van In.

Il pivota et laissa Versavel derrière lui, pétrifié.

« J'ai l'impression que Focus est tombé dans le panneau aussi », dit Carine.

Focus était le nom de la chaîne de télévision locale. Carine y connaissait quelqu'un qui travaillait à la rédaction. La nouvelle que le commissaire Van In avait vidé la caisse sociale de la police et perdu l'argent au jeu provoquait un émoi certain.

« Tu crois qu'ils vont en parler ?

– Pratiquement certaine, répondit Carine.

– Espérons. »

Van In alluma une cigarette et se versa la Duvel que Carine venait de lui apporter. Il trouvait très pesant de ne pas pouvoir mettre Versavel et Hannelore dans la confidence, mais il n'avait pas d'autre solution. Ils ne pouvaient en aucun cas faire le lien entre le vol et la mise à pied qui avait suivi d'une part et le plan qu'il préparait depuis maintenant dix semaines. Il ne devait pas sous-estimer ses adversaires. S'ils avaient ne fût-ce que des soupçons qu'il avait tout mis en scène, il n'aurait aucune chance d'infiltrer le réseau.

Carine portait une robe longue avec un profond décolleté et des mules à talons hauts. Van In avait revêtu un costume Hugo Boss et passé des chaussures Olivier Strelli. Lorsqu'ils étaient entrés dans la salle du casino, même les joueurs les plus accros avaient tourné la tête dans leur direction.

Au journal de dix-huit heures trente, la télévision régionale avait diffusé une interview du commissaire en chef De Kee, suivie d'un micro-trottoir. Van In était aussitôt devenu l'ennemi public numéro un. Quand on apprendrait qu'il avait abandonné femme et enfants et qu'il allait au casino avec une jeune collègue, il perdrait définitivement toute considération auprès du grand public.

« Bonsoir, commissaire. »

Donald Devilder serra la main de Van In et fit la bise à Carine en jetant au passage un œil dans son décolleté.

« Bonsoir, madame. Puis-je vous offrir une coupe de champagne ? »

Depuis toujours, Carine avait envie de participer à des soirées mondaines. Et voilà que ça y était : son rêve devenait réalité. Des serveurs à la mise impeccable passaient entre les clients et leur apportaient coupes de champagne, petites assiettes de fruits de mer, de poisson fumé ou de grandes cuillères de caviar.

« Une fois par an, nous proposons quelque chose de particulier à nos meilleurs clients. Puis-je vous présenter M. et Mme Oreels et mon grand ami Willy Gevers ? »

Le calme régnait encore aux tables de jeu, mais cela changerait vite. Toutes les personnes présentes étaient de grands joueurs. Ils ne résisteraient pas longtemps à la tentation.

« Vous êtes désormais une célébrité ! dit Willy Gevers en serrant la main de Van In.

– Une célébrité au chômage, répondit Van In.

– Comment cela ? » demanda Mme Oreels.

Elle portait une robe longue avec un décolleté aussi profond que celui de Carine, mais la plupart des hommes n'avaient d'yeux que pour la fliquette. Seul Devilder couvait régulièrement Mme Oreels du regard.

« Je peux faire une croix sur ma carrière dans la police, expliqua Van In.

– Vous ne pouvez pas dire qu'elle vous aura enrichi, intervint Evarist Oreels.

– C'est vrai, concéda Van In.

– La chance va peut-être vous sourire, dit son interlocuteur en souriant. Savez-vous comment j'ai commencé ? »

Ceux qui connaissaient Evarist Oreels savaient qu'il aimait raconter comment le pauvre fils d'ouvrier qu'il avait jadis été était devenu milliardaire.

« Non, répondit Van In.

– Avec un peu de chance et sans beaucoup de scrupules, commissaire. »

Oreels porta sa coupe de champagne à ses lèvres et la vida à petits traits.

Van In eut un petit sourire poli, feignant l'intérêt pour l'explication dans laquelle s'embarquait Oreels. Il en profita pour passer discrètement en revue les autres visages. Apparemment, il n'y avait là personne qu'il connaissait. Il sursauta lorsqu'il repéra Olivier

Vanderpaele debout à une table de jeu.

« Tout a commencé quand mon voisin est tombé d'une échelle. Il s'est cassé les deux jambes. Il a fallu qu'il aille à l'hôpital deux fois par semaine pendant plusieurs mois. »

Van In hocha la tête. Il devinait la suite. Oreels avait conduit le voisin à l'hôpital dans sa voiture et avait demandé une belle contribution en échange.

« Puis, j'ai acheté une ambulance d'occasion, suivi un cours de secourisme et payé les putes à quelqu'un de haut placé à l'Inami. Deux semaines plus tard, le permis de transport de malades tombait dans ma boîte aux lettres. Aux frais de l'État !

– Veuillez m'excuser, monsieur Oreels, je reviens tout de suite », dit Van In en poussant Carine à sa place, à la grande satisfaction du milliardaire.

« Maître Vanderpaele ! Quelle surprise de vous trouver ici ! »

L'enthousiasme de Van In n'était pas feint. Il était soulagé de trouver le séducteur au casino, loin d'Hannelore.

« On ne peut pas en dire autant de vous, commissaire. Ou faut-il vous appeler ex-commissaire ? »

Van In ignore la pique. Le nom de Vanderpaele était apparu plusieurs fois au cours de l'enquête. Et puis, il devait bien commencer quelque part.

« Cela faisait un certain temps que je pensais à quitter la police et à me retirer dans ma villa en Toscane. »

Vanderpaele fronça les sourcils. Une villa en Toscane coûtait plusieurs millions d'euros, un montant que Van In n'aurait jamais pu se procurer par les moyens légaux.

« J'ignorais que vous étiez propriétaire d'une villa.

– Peu de gens le savent, mais je n'ai plus de raisons de le cacher, maintenant. Avec un bon avocat, je m'en tirerai avec une peine avec sursis. Mes états de service sont irréprochables, à part cette petite erreur, évidemment. »

D'un geste routinier, Vanderpaele ramassa une pile de jetons posés devant lui sur la table et les empocha. Il jouerait plus tard. Il avait envie d'entendre ce que Van In avait à lui dire. Il voulait comprendre ce qui le faisait agir comme il le faisait. Ils se connaissaient à peine.

« Allons-nous asseoir à une table », proposa-t-il.

Van In coula un œil vers Carine. Elle était plongée dans une

conversation animée avec Oreels. Devilder, Gevers et Mme Oreels avaient disparu. Cela promettait. Carine avait tous les atouts nécessaires pour faire tourner la tête à un homme, et Oreels n'avait apparemment pas besoin de beaucoup d'encouragement. Il la déshabillait des yeux.

« Pourquoi pas ? » répondit Van In.

Ils trouvèrent une table dans un coin paisible derrière le bar. Un serveur vint immédiatement prendre leur commande.

« Vous cherchez un avocat ? demanda Vanderpaele.

– Oui.

– Ah ah. »

Vanderpaele prit un paquet de John Players Special dans sa poche, le présenta à Van In, puis alluma une cigarette.

« Vous jouez souvent ?

– De temps en temps, répondit Vanderpaele. Pourquoi me posez-vous cette question ?

– Parce que cela me plaît. Il fut un temps où je ne comprenais pas que les gens puissent venir perdre leur argent au casino, mais j'ai changé. J'ai compris que l'excitation était plus grande quand on perd. Alors, plus on perd, plus on mise. J'ai un seul regret, c'est qu'il n'est généralement pas possible d'aller encore plus loin. »

Vanderpaele sonda Van In du regard. Il était pratiquement certain que le flic s'était considérablement enrichi et qu'il en était arrivé à un stade où il ne savait plus s'imposer de limites.

« Il y a des endroits où on peut aller encore plus loin, comme vous dites. C'est illégal, bien sûr. Mais apparemment, ce n'est plus une de vos préoccupations.

– C'était quelque chose que je ne pouvais pas dire tout haut auparavant », concéda Van In en riant.

Tout allait bien, très bien. C'était même peut-être un peu trop facile.

Vanderpaele lui accordait trop vite sa confiance.

« Bien sûr, cela revient plus cher.

– J'ai de l'argent, dit Van In. Et je suis en possession d'informations qui valent cher.

– Entendu, dit Vanderpaele. Je vous appelle demain dans la journée. »

Il écrasa sa cigarette et vida sa coupe de champagne. Les tables de

jeu s'animaient. Il avait déjà perdu assez de temps.

Van In l'accompagna en regardant autour de lui. Oreels et Carine avaient disparu.

1.

Institut national d'assurance maladie invalidité.

Van In se réveilla avec du sable dans les yeux et la gorge enrouée et gonflée. Il se retourna instinctivement et chercha le corps d'Hannelore. Sa main ne trouva que du vide. Il voulut se blottir contre elle, mais au lieu de cela, il roula sur le canapé et tomba sur le sol. Il lui fallut plusieurs secondes avant de comprendre que le plafond qui tournoyait lentement au-dessus de lui n'était pas celui de l'impasse du Poisson-Gras. Comment diable était-il arrivé là ? La froideur du carrelage le fit frissonner. Il se redressa tant bien que mal et tituba comme un touriste qui vient de faire un tour de chalutier jusqu'à l'endroit où il pensait trouver les toilettes. Il aboutit dans une petite cuisine et fut à deux doigts de pisser dans l'évier.

« Attends un peu, ça va aller. »

C'était Carine. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte et le regardait d'un air moqueur.

« Qu'est-ce qui a bien pu se passer, bordel ?

– Qu'est-ce qui aurait pu se passer, à ton avis ? »

Elle marcha d'un pas résolu vers lui, le prit par le bras et le guida jusqu'aux toilettes, dans le couloir.

« J'attends ici que tu aies fini. »

Elle le poussa à l'intérieur et referma la porte en priant le ciel pour qu'il ait suffisamment repris conscience. Pourvu qu'il ne laisse pas l'endroit dans un état impossible !

« Alors, ça va mieux ? »

Il mit un certain temps avant de tirer la chasse. Elle ouvrit la porte et l'aïda à ressortir. Il avait le regard tout embué. Sa tête lui faisait l'impression d'une bouilloire prête à exploser.

« Comment suis-je arrivé ici ? »

Van In se traîna jusqu'au salon et se laissa tomber dans le canapé. Tous ses muscles protestaient à chacun des mouvements qu'il faisait. Carine enfila un peignoir et alla préparer du café dans la cuisine. Elle laissa la porte ouverte.

« En taxi !

– En taxi ?! De Blankenberge à Bruges ?! Ça a dû coûter un bras !

– En effet. »

Carine avait payé plus de quarante euros pour la course, et cela lui était resté en travers de la gorge.

« J’ai gagné ?

– Non, tu as tout perdu. »

Van In poussa un profond soupir et cacha son visage entre ses mains. Il pensait à Hannelore et aux enfants. Est-ce que tout cela en valait vraiment la peine ? Il ne se souvenait pratiquement de rien de ce qui s’était passé la veille. Le veston de son costume Hugo Boss était posé n’importe comment sur le dossier d’une chaise. Il s’en empara et chercha ses cigarettes.

« Merde !

– Il reste un paquet sur la cheminée ! » cria Carine depuis la cuisine.

Van In s’extirpa du canapé, trouva les cigarettes et en alluma une. La première bouffée lui arracha la gorge et le fit tousser. Carine sortit de la cuisine avec du café et un verre d’eau dans lequel elle venait de laisser tomber deux aspirines.

« En tout cas, j’ai obtenu des résultats, moi ! dit-elle quand Van In commença à reprendre ses esprits, trois cafés plus tard. Oreels nous a invités tous les deux à une soirée au champagne chez lui. Il veut nous présenter à ses amis.

– Oreels ! » répéta Van In.

Sa mémoire recommençait à être opérationnelle. Après sa conversation avec Vanderpaele, il avait cherché dans toute la salle de jeu. D’après Devilder, Oreels et Carine étaient sortis pour se balader sur la plage.

« Oui, répondit Carine, radieuse. J’ai bavardé avec lui toute la soirée pendant que toi tu dilapidais cinq mille euros.

– Tu as... bavardé ? »

Van In regarda Carine en secouant la tête, incrédule.

« Tu n’es quand même pas jaloux ? » s’étonna-t-elle, jouissant de l’instant.

Oreels lui avait tripoté les seins, mais quand il avait essayé d’en toucher davantage, elle l’avait rappelé à l’ordre. Mais que Van In ne compte pas sur elle pour lui donner des détails !

Hannelore avait eu beaucoup de mal à se persuader de ne pas se

faire porter pâle. Elle était heureuse d'avoir réussi à aller au palais de justice. Lorsqu'elle était entrée dans le bâtiment, plusieurs collègues l'avaient ignorée, mais la plupart d'entre eux avaient essayé de se comporter normalement avec elle. Elle traversa le couloir, les épaules droites et la tête haute. Elle avait passé la moitié de la nuit à pleurer en se souvenant du journal télévisé. Mais elle avait séché ses larmes. La vie continuait. Avec ou sans Van In.

« Bonjour ! »

Elle se retourna. Olivier Vanderpaele la rattrapa en quelques enjambées. Il avait l'air frais et dispos.

« Ce n'est pas vraiment un bon jour, Olivier.

– Je sais. »

Il enroula un bras autour de ses épaules dans un geste de consolation, certain que Van In n'allait pas surgir d'un moment à l'autre après ce qui s'était passé la veille. Avec quelques gouttes de Rohypnol, on obtenait des miracles.

« Un café ? »

Il lui serra gentiment l'épaule et la regarda droit dans les yeux. La plupart des obstacles avaient été éliminés. Il sentait son corps trembler. Il se languissait du moment où il pourrait enfin la serrer contre lui.

« J'ai vu Van In au casino hier, dit-il alors qu'ils prenaient place à une table, à la cafétéria. Il était avec cette petite blonde... Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

– Carine Neels, répondit Hannelore d'une voix atone.

– Je trouve que tu ne mérites pas ça.

– Mouais. »

Hannelore lisait dans son jeu. Elle n'avait qu'un mot à dire, et il lui lècherait les pieds. Elle finirait peut-être par accepter ses avances, mais un autre jour. Elle ne parvenait toujours pas à croire que Van In les laissait tomber comme ça, elle et les enfants. Il n'avait plus beaucoup d'argent à perdre au jeu. Il avait dilapidé leurs économies. Il ne resterait bientôt plus rien non plus de l'argent qu'il avait volé à la caisse sociale de la police. Il reviendrait peut-être vers elle la tête basse et la queue entre les jambes. Mais accepterait-elle de le reprendre ?

« Je ne savais pas que vous aviez une maison en Toscane ! dit Vanderpaele, qui sentait bien qu'il ne réussissait pas à la consoler et

qui essayait de changer de sujet.

– Comment le sais-tu ? »

Il arrivait à Van In de se vanter de ceci ou de cela, mais la villa en Toscane, c'était autre chose. Pourquoi en avait-il parlé à Vanderpaele ?

« Parce que Van In me l'a dit, bien sûr.

– Bizarre, répondit-elle. D'habitude, il n'en parle pas.

– Je comprends.

– Tu savais que sa grand-mère était originaire de là-bas ? demanda-t-elle en se disant que Van In devait avoir eu une bonne raison pour évoquer ce sujet auprès de l'avocat.

– Je l'ignorais », répondit Vanderpaele en souriant de la naïveté de la juge.

Van In lui avait sans doute fait croire qu'il avait hérité de cette maison, mais comment avait-elle pu avoir la candeur de le croire ? C'est vrai qu'elle avait épousé ce type, et c'était quelque chose qu'il comprenait encore moins.

« Si je peux t'aider en quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Tu sais que ma porte te sera toujours ouverte. »

Hannelore fit oui de la tête. La porte de ta chambre, je suppose ? pensa-t-elle.

Debout devant le miroir de sa salle de bains, Nathan Six, une serviette autour de la taille, se regarda et passa une dernière fois la main dans ses cheveux avant de se mettre au travail. Il brancha sa tondeuse et entreprit de se raser le crâne. Pour sa barbe, il utilisa beaucoup de mousse et un Gillette Mach 3. L'opération ne lui prit pas plus de vingt minutes. L'homme qui le regardait désormais dans la glace n'avait qu'un air de lointaine ressemblance avec Nathan Six. Des lunettes d'écaille noire achevèrent la transformation. Il se rhabilla et s'octroya un Cohiba tout en étudiant le dossier de la prochaine victime : un homo d'un certain âge vivant avec un petit jeune qui jouait au billard tous les jeudis soir.

Van In appela Hannelore depuis une cabine téléphonique. Il raccrocha quand il entendit sa voix. Non, se dit-il. Elle n'acceptera jamais. Dans sa carrière, il avait déjà pris part à plusieurs opérations clandestines, mais il n'était jamais allé si loin. Il releva son col et prit

la direction de la ville.

« Asseyez-vous, Versavel. »

De Kee ne portait l'uniforme qu'aux grandes occasions ou quand il voulait en imposer. Les meurtres non élucidés avaient fait couler beaucoup d'encre au cours des derniers mois. Maintenant que Van In avait disparu de la circulation, il avait décidé de reprendre les rênes de l'enquête.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Versavel. À partir de dorénavant, c'est moi qui dirige cette enquête. »

Versavel hocha la tête. Klaas Vermeulen l'avait appelé pour lui dire qu'il voulait lui parler de toute urgence, mais il n'avait aucune intention d'en informer De Kee. Ses pensées étaient toutes tournées vers Van In et Hannelore.

« Et cette fois, nous allons engranger des résultats ! Vous m'avez compris ? »

De Kee soliloqua dix bonnes minutes sans interruption, mais si quelqu'un avait demandé à Versavel de lui résumer son monologue quand il sortit de son bureau, il en aurait été incapable. Les épaules basses, il remonta le couloir. Au 204, il se servit un verre de genièvre et le vida d'un trait.

« Désolée d'arriver en retard », dit Carine, stupéfaite de voir la bouteille de genièvre et un verre sur le bureau de Versavel.

Elle jugea préférable de s'abstenir de tout commentaire. La tension était à couper au couteau.

« Un café ?

– Non merci.

– Je peux faire quelque chose pour toi ? »

Elle imaginait très bien par quoi il était en train de passer.

« Vermeulen veut nous parler de toute urgence, dit Versavel.

– À tous les deux ?

– Ordre de De Kee.

– D'accord.

– Van In habite chez toi ? »

Il avait fait exprès de ne pas utiliser un autre verbe. Il ne voulait pas lui faire ce plaisir. La jeune femme perçut l'attaque.

« Il a dormi dans le canapé », répondit-elle.

Versavel fronça les sourcils. Carine draguait Van In depuis

toujours. Elle avait elle-même prétendu qu'il avait succombé à ses charmes. Pourquoi disait-elle qu'il avait dormi dans le canapé ?

« Et... ? »

– Fais-lui confiance, Guido. »

Versavel pivota. Elle ne l'appelait jamais par son prénom. Qu'est-ce que ces deux-là trafiquaient ? La meilleure manière de le savoir était de ne pas se montrer trop agressif avec la fliquette.

« Il t'a dit quelque chose ? »

Elle fit non de la tête avant de lui rapporter brièvement ce qu'ils avaient fait la veille. Elle préféra cependant taire le fait qu'ils étaient invités le soir chez Oreels.

« Je crois que je vais quand même prendre un café, dit Versavel.

– Tu parles sérieusement ? »

Versavel ne buvait jamais que son propre café. Il qualifiait celui de Carine de jus de chaussette.

« Bien sûr.

– Avec ou sans sucre ?

– Avec », répondit Versavel en poussant un soupir.

Sans sucre ! Il n'imaginait pas une horreur pareille.

Le goût des richards est inversement proportionnel à leur fortune, ainsi que le démontrait la très opulente et très laide villa d'Evarist Oreels. C'était un ensemble de plusieurs bâtiments, tous plus horribles les uns que les autres, dans un style à mi-chemin entre le gothique et le baroque, avec une pointe de Walt Disney. Le grand parking était rempli de camionnettes de fournisseurs, de traiteurs et d'équipement professionnel. Willy Gevers gara sa voiture à côté de la fourgonnette du traiteur Deldyke, sortit et se dirigea d'un air préoccupé vers la porte d'entrée. Un majordome en livrée le conduisit auprès du maître des lieux.

« Je me fais du souci, Evarist », dit-il lorsque le majordome eut disparu derrière la porte.

Oreels trônait dans un fauteuil outrageusement sculpté. Il portait une sortie-de-bain brodée et des pantoufles en cuir de saumon.

« Du souci ! répéta-t-il en riant. Depuis quand te fais-tu du souci ? ! »

Gevers marcha jusqu'à une crédence rehaussée d'or qui avait vraisemblablement coûté une petite fortune et se versa un whisky,

malgré l'heure matinale.

« Ce flic ne m'inspire pas confiance.

– Cet ancien flic. »

Gevers but une gorgée de whisky et s'assit en face d'Oreels. Dans le jardin, des ouvriers s'affairaient à ériger une immense tente.

« Je n'en suis pas si sûr. J'ai fait fouiller son passé. On m'a assuré qu'il avait toujours été un flic incorruptible.

– À moins qu'il n'ait juste été très intelligent. J'ai passé ma vie entière à escroquer les gens.

– C'est vrai qu'il est aussi très malin.

– Pourquoi est-il resté dans la police ? »

Oreels continuait à sourire, mais Gevers n'était pas dupe. Ce sourire cachait une totale absence de pitié. La plupart des participants au Jeu étaient ainsi.

« Malgré tout, il ne m'inspire pas confiance.

– Tu te répètes, Willy. »

Oreels tendit le bras vers un coffret richement incrusté d'ivoire, l'ouvrit et en sortit un cigare. Que croyait Gevers ? Qu'il était un abruti ? Bien sûr qu'il avait envisagé la possibilité que Van In essaie de l'entuber ! Il s'était renseigné sur son compte avant que Gevers n'en ait l'idée.

« Fions-nous au jugement du Maître du Jeu, dit-il. Il pense qu'on peut y aller. »

Klaas Vermeulen reçut Versavel et Carine dans un bureau poussiéreux encombré d'étagères remplies d'ouvrages de littérature spécialisée. Quand il ne travaillait pas au labo, c'était là qu'on le trouvait généralement. Il avait beau ne pas être d'un abord particulièrement agréable, personne ne pouvait lui reprocher de ne pas être passionné par son travail. Les meurtres en série l'avaient préoccupé autant que Van In. Mais, depuis hier, il y avait du nouveau.

« Vous vouliez me parler de toute urgence ? »

Versavel s'assit sans y avoir été invité. Carine suivit son exemple.

« C'est exact, inspecteur en chef Versavel. »

Vermeulen jeta un coup d'œil rapide à Carine. Elle sentit le mépris qu'il éprouvait à son égard. Vermeulen était un misogyne notoire. Il estimait que les femmes n'avaient rien à faire dans la police.

« J'ai découvert que le suspect était séropositif. »

Versavel frémit. Il venait de se rappeler sa brève aventure avec un jeune touriste allemand qui avait failli lui être fatale. Vermeulen joignit les mains et posa les coudes sur son bureau.

« J'ai trouvé plusieurs cheveux et un peu de sang sur le pull de Freddy Verbeke, la dernière victime. Les analyses montrent que le sang n'est pas celui de Verbeke et que les cheveux sont très vraisemblablement ceux du suspect.

– Comment pouvez-vous en être si sûr ? » demanda Carine.

Vermeulen la foudroya du regard. De quoi se mêlait cette petite ?

« Parce que j'ai trouvé des cheveux présentant le même matériau génétique dans la voiture du suspect, madame. »

Carine ne s'avoua pas vaincue.

« Et le sang ? » demanda-t-elle.

Vermeulen eut chaud et froid en même temps. Même Van In ne l'avait jamais touché ainsi dans son honneur professionnel.

« Demandez à l'inspecteur en chef Versavel », dit-il en se contenant.

Carine tourna la tête vers Versavel et le regarda en feignant la surprise.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

– Je crois que nous ferions mieux de ne pas ennuyer monsieur Vermeulen davantage, Carine. Il a beaucoup de travail, et nous aussi.

– C'est vrai ? »

Versavel trouvait maintenant lui aussi qu'elle exagérait.

« Viens, Carine, dit-il en se levant. On y va. »

Van In but sa première Duvel de la journée dans un café où personne ne le connaissait. Enfin, c'était ce qu'il croyait. Juste au moment où il allait commander sa deuxième bière, trois ouvriers du bâtiment entrèrent. L'un d'eux, un petit gars tout en muscles, le reconnut immédiatement.

« C'est vous, le flic qu'on a vu hier à la télé ? »

Les scandales attirent toujours un maximum de spectateurs. Un flic ripou, c'était du pain bénit pour les télévisions. Van In aurait dû le savoir. Il paya son verre et sortit. Si c'était pour être reconnu de toute façon, autant aller à L'Estaminet. Il avait recommencé à neiger. Pour une fois, cela ne lui déplaisait pas. Les épais flocons formaient un écran opaque qui le protégeait des regards. Sur le chemin de L'Estaminet, il

repensa aux événements des derniers jours en se demandant pour la millièmè fois s'il avait pris la bonne décision. Avait-il raison de penser que Vanderpaele avait quelque chose à voir avec les meurtres ? Ou était-il induit en erreur par le fait que ce m'as-tu-vu draguait Hannelore ? La neige crissait sous ses pas et s'incrustait dans ses chaussures par une fine crevasse dans le cuir. Il allait bientôt avoir les pieds gelés si ça continuait. Heureusement, il faisait toujours bien chaud à L'Estaminet. Dans l'entrée, il ôta la neige de ses chaussures et envisagea de commander un cognac en lieu et place de son habituelle Duvel. Il n'avait pas encore refermé la porte derrière lui qu'une voix familière criait :

« Salut, Piotr ! »

Zlotkrychbrto était assis au comptoir devant un Irish coffee fumant. Van In ne pouvait plus faire demi-tour. Il salua le légiste et vint s'asseoir à côté de lui, bon gré mal gré.

« Un deuxième Irish coffee pour mon meilleur ami ! » hurla Zlotkrychbrto à l'adresse de Johan, le patron, montrant d'emblée que les rumeurs qui couraient sur Van In lui importaient peu. « Je m'offre une petite récré entre deux macchabées », expliqua-t-il en adressant un clin d'œil à Van In.

Celui-ci hocha la tête. Il n'avait rien à expliquer, lui.

« C'est quand on a des ennuis qu'on reconnaît ses amis », dit-il.

Zlotkrychbrto but une gorgée de son Irish coffee et essuya sa lèvre supérieure couverte de crème fraîche du dos de la main.

« Tu ne crois tout de même pas que j'accorde foi à ces bobards, dit-il. Je suis même convaincu que tu es en train de mijoter quelque chose. Je me trompe, peut-être ? » s'exclama-t-il en envoyant une grande claque sur l'épaule de Van In.

Sa voix portait fort. Tous les clients de L'Estaminet l'avaient entendu. Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Van In. Personne ne devait avoir vent de son plan.

« Et pourtant, c'est la vérité, Zlot. »

Le légiste se redressa et pivota à demi sur son tabouret de bar.

« Je ne prends pas des vagins pour des lanternes, moi, Piotr ! »

Il y eut des rires dans le café, preuve que Van In avait raison. Tout le monde les écoutait.

« Des vessies, Piotr.

– Des fesses ?!

– Laisse tomber ! »

Il devait éviter coûte que coûte que Zlotkrychbrto continue à clamer son innocence, mais c'était plus vite dit que fait. Quand Zlotkrychbrto avait une idée dans la tête, c'était difficile de le faire changer d'avis.

« Je n'arriverai jamais à apprendre votre langue. Je ne vois pas très bien comment des vagins peuvent éclairer, mais alors là, des fesses !

– Tu veux bien parler un peu plus bas, Zlot ? »

Le Polonais fronça les sourcils. Une seconde plus tard, un sourire triomphant illuminait son visage.

« Tu vois que j'ai raison ! Tu manigances quelque chose ! Ne me dis pas que je me trompe, et qu'on dit vagigancer !

– Non, c'est bien comme ça qu'on dit, mais s'il te plaît, parle moins fort ! »

Zlotkrychbrto prit l'air étonné.

« Mais je ne parle pas fort, si ? »

Il y eut des rires, mais moins qu'au début de leur conversation.

« Tu es en voiture ?

– Oui, tu veux que je te conduise quelque part ?

– Non, murmura Van In. Mais on pourra parler tranquillement, au moins. »

Versavel gara la Golf dans le parking des visiteurs du palais de justice.

« Si j'étais toi, j'attendrais ici, dit-il à Carine.

– Tu ne crois quand même pas qu'elle me fait peur ?! » s'exclama Carine en serrant les mâchoires.

Van In ne l'avait pas touchée, mais elle n'allait certainement pas le dire à cette salope.

« C'est un ordre, inspecteur Neels.

– Bon, bon ! D'accord ! Ne t'excite pas, Versavel !

– C'est pour ton bien, Carine.

– Oui, papa. »

Versavel sortit de la voiture et se dirigea vers l'entrée du tribunal la tête baissée. Si le tueur était séropositif, son nom figurait dans un registre. La question était de savoir si Hannelore accepterait de signer une requête lui permettant d'avoir accès aux données médicales des patients traités contre le sida. À part un portrait-robot, ils ne

disposaient d'aucune information leur permettant d'identifier le suspect. Qu'est-ce que Van In aurait fait à sa place ? Versavel se dirigeait maintenant vers l'ascenseur. Arrivé au troisième étage, il sonna à la porte de la juge d'instruction Martens. Cela lui faisait une drôle d'impression de se trouver là tout seul. Avec Van In, il pouvait pénétrer directement dans son bureau. Il attendit que le mot « Entrez » apparaisse sur le petit écran placé sous la sonnette.

« Guido ! Qu'est-ce que tu fais là ? ! s'exclama Hannelore, stupéfaite.

– Je viens te demander quelque chose, Hanne. »

Il se mordit la langue. Avait-il encore le droit de l'appeler par son prénom ?

« Assieds-toi, Guido, dit-elle en voyant qu'il restait debout. Tu veux un café ?

– Avec plaisir.

– Tu es seul ?

– Elle est restée dans la voiture. »

Versavel comprit à quel point Hannelore était triste. Il se sentit envahi par une vague de compassion. Non seulement Van In était mis à pied pour vol, mais en plus il la trompait avec Carine, ce qui devait la toucher au plus profond.

« Tu as laissé la clé sur le contact ?

– Non, pourquoi ?

– Elle ne pourra pas allumer le chauffage, alors ! »

Ils sourirent tous les deux, chacun pour une raison qui lui était propre. Elle, parce qu'elle prenait un malin plaisir à cette petite vengeance contre sa rivale, lui parce qu'il savait maintenant qu'elle n'avait pas totalement fait une croix sur Van In. Hannelore se leva et marcha jusqu'à la desserte où étaient posés le thermos de café et les tasses.

« Tu n'es pas pressé, Guido ?

– Non, j'ai tout mon temps, Hanne. »

Elle remplit deux tasses et les posa sur son bureau. Versavel remarqua qu'elle tremblait un peu.

« Tu crois qu'il l'a vraiment fait ? »

Hannelore s'assit et renversa la tête en arrière.

« Je ne sais pas, Guido. Les preuves sont clairement contre lui. Il a personnellement vidé le compte bancaire de la caisse sociale de la

police et des témoins confirment qu'il a perdu une petite fortune à la roulette. Est-ce que je t'ai dit qu'il avait aussi vidé notre compte d'épargne ?

– Ce n'est pas vrai !

– Vingt-deux mille euros, Guido. »

Il y eut un silence. Ils fixaient tous les deux leur café. Elle avec horreur, lui avec incrédulité.

« Il y a une chose que je ne comprends pas, dit subitement Hannelore. Malgré tout ce qui s'est passé, il continue à aller à la musculation trois fois par semaine. »

C'est peut-être pour épater Carine, voulut dire Versavel, mais il s'abstint. Ou alors, c'était la crise de la cinquantaine, mais de cela aussi, il valait mieux ne pas parler. Sans compter que l'un n'excluait pas l'autre. Au contraire.

« Il devrait moins fumer et moins boire, dit-il.

– Mouais », dit Hannelore après une légère hésitation.

Versavel était un grand ami, mais elle pouvait quand même difficilement lui confier qu'ils faisaient moins l'amour qu'avant.

« Tu veux que j'aille le chercher ce soir et que...

– C'est gentil à toi, Guido. Je sais que tu es sans doute le seul à être capable de le ramener à la raison, mais tu comprends que s'il revient, je préférerais que ce soit autrement. »

Versavel réprima un soupir et sourit tristement.

« Je suis content que tu ne l'aies pas encore totalement rayé de ta vie.

– Je ne peux pas m'y résoudre, Guido. Ou alors c'est peut-être que je ne supporte pas l'idée de la solitude... »

Des larmes brillaient dans ses yeux. Versavel bondit de sa chaise et la serra contre lui.

« Je sais que ce serait une maigre consolation, Hanne. Mais si tu veux, je peux passer ce soir. On bavardera un peu. »

Elle redressa la tête et posa sa joue contre sa main.

« À condition que tu acceptes que je cuisine.

– Dans ce cas, j'apporte une bonne bouteille ! »

Elle déposa un baiser sur le dos de sa main.

« Tu es un amour, Guido. »

Nathan Six jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de

pénétrer dans l'impasse du Poisson-Gras. Il avait dans la poche de sa veste de quoi forcer n'importe quelle serrure en moins d'une minute. Ses pieds s'enfonçaient profondément dans la neige. Ses empreintes pouvaient le trahir, mais c'était le cadet de ses soucis. Le ciel était sombre et Monsieur Météo avait annoncé d'abondantes averses de neige. Dans une heure, il n'y aurait plus aucune trace de son passage. Comme il s'y attendait, la serrure n'opposa aucune résistance. C'était souvent ainsi dans les vieilles maisons. Il entra et referma la porte derrière lui. C'est donc ici qu'il crèche, pensa-t-il. Un journal non ouvert était posé sur la table de la cuisine. Sur le plan de travail, une tasse solitaire sur un plateau. Nathan Six prit le temps de s'imprégner de l'ambiance. Le commissaire Van In savait apprécier la vie, c'était clair. Une odeur de feu l'attira dans le salon, jusque devant la cheminée aux parois intérieures noires de suie. Un buffet en chêne prenait une couleur dorée à la lumière diffuse qui entraît par la fenêtre. Les coussins défoncés éparpillés dans le canapé montraient que les habitants de la maison y passaient beaucoup de temps. Nathan Six repensa au temps de sa jeunesse. Il avait grandi dans un taudis humide ; les fenêtres laissaient passer les courants d'air, les tapis usés puaient la pisserie de chien et les meubles bon marché étaient de guingois et pleins d'échardes. Il avait entendu des avocats et des psychiatres dire qu'un enfant qui grandissait dans la misère risquait davantage qu'un autre de sombrer dans la délinquance et la criminalité. Ils avaient tout faux. Nathan Six tuait parce qu'il aimait ça, tuer. Il aimait regarder sa victime dans les yeux au moment où elle comprenait qu'elle allait mourir. Ce pouvoir sur la vie et la mort d'autrui lui procurait des sensations auxquelles il était devenu accro. Il palpa la poche de sa veste et en sortit une rondelle métallique pas plus grande qu'une pièce de cinq euros. Il la fixa avec de l'adhésif à l'arrière du buffet ancien. Puis, il mit un CD dans le lecteur, régla le volume sonore au minimum et plaça une oreillette dans la cuisine. Le micro qu'il avait accroché au dos du buffet fonctionnait à merveille. Il retourna au salon, arrêta la musique et revint dans la cuisine. Une photo encadrée était posée sur la cheminée. Elle montrait Hannelore et Van In. Nathan Six tendit la main ; il avait très envie de l'emporter, comme trésor de guerre. Mais il se ravisa au dernier moment. Il ne pouvait pas briser le rituel. Cela portait malheur. Les souvenirs qu'il conservait chez lui venaient tous sans exception de ses victimes. Il

examina attentivement la photo. Bientôt, la bonne femme rentrerait chez elle et...

L'idée de violer Hannelore puis de la tuer l'excitait, mais il devait s'en tenir aux règles qu'il avait fixées avec le Maître du Jeu.

« Je suis comment ? dit Carine en tirant sur sa robe qui était un peu remontée quand elle s'était assise dans la voiture.

- Le rouge te va à merveille.
- Je ne savais pas que tu étais daltonien, Pieter.
- Je ne parlais pas de la couleur de ta robe.
- Quel dragueur, alors !
- Ne prends pas tes désirs pour des réalités. »

Van In portait son costume Hugo Boss et une gourmette en simili or qu'il avait achetée vingt euros chez un fripier. Il avait enfilé des chaussures à pointes qui le faisaient souffrir le martyr. Le parking fortement éclairé était plein à craquer de voitures hors de prix : des BMW, des Jaguar, des Mercedes, des Lexus. La Citroën Picasso de Carine détonnait singulièrement. Deux malabars au crâne rasé portant des lunettes noires aux verres réfléchissants et équipés d'une oreillette barraient l'entrée.

« Pieter Van In et Carine Neels, annonça Van In quand l'un d'eux s'enquit de leur identité.

– Regardez vers la caméra, s'il vous plaît », dit l'autre gaillard en leur indiquant le haut de la porte.

Il reçut visiblement l'autorisation de les laisser passer.

« OK. »

Les armoires à glace s'écartèrent. Dans le hall, Van In et Carine furent accueillis par une volière d'hôtesse topless qui prenaient manteaux et chapeaux. Manifestement mal à l'aise devant tout cet étalage de peau, Carine tira sur sa robe.

« Cela promet d'être une belle soirée », marmonna Van In entre ses dents.

Ils franchirent les portes coulissantes et entrèrent dans le salon. Par les fenêtres ouvertes, on voyait une grande tente plantée dans le jardin. Evarist Oreels fonça sur eux. Il portait un smoking blanc et des chaussures rouges.

« Commissaire Van In ! Ma petite Carine ! s'écria-t-il en leur tendant la main. Soyez les bienvenus à cette fête ! »

Une serveuse aux seins nus leur remplit une coupe de champagne. Il était clair qu'Evarist Oreels était un homme qui aimait les nichons.

« Nous nous sentons très honorés d'avoir été invités », dit Van In.

Oreels avait le nez dans le décolleté de Carine, comme si sa poitrine était la seule à la ronde. Van In laissa glisser son regard sur les invités. La plupart étaient des hommes ventripotents dans la cinquantaine – visage bronzé, montre en or – qui avaient manifestement réussi et qui se croyaient *de facto* irrésistibles. Les rares femmes présentes étaient lourdement fardées et s'offraient visiblement au scalpel d'un chirurgien esthétique une fois l'an minimum.

« Votre présence me fait très plaisir », dit Oreels, qui semblait maintenant fasciné par les cuisses de Carine.

Van In avait très envie de dire ses quatre vérités à ce vieux vicelard, mais il se contint. Il ne voulait pas donner à Carine l'impression qu'il était jaloux. Oreels les attira à l'autre bout de la tente, jusqu'au buffet où s'épalaient les mets les plus raffinés. Olivier Vanderpaele était occupé à se servir une portion généreuse de caviar.

« Comme on se retrouve ! s'exclama-t-il, théâtral. Je ne savais pas que vous étiez invité, commissaire. »

Van In se contrôla. Pourquoi continuaient-ils à l'appeler commissaire ? Pour se moquer de lui ?

« Je dois dire que vous vous intégrez vite, maître Vanderpaele. »

Van In était content de le voir. Une fois de plus, ce connard n'était pas avec Hannelore, c'était toujours ça. Un peu plus loin, Willy Gevers bavardait avec une dame d'un certain âge. Van In crut se tromper, mais lorsqu'elle se retourna, il fut sûr d'avoir bien vu.

« Excusez-moi, je vous prie. »

Cette fois, Carine comprit d'elle-même. Elle s'approcha spontanément de Vanderpaele.

« Je reviens tout de suite. »

Van In se mêla aux autres convives et se faufila jusqu'à l'interlocutrice de Willy Gevers.

« Madame Blontrock ! »

La femme sourit et serra la main qui lui était tendue.

« Commissaire Van In ! dit-elle, étonnée. Que faites-vous ici ?

– Que voulez-vous que je vous dise ? Que le crime paie ?

– Je n'oserais pas, commissaire.

– Appelez-moi Pieter !

– C’est d’accord, Pieter. »

Nathan Six composa un numéro et attendit patiemment qu’on décroche.

« Bonjour, c’est Nathan.

– J’écoute », dit une voix à l’autre bout du fil.

On entendait en arrière-plan la rumeur d’une fête et des bruits d’assiettes et de verres.

« Je dérange ?

– Non, je t’écoute. »

Nathan Six rendit compte de la conversation entre Hannelore et Versavel qu’il venait d’entendre.

« Je te garantis à cent pour cent que Van In ne joue pas la comédie, dit-il. Sa femme est désespérée et son meilleur ami aussi.

– Merci », dit le Maître du Jeu avant de couper la communication.

Après minuit, la fête prit des allures franchement décadentes. Les serveuses avaient retiré le bas, et les hommes encore présents devinrent incapables de garder leurs mains dans leurs poches. Mais elles n’avaient pas grand-chose à craindre : soit parce qu’ils étaient trop saouls, soit parce qu’ils avaient des problèmes de prostate. Carine était la seule femme de moins de trente-cinq ans à être encore habillée.

« Qu’en pensez-vous, Van In ? » demanda Oreels, soutenu par deux jeunes filles qui lui versaient du champagne chaque fois qu’il leur claquait sur les fesses. Van In avait déjà vu beaucoup de choses dans sa vie, mais là, il avait du mal à cacher son dégoût.

« Je trouve ça très excitant, mais je ne sais pas si ça vous fait autant d’effet qu’à moi. »

Oreels aurait pu mal le prendre, mais il ne réagit pas, sans doute parce qu’il était trop saoul pour comprendre, ou alors qu’il jugeait plus sage de ne pas relever.

« Vous serez toujours le bienvenu ici, cher ami. Je dirais même plus. Si vous commencez à vous lasser de ce genre de fête, et croyez-moi, à la longue, on ne peut plus voir une paire de seins ou de fesses, je vous inviterai à un événement qui restera à jamais gravé dans votre mémoire.

– Je ne pense pas que vous puissiez encore me surprendre,

monsieur Oreels.

– On parie ?

– On parie ! »

Du coin de l'œil, Van In vit Vanderpaele faire une tentative pour embrasser Carine sur la bouche. Elle le repoussa.

Le commissaire en chef De Kee avait dormi comme un ange et s'était levé du bon pied. Il fut encore de meilleure humeur lorsqu'il reçut sur le coup de neuf heures un appel du procureur Beekman : le juge d'instruction venait d'émettre un mandat d'arrêt à l'encontre de Van In. Mais ce ne serait pas facile de coffrer le bonhomme, il avait plus d'un tour dans son sac, et personne ne savait avec certitude où il se cachait. Aussi De Kee mit-il sur pied une équipe d'inspecteurs qui ne pouvaient pas voir Van In en peinture. Ensuite, il convoqua Carine dans son bureau.

« Asseyez-vous, inspecteur Neels. »

Carine avait encore la gueule de bois due à la fête de la veille chez Oreels. Elle grelottait, malgré son gros pull. Elle avait voulu se faire porter pâle, mais Van In le lui avait déconseillé.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, inspecteur Neels. Vous me dites où Van In se planque, et j'oublie le reste.

– Le reste ? Quel reste ? demanda Carine, stupéfaite. J'ai fait quelque chose de mal ? »

Van In avait eu raison de lui dire qu'il sentait que De Kee préparait un coup bas.

« Je dois vous faire un dessin ? »

De Kee ne s'attendait pas à ce que la jeune femme lui oppose une résistance. Les subordonnés, c'était fait pour obéir aux ordres sans discussion. Que s'imaginait-elle donc ? Elle restait en contact avec un collègue criminel, n'était-ce pas suffisamment grave ?

« Un dessin ? ! »

Carine avait beaucoup bu la veille. Elle ne comprenait absolument pas à quoi De Kee faisait allusion. Elle et Van In étaient des adultes. Ce qu'ils faisaient en dehors des heures de travail ne concernait en aucun cas le commissaire en chef. Elle sourit malgré elle en pensant à ce qu'ils pourraient faire et qu'ils ne feraient sans doute pas. Van In n'avait esquissé aucun geste dans sa direction et il était assez clair qu'il n'en irait jamais autrement.

« À votre place, je ne rirais pas, Neels ! »

Le comportement de la fliquette commençait à lui taper sur les nerfs. De Kee donna un gros coup de poing sur son bureau pour marquer le coup. Carine sursauta. Quand elle vit l'autre trembler sous l'effet de la colère, elle eut toutes les peines du monde à réprimer un fou rire.

« Pourquoi rirais-je, monsieur le commissaire en chef ?

– Je veux savoir où se cache Van In, bordel de merde !

– Comment le saurais-je ? demanda-t-elle en reprenant son sérieux.

– Tout le monde sait qu'il dort avec vous, Neels ! Tant que j'aurai mon mot à dire ici, je ne tolérerai pas que mes collaborateurs fassent des cochonneries ensemble ! »

Les relations extraconjugales au travail étaient mal vues dans la plupart des entreprises, mais de nombreux patrons fermaient les yeux tant qu'elles n'avaient pas de conséquences négatives sur la productivité et l'ambiance de travail. Dans la police, on se montrait un peu plus strict. Ce qui ne donnait pas à De Kee le droit de se comporter en inquisiteur.

« Ma vie privée ne regarde que moi, monsieur le commissaire en chef. »

Carine cherchait fébrilement une solution. Elle devait prévenir Van In, mais il n'avait pas de portable, et elle n'avait pas de téléphone fixe chez elle.

« Je vous le demande une dernière fois, Neels ! »

Carine fit semblant de réfléchir. Il y eut un silence qui dura au moins trente secondes. Finalement, elle rejeta la tête en arrière et planta ses yeux droit dans ceux de De Kee.

« Je ne sais pas où se trouve Van In. Mais si je le savais, je ne vous le dirais pas. »

Elle s'attendait à ce qu'il l'écorche vivante, mais il parvint à se maîtriser, même si sa lèvre inférieure tremblait sous l'effet de la colère.

« J'espère que vous dites la vérité, Neels. J'espère vraiment que vous dites la vérité.

– Je dis la vérité, monsieur le commissaire en chef. »

De Kee prit coup sur coup deux profondes inspirations. Il était vain de continuer à la cuisiner. Il finirait bien par savoir où se cachait Van In. Avec ou sans l'aide de cette petite.

« Vous pouvez disposer, Neels. »

De Kee pivota et regarda par la fenêtre. Qui n'est pas avec moi est contre moi, pensa-t-il. Tu le comprendras bien assez tôt, Carine Neels !

Van In releva le col de sa veste et referma la porte d'entrée derrière lui. Un vent cinglant le fouetta au visage. Il n'avait aucune envie de sortir par un temps pareil, mais il préférait encore ça à attendre Carine toute la journée enfermé chez elle. Plongé dans ses pensées, il longea les façades de la ville recouverte de son manteau de neige. Dans quelques heures, il participerait à un jeu de roulette extrême. C'était en tout cas ce qu'Oreels avait laissé entendre. Que devait-il faire ? Résoudre l'enquête en solo comme il l'avait prévu ou solliciter de l'aide ? Telles que les choses se présentaient, il aurait du mal à rallier qui que ce soit à ses vues. D'un autre côté, s'il travaillait seul, comment récolter des preuves ? Il traversa la grand-place en diagonale, en direction de la rue aux Laines. Une voiture de police stationnée rue des Pierres le dépassa au pas. Van In leva la main pour cacher son visage et se rapprocha des façades pour marcher à l'ombre. Il s'arrêta un instant devant la vitrine du traiteur Deldycke et envisagea d'acheter un sandwich, car il n'avait plus rien mangé depuis la veille au soir. La voiture de police qui venait de le dépasser s'éloigna. Il prit le parti de ne pas entrer chez Deldycke. Sur le pont Népomucène, en jetant un coup d'œil à droite, il avisa une autre voiture de police qui avançait à assez vive allure dans sa direction. Certes, les politiciens avaient promis de mettre davantage de bleu dans les rues, mais deux voitures de police qui patrouillaient sans but dans le quartier, ça faisait quand même un peu beaucoup. Dès qu'il comprit, il n'hésita pas une seconde. Au pas de course, il se dirigea vers la place des Tanneurs. Cela lui donna une légère avance, car c'était une zone piétonne : un poteau empêchait les voitures de la traverser. Lorsqu'il déboucha sur le Marché-aux-Poissons, il vit deux inspecteurs courir dans sa direction, de jeunes gars qui avaient une bien meilleure condition physique que lui. Ils allaient le rattraper avant qu'il n'arrive au Burg, où l'attendait sans doute une autre patrouille. Il était fait comme un rat. De Kee arrivait à ses fins ; ils allaient le menotter et l'enfermer. Van In n'avait passé qu'une seule nuit en cellule, mais c'était une expérience qu'il préférait ne pas répéter. Cela avait failli le rendre fou. Il dévala la ruelle de l'Âne-Aveugle. Son avance sur les deux inspecteurs s'était réduite à

cinquante mètres. Deux autres flics arrivaient maintenant vers lui depuis la direction opposée. La rue longeait le pignon de l'hôtel de ville et le vieux Greffe, si bien rénové. Une porte donnait accès au Trésor de la ville. De là, un escalier menait au hall de l'hôtel de ville. Sur un coup de tête, Van In poussa la porte et courut jusqu'au bureau du bourgmestre, à l'arrière de l'hôtel de ville. Il entra en trombe et ferma la porte à clé.

« Holà ! La Troisième Guerre mondiale est déclarée ?! » s'exclama le bourgmestre Moens en levant les yeux de son dossier.

– Excusez-moi, monsieur le bourgmestre, mais je n'ai pas le cœur à plaisanter pour le moment. »

À bout de souffle, Van In ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin et jeta la clé du bureau du bourgmestre dans le canal. Le jardin n'était désormais plus accessible que par la cave de l'hôtel de ville, mais les poursuivants de Van In perdraient un temps précieux avant de trouver quelqu'un capable de leur indiquer le chemin. Il sauta. Il avait une chance de s'échapper en passant par le jardin de la chapelle du Saint-Sang et la terrasse du restaurant Opus 4 et, de là, en prenant la ruelle qui menait rue de la Bride. Son cœur était sur le point d'exploser et il était hors d'haleine. Maudites cigarettes ! Il ralentit et tituba comme un ivrogne le long du canal.

Carine et Versavel étaient en route pour l'hôpital Saint-Jean lorsque la radio de bord informa les patrouilles que Van In était passé entre les mailles du filet. La jeune femme poussa un soupir de soulagement. Versavel sourit.

« Il n'est pas né, le flic qui l'attrapera !

– Je croyais que tu l'avais laissé tomber après ce qui s'était passé.

– Moi aussi », répondit Versavel avec une certaine tristesse.

Il pensait à Hannelore, et il avait encore du mal à croire que Van In était un voleur. Mais, oui, de toute façon, quoi qu'il arrive, il restait son ami.

Carine se mordit la lèvre inférieure. Elle avait juré de ne rien révéler, mais la réaction de Versavel lui rendait la tâche difficile.

« Ne nous laissons pas décourager », dit-elle.

Versavel hocha la tête et gara la Golf sur l'emplacement réservé à la police. Il y avait foule à la réception de l'hôpital, malgré l'heure matinale. Une dizaine de personnes se pressaient à l'accueil, et les

ascenseurs étaient pris d'assaut par des gens se rendant à une consultation. La plupart avaient l'air en parfaite santé, mais, de nos jours, c'était quelque chose qui ne voulait plus rien dire.

« J'ai rendez-vous avec le docteur Goderis, dit Versavel à la jeune femme de la réception du troisième étage.

– Et vous êtes... ?

– Versavel. Guido Versavel.

– Un instant. »

La jeune femme jeta un rapide coup d'œil à l'uniforme de l'inspecteur avant d'appeler le médecin.

« Le docteur Goderis vous recevra dans cinq minutes, dit-elle. Veuillez patienter dans la salle d'attente. »

Les cinq minutes s'étirèrent jusqu'à en devenir vingt, mais le docteur Goderis finit par les recevoir. C'était un quadragénaire plein de vie à la mâchoire marquée et aux épaules larges. Il s'excusa de les avoir fait attendre et les invita aussitôt à s'asseoir. Carine ne parvenait pas à détacher les yeux de son visage ; Versavel non plus.

« Je sais que vous êtes lié par le secret professionnel, docteur, mais il s'agit d'une affaire particulièrement grave. L'homme que nous recherchons est un tueur en série. Il peut s'en prendre à une nouvelle victime à tout moment. La seule chose que nous sachions de lui, c'est qu'il est séropositif. Peut-être se fait-il soigner chez vous. Il ressemble à peu près à ceci. »

Versavel tendit le portrait-robot au docteur Goderis. Le médecin le considéra en fronçant les sourcils. Il traitait quarante-sept hommes séropositifs. Ils venaient régulièrement le voir en consultation.

« Je crains de ne pas pouvoir vous aider », dit-il finalement.

Versavel hocha la tête. Ce n'était pas les hôpitaux qui manquaient, à Bruges, mais il fallait bien commencer quelque part.

« En tout cas, merci, docteur », dit Carine, des étoiles plein les yeux.

Après sa course spectaculaire, Van In prit un taxi sur la grand-place en direction de Blankenberge, où il espérait trouver Zlotkrychbrto. Il n'avait vraisemblablement que quelques heures devant lui. Les collègues ne mettraient pas beaucoup plus longtemps à retrouver sa trace en appelant la centrale des taxis. Le chasseur était devenu gibier, et c'était une expérience assez singulière. Durant le

trajet, il se demanda pour la centième fois si tout cela en valait réellement la peine. Chaque fois il arriva à cette conclusion : il ne pouvait plus faire marche arrière.

« Déposez-moi ici », dit-il au chauffeur à hauteur de l'église Saint-Antoine.

Il paya la course et attendit que le taxi soit hors de vue pour traverser la rue et prendre l'avenue De Smet-De Nayer. Il y avait peu de chances que quelqu'un fasse le lien entre Blankenberge et Zlotkrychbrto, mais il préférait marcher un peu plutôt que descendre du taxi devant la porte du légiste. Le vent d'est lui coupait le souffle et séchait les trottoirs mouillés. Dans le centre, la neige n'était déjà plus qu'un lointain souvenir. La voirie avait très rapidement dégagé les rues. Van In entra dans l'avenue Karel-Deswert, où habitait Zlotkrychbrto. Il poussa un soupir de soulagement en remarquant sa vieille Mercedes garée un peu plus loin. Le légiste était chez lui.

« Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Zlot prit Van In par le bras et l'entraîna à l'intérieur. Van In ne comprit ce que son ami voulait dire que lorsqu'il se vit dans le miroir du vestibule. Son visage était couvert d'égratignures et son pantalon était trempé jusqu'aux genoux. Il s'était griffé aux branches basses dans le jardin de la chapelle du Saint-Sang. En plus, il se souvenait maintenant être tombé au moins une fois.

« J'ai besoin de ton aide, Zlot. »

Il régnait une chaleur quasi tropicale dans le salon. Une bonne odeur de café fort flottait dans l'atmosphère.

« Déshabille-toi ! »

Zlotkrychbrto interdit l'entrée du salon à sa femme, s'agenouilla devant le commissaire et entreprit de dénouer ses lacets tout en criant quelque chose en polonais. Deux minutes plus tard, elle entrebâillait la porte et passait un paquet de vêtements à son mari par l'interstice. Van In fut soulagé qu'elle n'entre pas. Il était nu comme un ver, et le spectacle était particulièrement pitoyable.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps », dit-il en s'habillant rapidement.

Zlotkrychbrto le couvait d'un regard paternel.

« Tu vas d'abord me raconter ce qui se passe, dit-il en sortant une bouteille de cognac et deux verres d'une lingère qui se dressait entre la cheminée et le mur.

- Tu sais déjà l’essentiel.
- Explique-moi le reste, alors. »

Les chaussures prêtées par Zlot étaient un peu grandes pour Van In, mais elles avaient le mérite d’être sèches et chaudes. Le pantalon et la chemise lui allaient à merveille.

« Le pantalon a presque vingt ans, dit Zlotkrychbrto en surprenant le regard étonné de son ami. À l’époque, j’étais un peu plus maigre qu’aujourd’hui. »

Ils éclatèrent de rire. Enfin, la tension retombait.

« Bien sûr que je vais t’aider ! dit Zlotkrychbrto une fois que Van In eut fini. Mais à ta place, je téléphonerais le plus vite possible à Hannelore et au procureur Beekman. »

Van In se servit un deuxième cognac et l’avalait d’un trait, comme le premier. L’alcool répandit une chaleur bienvenue dans son corps.

« Ils ne me croiront jamais, Zlot. Et même s’ils me croient, ils ne voudront jamais m’aider. »

Zot prit une mine grave.

« Je dois te dire, Piotr, que ton histoire est vraiment incroyable. Ce n’est quand même pas possible que des joueurs soient assez fous pour miser sur la vie d’un innocent.

- Je n’en aurai la certitude que si j’y vais ce soir.
- Je veux bien te croire, mais...
- Tu veux savoir pourquoi ils m’ont invité ?
- En gros, oui. »

Cela faisait vingt-quatre heures que Van In se creusait les méninges pour trouver la réponse à cette question. Il n’en avait trouvé qu’une seule qui tenait la route.

« Je suppose qu’ils veulent me compromettre. S’ils parviennent à prouver mon implication dans cette histoire sordide, ils pensent s’assurer de mon silence. »

Zlotkrychbrto regardait fixement devant lui. Il réfléchissait. Van In se trompait rarement, voire jamais, mais il ne pouvait pas imaginer que la justice arrête l’enquête simplement parce qu’il décidait de ne plus en être.

« Tu ne crois pas plutôt que...

– Je sais ce que tu penses, Zlot. Et je sais que ça peut paraître prétentieux de ma part. Mais je ne crois pas que si de nouveaux enquêteurs reprenaient l’affaire, ils tiendraient compte du témoignage

de Blontrock.

– Et Versavel ? »

Van In fit non de la tête.

« Si je disparaissais, Guido tombe en disgrâce. Cela ne m'étonnerait pas que De Kee le mute à la circulation.

– Et Hannelore ? »

C'était une question stupide.

« C'est ma femme. Tout le monde pensera qu'elle essaie de me blanchir.

– Je suis là, moi. Il y a Carine, aussi.

– Carine m'accompagne ce soir.

– Il ne reste que moi, alors.

– En effet, Zlot.

– Tu penses que mon témoignage ne serait pas pris en considération ? »

Ce fut un moment délicat, mais il fallait dire la vérité.

« Tu as promis de m'aider, Zlot. Cela fait de toi mon complice.

– Ah ah. »

Zlotkrychbrto se servit un double cognac. Cela faisait plusieurs années qu'il avait quitté la Pologne avec sa petite famille. Il s'était construit une belle carrière en Flandre. Il gagnait très bien sa vie, il habitait une maison confortable, et ses enfants réussissaient bien à l'école. Avait-il le droit de tout remettre en question ?

« Crois-moi, Zlot. Ils sont à mes trousses. Il faut que je parte d'ici le plus vite possible. »

Zlotkrychbrto regarda autour de lui avec mélancolie. Il avait accroché au-dessus du dressoir des photos encadrées de ses parents. Une statuette en tilleul taillée par son père trônait sur la cheminée. Ce n'était pas une œuvre d'art, mais il ne s'en serait débarrassé pour rien au monde, car c'était un souvenir du temps où il vivait dans la misère.

« Je ne vais pas te laisser tomber, Piotr. »

Ces paroles émurent Van In. Il serra son camarade dans ses bras. Une bouffée de bonheur le submergea, alors même qu'il essayait de se dépatouiller d'une situation inextricable.

« En quoi puis-je vous aider ? » demanda Mme Zlotkrychbrto en allemand en ouvrant aux deux inspecteurs qui venaient de sonner.

Elle jeta un coup d'œil dans la rue. Elle était barrée des deux côtés

par des voitures de police.

« On peut entrer ? »

Mme Zlotkrychbrto fit oui de la tête et s'effaça. Son mari et Van In avaient quitté la maison quelques minutes plus tôt, emportant les chaussures et les vêtements mouillés du commissaire. Elle avait lavé les verres à cognac et vidé le cendrier dans les toilettes.

À Ostende, Van In s'acheta un nouveau costume, des chaussures et un téléphone portable. Ils roulèrent ensuite jusqu'au café Les Trois Rois, à Houtave, où ils commandèrent du café et de la tarte aux cerises.

« À quelle heure il t'attend, Oreels ?

– À huit heures, répondit Van In entre deux bouchées.

– Tu n'as pas peur qu'ils fassent suivre Carine ?

– Si ! Pourquoi crois-tu que j'ai acheté un téléphone ?! »

Van In appela Carine à dix-huit heures.

« Tu es chez toi ?

– Pieter ?

– Tu es seule ?

– Bien sûr. »

Elle se laissa tomber sur le canapé et ôta ses chaussures, mais Van In ne la laissa pas profiter de la fin de sa journée.

« Ta voisine est rentrée ?

– Je crois.

– Va chez elle immédiatement. Je t'appelle sur son fixe dans cinq minutes. »

Van In interrompit la communication en espérant que Carine obéirait. Il y avait de fortes chances pour que De Kee ait mis le portable de la fliquette sur écoute, mais il était impossible de faire de même avec le téléphone de la voisine en un quart d'heure. Et il n'avait pas besoin de plus de dix minutes pour expliquer à Carine comment se débarrasser de ceux qui éventuellement la suivraient.

Carine gara sa voiture à l'endroit dit, ouvrit sa vitre et alluma une cigarette. Elle avait suivi les instructions à la lettre. Elle attendait Van In. Les minutes s'égrenaient. Huit heures moins vingt, et il n'était toujours pas là. Elle empoigna son portable, qu'elle avait posé sur le

siège du passager, le regarda et le reposa. « Ne m'appelle pas, quoi qu'il arrive », lui avait-il ordonné. Elle prit une profonde inspiration et alluma une nouvelle cigarette.

« Fumer tue ! dit Van In en passant la tête à travers la vitre ouverte. Désolé d'être en retard, mais je voulais être certain que tu n'avais pas été suivie. »

Lui et Zlotkrychbrto étaient arrivés exprès une demi-heure à l'avance.

« Tu m'as fait une peur bleue ! »

Carine jeta sa cigarette tandis que Van In montait à côté d'elle. Pourquoi se comportait-il parfois comme un gamin ?

« Quelle heure est-il ?

– Huit heures moins dix.

– OK. Alors, on y va. »

Carine démarra. Zlotkrychbrto les suivit à une distance de sécurité. Une Mercedes noire les attendait devant la villa d'Oreels. Le moteur tournait. Willy Gevers, assis à côté du chauffeur, les fit entrer dans la voiture et les pria d'enfiler une cagoule noire.

« Désolé pour le désagrément, dit-il avec amabilité. Mais nous devons nous montrer prudents.

– Je comprends parfaitement », répondit Van In.

Le trajet dura environ une demi-heure, mais en réalité cela ne voulait rien dire. Ils avaient peut-être tourné en rond.

« Vous pouvez ôter votre cagoule », dit Gevers lorsque la Mercedes s'arrêta.

Ils descendirent de la voiture et pénétrèrent dans un entrepôt dont seule l'entrée était éclairée. Van In et Carine virent juste que des voitures coûteuses étaient garées tout autour.

Lorsque le moteur commença à crachoter, Zlotkrychbrto regarda l'aiguille du carburant avec stupéfaction et se mit à jurer en polonais. Ce n'était pas la première fois qu'il oubliait de faire le plein. Il s'était souvent promis de prévoir un jerrycan d'essence, mais il n'avait jamais mis son projet à exécution. Et voilà qu'il était immobilisé sur le bord de la route, alors que Van In avait besoin de lui !

Cinq tables de roulette avaient été installées dans l'entrepôt. Il s'y pressait une cinquantaine de joueurs, parmi lesquels Van In, à sa

grande surprise, ne repéra pas Vanderpaele. Il se dit qu'il viendrait peut-être plus tard. Après tout, on ne commencerait à jouer que sur les coups de neuf heures.

« Bonsoir, madame et monsieur Van In, dit Evarist Oreels en avançant vers eux, la main tendue. Puis-je vous proposer une petite collation ? »

Van In n'avait pas très faim, mais il n'osa pas refuser. Carine, en revanche, se jeta sur la nourriture avec appétit. Elle n'avait pratiquement rien avalé de la journée. Il y avait un large choix : patates douces grillées à la mozzarella et au jambon italien, scones aux herbes avec leurs rillettes de crevettes rehaussées d'une crème de raifort, wraps de champignons des bois avec leur mousseline de faisan, harmonie de truite et son cube de concombre, bruschetta à la fête, sushi de langoustine à la tomate et au basilic, verrine de flan de mangue au foie gras d'oie, crème brûlée au foie gras de canard, caviar de saumon, huîtres et céleri-rave, et de nombreux autres mets délicats dont Van In ignorait le nom. Et bien sûr, il y avait du champagne en abondance.

« Le Jeu ne commence qu'à minuit, dit Oreels alors que Van In gobait une huître par politesse. Et je vous garantis que vous ne vous ennuierez pas !

– Je brûle de curiosité », répondit Van In.

À neuf heures, les premiers joueurs s'installèrent aux tables. Van In avait emporté vingt mille euros, mais il comprit vite que ce n'était vraiment pas grand-chose.

« Puis-je vous rappeler que la mise de départ est d'au minimum mille euros, dit Oreels. Et la banque ne fait pas crédit ce soir.

– Je sais, répondit Van In. Puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur d'être invité ? Qu'est-ce qui vous rend si sûr que je suis digne de confiance ? »

Oreels sourit et prit Van In par le bras.

« Parce que nous avons soigneusement vérifié votre histoire, commissaire. »

Il lui expliqua que son domicile avait été mis sur écoute et qu'il avait donné un coup de fil à un directeur de banque, qui était de ses amis.

« Vous n'avez plus le moyen de faire marche arrière, mon cher. »

Van In ne laissa pas paraître à quel point l'arrogance d'Oreels lui

tapait sur le système. Les riches étaient des connards qui se croyaient tout permis et qui ne mettaient pas les masques qu'entre eux.

« Si vous voulez bien, je vais jouer un peu », dit-il en se forçant à sourire.

À minuit moins cinq, Van In n'avait perdu que quatre mille euros, ce qui était un exploit. Un agent immobilier avait dilapidé cinquante-six mille euros en une heure et demie.

« Puis-je avoir votre attention ? » dit soudain Oreels, perché sur un petit podium qui venait d'être installé.

Van In se rendit compte que tous les serveurs s'étaient éclipsés. Les croupiers s'en allaient un à un, eux aussi.

« Aujourd'hui, nous jouons le numéro seize. Puis-je demander que ceux qui ne veulent pas jouer au Jeu quittent maintenant la salle ? »

Oreels attendit dix secondes. Tout le monde demeura immobile, à l'exception des croupiers, qui finirent tous de sortir discrètement.

« Le tirage peut commencer. »

Willy Gevers approcha, une urne à la main. Tour à tour, chaque participant y puisa un jeton. Le numéro qui y figurait déterminait l'ordre dans lequel les joueurs miseraient. Lorsque chacun eut le sien, le Jeu commença. Les règles étaient simples. Le premier à miser sur seize et à gagner l'emporterait. Tous les participants se pressaient autour de la seule table encore active. Willy Gevers endossa le rôle du croupier. La bille entama sa première course folle sur la roulette. Mise : quinze mille euros. Van In retint son souffle. Dans quel guêpier était-il allé se fourrer ? La bille s'arrêta sur le vingt-neuf. Le joueur suivant annonça sa mise : vingt mille euros. Van In et Carine se tenaient au premier rang et ne perdaient pas une miette du spectacle. Au cours de la soirée, Oreels leur avait tout expliqué. Si la bille s'arrêtait sur le seize, le gagnant remportait une somme équivalant à l'ensemble des mises gagnées jusque-là, s'il acceptait qu'en échange quelqu'un soit assassiné. Plus on jouerait longtemps, plus le montant en question serait élevé. Si le seize n'apparaissait pas avant cinq heures du matin, ce qui arrivait parfois, la mise totale serait reportée au Jeu suivant. Détail piquant, le nom de la victime était communiqué aux joueurs, de sorte qu'ils pouvaient vérifier dans les journaux que le meurtre avait bien été perpétré. Il y avait une autre règle : la victime devait être assassinée dans les vingt-quatre heures. Van In n'avait pas

le choix. Il devait maintenant attendre que la bille s'arrête sur le seize. C'était la seule manière de prouver la justesse de sa thèse.

« Numéro onze. »

Une rumeur s'éleva. Personne n'avait réagi. Carine poussa Van In du coude : c'était lui.

« Quinze mille euros. »

Van In posa son jeton sur le seize. Il était à cran. Que ferait-il si Gevers arrêta la bille sur le chiffre gagnant ? Il la suivit avec les yeux d'Argus.

« Quatre. »

Van In poussa un soupir de soulagement. Il but une gorgée de champagne, qui avait eu le temps de tiédir dans sa coupe.

À deux heures et demie, un énorme cri de joie retentit. La bille s'était enfin arrêtée sur le seize. Le total des mises s'élevait à trois cent cinquante-quatre mille euros. Le front du gagnant, un avocat riche comme Crésus, luisait de transpiration. Van In alluma une cigarette. Il avait le cœur sur les lèvres. Oreels grimpa sur le podium et appela le gagnant auprès de lui.

« Alors, maître, que choisissez-vous ? La bourse ou la vie ? »

L'avocat ressentit une énorme poussée d'adrénaline lui traverser le corps. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale et il fut à deux doigts d'avoir une érection. Au cours de sa longue carrière, il avait défendu de nombreux meurtriers. Il s'était souvent demandé ce qu'on pouvait ressentir quand on s'arrogeait le droit de mettre un terme à la vie de quelqu'un. Dans les affaires de crime passionnel, les auteurs éprouvaient presque toujours des remords, mais les quelques tueurs de sang-froid qu'il avait défendus avaient admis sans ambages éprouver une réelle euphorie quand ils tuaient. Et c'était ce qu'il ressentait en l'instant présent.

« La bourse ! » lança-t-il.

Des cris de joie sauvage explosèrent dans tout l'entrepôt. Le gagnant reçut les félicitations de chacun. Le champagne commença à couler à flots. Van In n'en croyait pas ses yeux. Carine était totalement déboussolée. Jusqu'où un homme pouvait-il s'abaisser ? Lorsque les esprits se furent un peu apaisés, Oreels remonta sur le podium pour la troisième fois. Un silence de mort s'abattit sur l'entrepôt alors qu'il sortait de sa poche une enveloppe sur laquelle le chiffre seize était

écrit en grand. Il la déchira et en sortit une feuille de papier pliée en deux. Il l'ouvrit et la tint entre le pouce et l'index à bonne distance de ses yeux.

« Le perdant est... Guido Versavel, rue du Rouleau 16, à Bruges. »

Van In fut tétanisé. Cela ne pouvait pas être un hasard. Il était tombé comme un gamin dans le piège que lui avaient tendu Oreels et ses sbires. Toutes les têtes étaient tournées dans sa direction.

« Vous approuvez ce choix, commissaire ? »

Van In n'aurait pas dû bouger. C'était d'ailleurs ce qu'il avait prévu de faire si la victime avait été un parfait inconnu. Il aurait fait mettre l'homme ou la femme en sécurité le plus vite possible et, avec l'équipe Cobra, il aurait attendu l'arrivée du tueur à son domicile. Mais là, incrédule, révolté, il réagit sur une impulsion. Il quitta son groupe et courut jusqu'à l'entrée de l'entrepôt. Personne ne tenta de le retenir. Oreels resta sur le podium, un sourire moqueur aux lèvres. La porte de l'entrepôt s'ouvrit à la volée et un homme chauve entra, un pistolet braqué sur Van In au bout de son bras tendu. Van In regarda anxieusement autour de lui. Il n'y avait pas d'autre issue. Il ralentit. L'homme au pistolet était maintenant à cinq mètres de la porte et à pareille distance de lui. Van In s'arrêta et réfléchit fébrilement. Les joueurs se tenaient tous derrière lui. Même un tireur expérimenté éprouvait un certain stress au moment de tirer. S'il bondissait inopinément sur le côté, le type était susceptible de toucher un des joueurs. C'était un risque qu'il ne courrait pas. Plus que trois mètres. Van In prit une profonde inspiration et plongea subitement sur la droite. Sa thèse se vérifia. L'homme au pistolet n'avait pas tiré. Il attendit que Van In le dépasse avant de pivoter et de presser le doigt sur la détente. Van In venait de poser la main sur la poignée de la porte. Lorsque la balle s'enfonça dans son épaule, il chancela. Sa main glissa. Il s'effondra sur le sol.

Zlotkrychbrto mit plus d'une demi-heure avant de réussir à arrêter une voiture. Il ne pouvait pas en vouloir aux automobilistes. Il faisait nuit noire, et il avait l'allure de Frankenstein. Il fut très étonné que son bon Samaritain soit une vieille femme. Il ne comprit que lorsqu'elle se présenta : sœur Agnès. La nonne eut l'amabilité de le conduire à la station-service la plus proche et de le ramener ensuite à sa Mercedes avec un jerrycan plein d'essence. Lorsqu'il fut tiré

d'affaire, il alla jeter un coup d'œil à la villa d'Oreels par acquit de conscience, mais le parking était désert, comme il s'y attendait, hormis la Citroën Picasso de Carine. Il ne lui restait plus qu'à faire demi-tour. Il trouva trop risqué d'attendre jusqu'au lendemain matin en espérant que Van In reprenne contact avec lui. S'il leur était arrivé quelque chose, à lui et à Carine, et s'ils avaient besoin d'aide ? Que faire, alors ? Après s'être torturé les méninges un moment, il décida de pousser jusqu'à Bruges et de tout expliquer à Hannelore.

« Zlot ! Qu'est-ce que tu viens faire ici à cette heure ? ! »

Hannelore portait une robe de chambre vert olive et des pantoufles. Ses yeux étaient rougis d'avoir pleuré.

« Je crois qu'on a un problème, dit-il. Je peux entrer ?

– C'est à propos de Van In ?

– Oui. Je crois qu'il s'est mis dans un beau pétrin. »

Le légiste suivit Hannelore dans la cuisine et s'assit sur une chaise sans y avoir été invité. Hannelore lui servit d'autorité un verre de peket.

Après avoir sonné trois fois chez Carine, Hannelore fit un signe de tête au serrurier. En deux temps trois mouvements, celui-ci ôta le cylindre de la serrure, après quoi elle pénétra dans la place, en proie à des sentiments mêlés. Versavel et deux inspecteurs lui emboîtèrent le pas. À son grand soulagement, elle trouva une couette et un oreiller sur le canapé du salon. Ils ne dormaient donc pas ensemble. Pour achever de se convaincre, elle enfonça le nez dans l'oreiller. C'était bien l'odeur de Van In. Pendant ce temps-là, Versavel et les deux inspecteurs fouillaient rapidement les autres pièces. Ils ne trouvèrent aucune information utile.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– On va interroger Oreels, bien sûr. »

L'odeur qui imprégnait l'oreiller avait fini de convaincre Hannelore que Zlotkrychbrto lui avait dit la vérité. Le fait que ni Van In ni Carine ne soient là confirmait son intuition. Il leur était arrivé quelque chose. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ils remontèrent en voiture et roulèrent toutes sirènes hurlantes jusqu'à la villa d'Oreels.

« Monsieur Oreels dort encore. Il ne peut être dérangé sous aucun prétexte, dit l'employée qui ouvrit la porte d'entrée.

– Réveillez-le et dites-lui qu'un juge d'instruction est à sa porte avec un mandat de perquisition ! Compris ? ! »

Versavel fronça les sourcils. Il n'avait jamais vu Hannelore d'humeur si martiale. Cinq minutes plus tard, Oreels faisait son apparition à la porte.

« En quoi puis-je vous être utile, madame ? demanda-t-il avec amabilité.

– Je veux savoir où se trouve le commissaire Van In. Nous savons que vous l'aviez invité hier soir à l'une de vos petites fêtes. Il n'est pas rentré.

– Une de mes petites fêtes ?

– Je m'exprime mal ou vous êtes juste un peu con, Oreels ? »

Oreels était habitué à être traité avec tous les égards. Il dut faire un effort incommensurable sur lui-même pour ne pas s'énerver.

« Le fait d'être juge d'instruction ne vous donne pas le droit de me parler sur ce ton.

– Votre avis, je m'en branle ! Je veux juste savoir où votre casino illégal était installé hier soir. »

Oreels éclata de rire.

« Un casino illégal, maintenant ?! Si je veux jouer au casino, je le fais en toute légalité. Mais vous le savez pertinemment. »

Hannelore posa ses mains à plat sur ses cuisses et adressa à Oreels un regard digne de Méduse. Puis, elle indiqua aux inspecteurs qu'ils pouvaient passer à l'action.

« Vous me tapez sur les nerfs, Oreels. »

Les inspecteurs poussèrent Oreels sur le côté pour dégager le passage, et Hannelore entra dans la villa.

Étendu sur le carrelage froid, Van In se débattait dans un rêve étrange. Lui et Hannelore assistaient à un spectacle où des guerriers à demi nus s'affrontaient au moyen de piques et d'épées plus bizarres les unes que les autres. L'un d'eux s'affala sur le sol tout en sang et l'autre l'acheva d'un coup de hache bien asséné. Il regarda autour de lui, en détresse. Hannelore n'était pas là. Elle était allée commander une boisson au bar. Il partit à sa recherche, tandis que les combats continuaient sous les hourrah d'un public devenu frénétique. Il ne la trouvait nulle part. Peut-être était-elle sortie, incapable de supporter plus longtemps la vue de toutes ces horreurs. Sans se demander pourquoi elle ne l'avait pas prévenu, il se dirigea comme un zombie vers la sortie, dont les portes étaient maintenant recouvertes d'horribles masques et d'attributs qui le mirent mal à l'aise. Il accéléra le pas. Alors qu'il n'en était plus qu'à un mètre, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Van In se retrouva dans une pièce plongée dans la pénombre où étaient entassées des statues de divinités. Hannelore était allongée nue sur un sofa, dans un coin. Son corps était recouvert d'une peinture poudreuse de couleur fuchsia et jaune canari.

« Salut, beauté. »

Hannelore leva la tête et lui sourit.

« Qu'est-ce que c'est que cette mise en scène ?

– Je voulais te faire une surprise.

– Tu te rends compte que quelqu'un d'autre aurait pu entrer ?!

– Je savais que tu serais le premier, mon chéri. »

Elle se leva et le prit par le bras. Il ne lui demanda pas ce qui la rendait si sûre de son affirmation.

« Mais qui t'a peinturlurée ainsi ? » s'enquit-il, subitement très jaloux.

Elle le prit par la taille et l'attira à elle.

« Tu te souviens de ces deux hommes d'un certain âge avec qui j'ai bavardé l'autre jour à la kermesse ?

– Ces gars à moitié gitans ?

– Oui. »

La pensée que deux petits vieux avaient vu le corps nu d'Hannelore et l'avaient peint, voire tripoté, avec leurs sales pattes, rendit Van In furax. Il la repoussa et retourna dans la salle.

« Ça va mieux ? »

Carine était agenouillée devant lui. Elle lui épongea le front avec un lambeau de son chemisier qu'elle avait déchiré pour panser sa blessure.

« J'ai froid. »

Van In se rendit compte que Carine ne portait pas de haut et que sa jupe était maculée de sang. Il essaya de se redresser, mais une douleur fulgurante le fit se recroqueviller sur lui-même. Il porta la main à son épaule et se souvint de ce qui lui était arrivé.

« Où sommes-nous ?

– Dans l'entrepôt. »

Après le coup de feu, elle avait couru vers lui pour l'aider, mais l'homme au pistolet le lui avait interdit sous la menace de son arme. Deux joueurs l'avaient prise chacun par un bras et l'avaient enfermée dans cette annexe. Cinq minutes plus tard, l'homme au pistolet avait poussé Van In à l'intérieur.

« Quelle heure est-il ?

– Dix heures moins le quart.

– Du matin ?

– Oui. »

Il n'y avait pas de fenêtre, mais Carine n'avait pas fermé l'œil de la nuit, consultant sa montre à tout bout de champ. Heureusement, il y avait un interrupteur dans la petite pièce, de sorte qu'ils pouvaient allumer la lumière.

« Il faut essayer de sortir d'ici. »

Van In fit une nouvelle tentative pour se lever, en vain. Il tourna la

tête vers la porte. Elle avait l'air aussi solide et massive que la serrure et les charnières. Dans un coin, deux cartons étaient posés sur une étagère métallique.

« Qu'est-ce qu'il y a, dans ces boîtes ?

– Des boules de Noël et des guirlandes », dit-elle avec un sourire las.

Elle avait eu toute la nuit pour fouiller la pièce méthodiquement, ce qui ne lui aurait pas pris plus d'une demi-heure en temps normal, mais elle avait procédé avec une minutie extrême, pour être certaine de ne rien négliger. À part les boules de Noël et les guirlandes, il y avait aussi des piles de vieilles revues, quelques bouteilles vides et trois pots de peinture, sans oublier un paquet de boîtes de cire d'abeille.

La perquisition ne donna rien, l'interrogatoire, encore moins. M. et Mme Oreels affirmaient avoir passé la soirée chez eux et être allés dormir vers une heure du matin, une déclaration qui avait été confirmée par l'employée qui avait ouvert la porte d'entrée à Hannelore et Versavel et qui logeait sur place. Oreels avait pris le temps d'appeler son avocat et menacé Hannelore de porter plainte pour abus de pouvoir, mais la menace eut peu d'effet.

« Je vous traînerai en justice, Oreels ! » dit-elle en sortant de la villa.

Elle allait sans doute un peu vite en besogne. Elle savait qu'elle n'irait pas bien loin si elle ne parvenait pas à présenter des preuves en béton de l'implication d'Oreels dans la disparition de Pieter, mais cela avait été plus fort qu'elle. Dans la voiture, Versavel tenta de la calmer. Il proposa de continuer à montrer le portrait-robot du tueur aux médecins de Bruges et des environs. Hannelore accepta immédiatement.

« Tu as raison, Guido. J'ai mis la charrue avant les bœufs. Mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? »

Versavel démarra et franchit le portail de la villa, puis il dut freiner pour laisser passer deux joggers quadragénaires.

« Nous ignorons toujours pourquoi Van In va s'entraîner trois fois par semaine à la salle de musculation, dit-il en passant la seconde.

– Quel est le rapport, Guido ?

– Aucune idée. Je sais seulement que Van In s'accroche au moindre

fétu de paille quand il pédale dans la choucroute. J'essaie de faire pareil.

– Alors, allons-y.

– Je te dépose à la salle de musculation ?

– Tu ne veux pas m'accompagner ? »

Versavel n'osait pas lui dire en face qu'elle risquait de faire plus de tort que de bien à l'enquête parce qu'elle prenait les choses trop à cœur. Mieux valait qu'il continue en solo.

« Je t'appelle dès que j'ai du neuf du côté des hôpitaux, dit-il.

– Message reçu, Guido. »

Il y avait foule à la salle de musculation. Une odeur de transpiration et d'huile de massage flottait dans l'air. Des hommes et des femmes s'activaient autour d'appareils étranges dont certains n'auraient pas paru insolites dans une chambre de torture au Moyen Âge. Une jeune femme d'environ vingt-cinq ans à la silhouette de poupée Barbie salua Hannelore en la gratifiant d'un sourire rayonnant.

« Je peux vous aider, madame ?

– C'est vous, la directrice ?

– Non, un moment, je vous prie. Je vais chercher John. »

La plupart des clientes souhaitaient parler à John en personne avant de s'inscrire, et John n'y trouvait rien à redire. Il était célibataire et ne le cachait pas.

« D'accord, j'attends », répondit Hannelore.

La jeune fille tourna les talons et se dirigea vers une autre pièce en se déhanchant. Il faut que John voie cette nana, se disait-elle. Deux minutes plus tard, lorsqu'il salua Hannelore, John serra les fesses, signe chez lui qu'une femme lui plaisait.

« Je m'appelle Hannelore Martens. Je suis l'épouse de Pieter Van In. »

John vit son rêve partir en fumée. Son fessier se détendit.

« Ah ah, répondit-il, un peu perdu. Que puis-je pour vous, madame ?

– Je veux savoir pourquoi Pieter vient ici et si vous l'avez vu au cours de ces dernières vingt-quatre heures. »

Le jeune homme prit une mine grave.

« Pieter vient s'entraîner.

– Je sais, répondit Hannelore.

– Et non, je ne l’ai pas vu ces dernières vingt-quatre heures. »

Hannelore percevait une certaine tension. Ce John avait quelque chose à cacher, et elle était déterminée à savoir quoi. Elle y mit le paquet.

« Pieter a disparu, dit-elle. Il lui est peut-être arrivé quelque chose de grave. »

Le visage de John se crispa. Van In souffrait d’hypertension. Son médecin lui avait lancé cet ultimatum : s’il n’améliorait pas sa condition physique, il faudrait bien qu’il prenne des médicaments, mais ceux-ci avaient un effet secondaire sur les performances sexuelles. Van In n’avait pas hésité une seconde : il s’était inscrit à un programme intensif. John craignait subitement que les séances de muscu n’aient pas suffi à juguler l’hypertension de Van In. Et s’il avait eu un infarctus ? Porterait-il une part de responsabilité ?

« Pieter m’a fait jurer de n’en parler à personne, dit-il.

– De parler de quoi ?

– Il souffre d’hypertension et... »

John déballa tout. Hannelore l’écouta d’un air préoccupé, mais, en sortant de la salle, elle ne put réprimer un sourire. Van In qui suivait l’avis d’un médecin, il fallait graver ça dans le marbre !

Carine déchira de vieilles revues et en recouvrit Van In. Il gelait sous l’effet de la fièvre. Son état s’était rapidement dégradé en quelques heures. Ses lèvres étaient crevassées et il poussait régulièrement des gémissements. Les lambeaux de son chemisier qui lui avaient servi à faire un pansement autour de l’épaule de Van In étaient gorgés de sang. La blessure s’infecterait bientôt. Elle était frigorifiée, mais au moins, elle pouvait remuer. Elle martelait la porte tous les quarts d’heure en hurlant des appels à l’aide, en vain. Un silence de mort régnait dans l’entrepôt.

À trois heures moins le quart, Versavel pénétra dans le hall de l’hôpital Henri Serruys d’Ostende, où il avait rendez-vous avec le docteur Annys. Il était épuisé et totalement démoralisé. Plus ses recherches dans les hôpitaux avançaient, moins il avait de chances de retrouver le tueur à l’aide du portrait-robot. Tous les médecins qu’il avait vus avaient apporté leur totale collaboration à l’enquête, mais il avait fait chou blanc, jusqu’à présent.

« Monsieur Versavel ! » dit une jeune infirmière en lui faisant signe depuis la porte ouverte qu'il pouvait entrer dans le cabinet du docteur Annys.

Versavel hocha la tête et s'extirpa de son siège, l'enveloppe brune contenant le portrait-robot du tueur coincée sous son bras.

« Asseyez-vous. »

Le docteur Annys était un homme grand et mince avec un nez pointu et des yeux d'un bleu très clair.

Versavel lui serra mollement la main.

« Que puis-je pour vous, monsieur Versavel ? »

Le docteur Annys chaussa ses lunettes de lecture pour examiner attentivement le portrait-robot que lui tendait Versavel.

« De quoi cet homme est-il accusé exactement ? »

Versavel réprima un soupir. Il avait déjà tout expliqué en long et en large à la secrétaire du médecin, mais celle-ci n'avait sans doute pas transmis le message. Ces gens ne lisaient-ils donc pas les journaux ?

« C'est le tueur en série qui sévit à Bruges depuis plusieurs mois, dit-il.

– Vraiment ? »

Le docteur Annys fit descendre ses lunettes au bout de son nez et regarda Versavel par-dessus ses verres en se grattant l'oreille.

« Vous le connaissez ? »

Le médecin ne répondit pas tout de suite. Versavel était sur le point d'exploser. Il coïna ses mains entre ses jambes.

« Je ne peux pas nier que cet homme ressemble un peu à un de mes patients, mais... Un instant. »

Le docteur Annys enfonça la touche de l'interphone et demanda à sa secrétaire de venir. Versavel plissa les yeux. La tension devenait insoutenable. Il avait beau les avoir coincées sous ses cuisses, ses mains tremblaient. Pourquoi cette connasse mettait-elle tellement de temps à venir ?

« J'ai l'impression qu'il s'agit de Nathan Six, dit-il.

– Vous en êtes certain ? »

La porte s'ouvrit. Le médecin leva les yeux.

« Qu'est-ce que tu en penses, Nathalie ? »

La secrétaire vint se poster à côté de lui et étudia le portrait-robot.

« Il lui ressemble beaucoup, en tout cas », dit-elle lorsque son

patron lui eut communiqué sa supposition.

« On le tient ! s'exclama Versavel. C'est un certain Nathan Six. Il habite Blankenberge. »

Hannelore fut inondée de joie en entendant la nouvelle.

« Où es-tu ?

– À Ostende », répondit Versavel.

Une heure plus tard, une force de police impressionnante encerclait la maison de Nathan Six, une maison individuelle située avenue Royale, non loin de l'endroit où avait été retrouvé le corps sans vie de Merel Deman.

« Tu es certain que ce Nathan Six est l'homme que nous recherchons ? demanda Hannelore.

– On ne peut être sûr de rien. Espérons que ce docteur Annys ne se trompe pas », répondit Versavel qui portait un gilet pare-balles.

Il n'osait pas dire à Hannelore qu'en arrêtant Nathan Six, ils retrouveraient forcément Van In.

« Il faut... il faut... il faut sauver Guido, Carine. »

Durant l'heure écoulée, Van In avait perdu connaissance plusieurs fois. Dans son délire, il répétait toujours la même chose. Sa peau avait désormais l'apparence du marbre. Carine s'allongea à côté de lui et pressa son corps contre le sien pour le réchauffer.

« Quelle... quelle... quelle heure est-il ?

– Quatre heures vingt.

– Il faut sortir d'ici, et vite. »

Van In commençait à battre l'air de ses jambes et à se frapper la tête contre le sol. Carine tenta de le calmer, mais il s'obstinait.

« Ils vont... ils vont... tuer... Guido. »

Van In s'arrêta de respirer. Ses yeux se fixèrent sur le vide.

« Pieter ! »

Carine se releva et prit la tête du commissaire entre ses deux mains. Les yeux de Van In étaient braqués sur elle. Ils brillaient d'un éclat glacial. On aurait dit des billes de verre.

Nathan Six composa un numéro sur son portable.

« Tu as reçu mon message ?

– Quel message ?

- Au sujet de Van In.
- Qu'est-ce qui lui est arrivé ?
- Il est blessé. »

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

« Où es-tu ?

- En face de chez toi. »

Marie-Louise Blontrock courut à la fenêtre et écarta le rideau.

« Tu es devenu fou ?

- Je dois absolument te parler. »

Marie-Louise Blontrock laissa tomber le rideau et courut à la porte d'entrée. Nathan Six traversa la rue et se faufila à l'intérieur.

Deux hommes de l'équipe Cobra pénétrèrent dans la maison de Nathan Six par la porte de derrière tandis que leurs collègues mettaient la porte d'entrée en joue.

Hannelore se rongea les ongles dans une voiture de police dissimulée un peu plus loin. Dix minutes plus tard, Versavel venait lui rendre compte. Les hommes avaient investi la maison. Ils n'avaient trouvé personne à l'intérieur.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda-t-elle, les larmes aux yeux.

- On attend qu'il rentre chez lui.
- Et s'il ne rentre pas chez lui ? »

Versavel s'assit à côté d'elle sur la banquette arrière et posa une main sur son épaule.

« Il va rentrer chez lui, Hanne. Crois-moi. Il va rentrer chez lui. »

« Je veux tout arrêter, Marie-Louise. »

Nathan Six alluma un cigare, s'assit dans le fauteuil de feu Hubert Blontrock et souffla la fumée devant lui en épaisses volutes. D'après les résultats de son dernier examen chez le docteur Annys, il n'était pas en grande forme. Il lui restait tout au plus dix ans à vivre. Il voulait en profiter à fond les manettes.

« Il faut d'abord finir ce que tu as commencé, Nathan.

– Tu n'aurais jamais dû impliquer Van In et cette fille dans le Jeu. »

Marie-Louise Blontrock fit non de la tête.

« Je n'avais pas le choix, déclara-t-elle. Tôt ou tard, Van In aurait

compris. Je ne pouvais pas courir ce risque. »

Elle rapprocha son fauteuil de celui de Nathan Six et posa une main sur sa cuisse.

« Cela fait combien de temps qu'on se connaît, Nathan ? Dix mois ?

– Presque onze.

– Le jour où j'ai compris que nous étions fichus financièrement. »

Marie-Louise Blontrock avait travaillé toute sa vie dans l'ombre de son mari. Elle savait qu'il jouait au casino, mais jamais elle n'aurait imaginé qu'il y perdrait tous ses avoirs, ni qu'il emprunterait pour rembourser ses dettes de jeu. Lorsque le directeur de l'agence bancaire lui avait annoncé que leur maison allait être mise en vente publique, son monde s'était écroulé. Elle avait fait une scène au guichet et hurlé à la face de toutes les personnes présentes qu'elle se vengerait. Nathan Six était un des clients qui avaient assisté à la scène. Il l'avait suivie dans la rue et l'avait abordée. Il lui avait proposé de tuer Hubert Blontrock. Elle avait accepté. Ce n'était que dans un deuxième temps qu'elle avait réfléchi à un plan pour récupérer l'argent dilapidé. Ils avaient conçu le Jeu ensemble. Elle connaissait tous les joueurs accros. Elle savait, de par ce que son mari lui avait dit, qu'ils étaient prêts à tout pour de l'argent. Nathan Six s'était occupé du reste. Il était entré en contact avec Willy Gevers et Oreels et leur avait demandé s'ils acceptaient de financer le projet. Le reste avait été un jeu d'enfant. Elle était toujours restée en coulisses, sous ce nom de code, Maître du Jeu, et Nathan avait exécuté les sentences.

« Cet enfer est derrière nous, maintenant, dit Nathan.

– C'est vrai. »

Les dettes étaient payées. Et le compte qu'elle avait ouvert aux îles Caïman se portait à merveille. Elle avait un seul regret, celui de ne pas pouvoir conserver la maison, de peur d'attirer l'attention du fisc.

« Pourquoi est-ce qu'on n'arrête pas, alors ? »

Marie-Louise Blontrock croisa les mains sur ses genoux. Dans cette position, elle ressemblait à une brave mamie. Personne ne l'aurait imaginée complice de cinq meurtres, dont celui de son mari. Il y avait beaucoup de chances que ces crimes demeurent impunis s'ils ne tiraient pas trop sur la ficelle.

« Van In et cette fille sont toujours enfermés dans l'entrepôt de Gevers ? »

Nathan hocha la tête. S'il les tuait là, il se trouverait obligé de

déplacer les corps, ce qui ne lui plaisait qu'à moitié. Il préférait tuer les gens chez eux et laisser leur cadavre sur place. Avec Merel Deman, les choses avaient failli foirer. Au lieu de rester chez elle bien au chaud après son opération, elle était sortie à Blankenberge. Il avait été obligé de la tuer là-bas et d'enterrer son corps sur la plage. Le règlement du Jeu était très strict à cet égard. Il fallait liquider le perdant dans les vingt-quatre heures.

« J'aurai besoin de ta voiture pour transporter les corps.

– Je ne peux pas faire ça, Nathan.

– Sans voiture, impossible.

– Emprunte la camionnette de Gevers, alors.

– Il faut que je repasse par Blankenberge. Mon arme est chez moi.

– Je t'appelle un taxi, dit Marie-Louise Blontrock. Fais-le ce soir, Nathan. Et n'oublie pas l'autre. Rappelle-moi son nom ?

– Guido Versavel.

– Après ça, on arrête.

– Définitivement ?

– Pour un moment, en tout cas.

– Je crèverai, après, de toute façon. »

La maison était toujours encerclée par l'équipe Cobra lorsque Nathan Six sortit du taxi qui venait de le déposer devant chez lui.

« Il arrive ! » chuchota Versavel, qui faisait le guet derrière la fenêtre.

Deux inspecteurs attendaient dans la cuisine, au cas où Six opposerait une résistance.

« Tu ferais mieux d'attendre dans la cuisine que tout soit fini, Hanne. Il est peut-être armé. »

Versavel ôta le cran de sécurité de son pistolet et prit position derrière la porte d'entrée. Hannelore obéit sans protester. À l'extérieur, les agents de l'équipe Cobra braquèrent leur arme en direction du petit homme chauve. Versavel entendit la clé tourner dans la serrure. Retenant son souffle, il tendit son bras armé. La porte s'ouvrit. La lumière s'alluma. Versavel bondit en avant :

« Police ! Les mains en l'air ! »

Les deux inspecteurs cachés dans la cuisine passèrent à l'action. Ils bondirent dans le salon pour maîtriser Six et lui passer les menottes. Ils l'attrapèrent, mais Six se débattit comme un beau diable et frappa

l'un d'eux de toutes ses forces. Celui-ci s'effondra, les mains à l'entrejambe. Six profita de la seconde de stupéfaction qui suivit pour s'enfuir. Il n'était pas encore sorti de la maison que deux coups de feu éclataient.

Le médecin urgentiste secoua la tête. Une balle avait percé l'aorte de Nathan Six et provoqué une hémorragie qui lui avait été fatale. Hannelore était assise dans la cuisine, désespérée. Maintenant que Nathan Six était mort, il lui paraissait impossible de retrouver Van In et Carine. Versavel tenta de la rassurer, mais il n'avait pas bon espoir lui non plus.

« Ils n'ont pas pu disparaître comme ça ! » s'exclama Hannelore.

Elle aurait pu accepter le fait que Van In la quitte pour Carine et qu'il soit maintenant en train de se dorer la pilule au soleil avec elle, mais pas qu'il soit mort et que son corps soit en train de pourrir quelque part.

Une équipe du labo technique passait la maison au peigne fin. On retrouva dans le tiroir d'une armoire la sculpture en bronze que Six avait emportée chez Blontrock, la photo de vacances qu'il avait prélevée dans un album chez Merel Deman et plusieurs autres objets qui n'avaient *a priori* aucun rapport les uns avec les autres. Il y en avait onze au total. Le pistolet de Six était dans sa table de nuit.

« Regarde-moi ça ! »

Un inspecteur du labo technique apportait une caisse en carton remplie de dossiers numérotés. Il y en avait trente-six, correspondant aux trente-six condamnés à mort au jeu de la roulette.

« Vous avez trouvé autre chose ? » demanda Hannelore.

L'inspecteur fit non de la tête.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle en indiquant un sac en papier brun que quelqu'un venait d'apporter.

– Ses effets personnels.

– Je peux jeter un coup d'œil ? »

Sans attendre l'accord de l'inspecteur, Hannelore versa le contenu du sac sur la table : un coffret de cigares Cohiba, un portefeuille contenant beaucoup d'argent, un trousseau de clés et un portable.

« Où est Guido ?

– À l'étage », répondit un inspecteur.

Hannelore marcha jusqu'au pied de l'escalier.

« Guido, où es-tu ?

– J’arrive, Hanne ! »

Versavel fourra rapidement une épaisse enveloppe brune dans la poche de son uniforme et redescendit. Hannelore lui montra le téléphone de Six.

« Tu sais comment fonctionnent ces appareils dernier cri ? »

Versavel examina l’engin et enfonça quelques touches. Le dernier numéro composé par Six apparut à l’écran. C’était celui de Marie-Louise Blontrock.

« Il lui a aussi envoyé un message, dit Versavel en tendant le téléphone à Hannelore.

– *Van In est blessé. Je fais quoi ?* » lut-elle.

À dix heures, Van In s’endormit. Carine l’imita une petite heure plus tard, rassurée par sa respiration régulière. Elle avait passé tout l’après-midi à déchirer le reste des revues pour leur faire une sorte de nid et les protéger contre le froid. À deux heures cinq, un bruit métallique les réveilla tous les deux. On marchait dans l’entrepôt. On parlait. Carine se releva et commença à tambouriner contre la porte comme une furie.

Van In ouvrit les yeux. Il gisait dans un lit d’hôpital. Hannelore, Versavel et Carine se tenaient tous les trois autour de lui. Il avait la bouche sèche, mais il ne ressentait plus aucune douleur.

« Il est réveillé ! » chuchota Hannelore, les larmes aux yeux.

Elle s’assit à côté de son homme et l’embrassa à pleine bouche. Ils avaient arrêté Marie-Louise Blontrock à sept heures et quart, mais ils avaient mis plusieurs heures à lui tirer les vers du nez. Quand elle avait enfin craché le morceau, leur indiquant où Van In et Carine étaient retenus prisonniers, tout était allé très vite. Et heureusement. Car Van In était mal en point. D’après le médecin, il n’aurait pas tenu beaucoup plus longtemps avec cette blessure, sans soins, couché à même le sol glacé.

« Je peux savoir ce qui s’est passé ? demanda-t-il lorsque Hannelore le lâcha enfin.

– Qu’est-ce que tu veux savoir ?

– Tout ! Et donnez-moi une Duvel !

– J’ai une surprise pour toi », dit Versavel.

Il sortit l'épaisse enveloppe brune de la poche de son uniforme et l'ouvrit. Elle contenait deux cent mille cinq cents euros en billets. L'argent qu'il avait trouvé chez Nathan Six couvrait largement les pertes de Van In à la roulette. Hannelore fronça les sourcils, mais elle ne protesta pas. S'il restait de l'argent, elle en ferait don à une bonne œuvre.

« Et j'ai quelque chose à te dire ! » ajouta-t-elle.

Elle se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille :

« Je sais maintenant pourquoi tu vas à la muscu trois fois par semaine, Van In ! Et crois-moi ! Je vérifierai par moi-même si c'est efficace dès que tu seras remis sur pied ! »

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LE CARRÉ DE LA VENGEANCE, 2007
CHAOS SUR BRUGES, 2008
LES MASQUES DE LA NUIT, 2009
LA QUATRIÈME FORME DE SATAN, 2009
LE COLLECTIONNEUR D'ARMES, 2009
DE SANG ROYAL, 2010
LA MORT À MARÉE BASSE, 2011
PIÈCE DÉTACHÉE, 2011
LE TABLEAU VOLÉ, 2011
COUP DE PUB, 2012
LE MESSAGE DU PENDU, 2012
L'AFFAIRE DU TAROT, 2013
13, 2013
DERNIER TANGO À BRUGES, 2014
LA FEMME TATOUÉE, 2014